

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

SAYNÈTES BT MONOLOGUES QUATRIÈME SÉRIE

The text on this page is estimated to be only 0.83% accurate

V. AURBvy, •=- lUff PB Uà.QKJ

The text on this page is estimated to be only 10.63% accurate

noUTBLLB ÉDITIOa SAYNÈTES MONOLOGUES EUG.
ADBNIS, CHAUVIN, CHARLES CBOS, LÉON DDTACCHEL, PAUL
FKBHIBR, PIERBK GirPAID, ERN. RAUM, H. LAFOHTAINB, I. DE
UARTHOLD, CH. U0H3BLKT, CHÈBI-HONTIOlft, PIROUETTE,
PONTSEVBBZ, ARUAND SILVE3TRB, CHARLES DK SITRT, NINA
DE TILLARD. QUATRIÈME SÉRIB PARIS TRESSE, ÉDITEUR ALEniE
DU THËAIRS-FRANÇAIS

The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate

«« LE RHUMATISME MONOLOGUE PAR M. CHARLES
MONSELET IT.

The text on this page is estimated to be only 3.83% accurate

PERSONNAGE CN HOBf SUBITBi} ds s'importe qjfsX âge,
léta tomna 1 vosdra.

The text on this page is estimated to be only 24.84% accurate

LE RHUMATISME Tai fait» ce printemps, de brillants déteus 4au
le rtana* tisme, — si brillants ^ue je ne peax en parier même aujoard'boi
sans nn frisson d'éponvante* C'était en voyage, dans un bôtal d'ona viUa éa
midi de la France. J'en ai du regret pour le Midi. Tout à coup, au milieu da
la wolU : — Âiel..« Obi. Âïe!... Oooobl Je me dresse en sursaut, les yeux
dilatés à la façon des « bestiaux réveillés par un incendie » selon
l'expcession de Baudelaire, et je m'écrie : — Qu'est-ce que j'ai donc dans le
cou? Qa'estrce gne j'ai donc dans le dos? Qu'est-oe que j'ai donc dans le
bras? Et essayant — sans succès — da m'affernûr sur mon séant, je
murmure avec effroi : — C'est le châtiment 1 Je l'attendais depuis
longtemps déjà, je savais qu'il m'était dû, que j'avais fait tout ce qu'il est
possible de faire pour le mériter, et même l'imposable. (AUaas, un peu de
fatuité 1) — Mais je l'attendais sans ratiendre,. comme un ennemi qui vous
a dit : — Nous nous retrouverons tôt ou tardl L'ennemi m*avait retrouvé*

4 LE RHUMATISME Et cet ennemi m'apparaissait sous la forme du rhumatisme, — je ne pouvais plus en douter au bout de quelques instants. Le rhumatisme aux griffes aigüfies, aux morsures endiablées, aux caprices de fer ! Le rhumatisme ! Il avait sauté sur moi comme un démon, et il m'avait empoigné par la nuque, et il me tenait crispé, courbé, effaré, criant. Je rampai jusqu'au bouton de la sonnette électrique. — Un médecin ! deux médecins ! Réveillez toute la ville ! Un médecin, ou je me précipite par la croisée.... et je discrédite votre hôtel en faisant un mot qui restera ! Le médecin arriva*. • trois heures après. Je le regardai à peine. Je me tordais. Il me parut que c'était un homme distingué, voilà tout. ~ Docteur, il était temps ! lui dis-je ; j'allais attenter à mes jours. — Non, me répondit-il. — Non ? non ? — On dit toujours cela, mais.... — Ne m'en défiez pas ! hurlais-je. Déjà je me débattais et tentais de bondir hors de ma couverture, lorsque.... — Aïe !... Pafl... Ouf !... Ooooh !... — Vous voyez bien, fit le docteur. Vaincu, je balbutiai, après quelques minutes : — Vous allez me guérir, n'est-ce pas ? — Parbleu ! — Tout de suite ? — Diable ! comme vous y allez !.. Vous n'avez donc jamais souffert ? — Jamais autant que cela. — Votre tête est libre cependant. — Je le crois bien !., j'apprécie entièrement et complètement mon déplorable état. — Qu'est-ce que vous ressentez ?

LE RHUMATISME 5 — Voyons, docteur, pas de farces. ^ Ai-je donc Tair d'un plaisant? — Pas précisément.... mais tous vous aperceTes bien que je souffre comme un damné. — Êtes-vous on homme intelligent? — El vous? — Allons, dit-il en souriant, je vois à qui J'ai affaire. Nous nous entendrons à merveille. — Soit, mais hâtez-vous de me guérir. Le médecin s'assit tranquillement en face de moi, m'examinant avec un semblant d'intérêt. — Ainsi, me dit-il, vous voulez que je vous enlève votre mal comme avec la main? ou comme avec un rasoir? Je fis signe que oui. — Trop exigeant.... Raisonnnons on peu. Votre rhumatisme vient de se déclarer, disons mieux, d'éclater; c'est le mot. Il se répand, il gronde. Et vous croyez que Je vais l'arrêter tout de suite.... et qu'il se laissera faire I Laissez-moi étudier la marche du fléau, me rendre compte de ses développements, de ses progrès.... — Ses progrès! — Ensuite nous procéderons à une médication raisonnée et prudente. — De la prudence? Que me chantez-vous là, docteur, et qu'est-ce que la prudence a à voir ici? Donnez-moi tous les remèdes à la fois, je suis de force à les supporter. Si c'est une purgation, qu'elle soit terrible ; si c'est un vomitif, qu'il soit effroyable; j'ai des bronches en acier. Des pilules? je les veux tempétueuses, à faire sauter un bâtiment; j'ai une poitrine à trois ponts l Ne reculez devant rien, osez tout. De l'audace, docteur, de l'audace l Le docteur se leva et prononça froidement ces paroles : — Monsieur, je ne suis pas un charlatan. ■ Le geste fut noble et digne. — Vous n'êtes pas un charlatan, dis-je; tant pte pour vous et tant pis pour moi. Vous ne comprenez pas votre

6 LB RHUMATISME époque; voilà tout. Un charlatan! Parlez-en avec pins d'attention, monsieur; ce n'est pas le premier venu ; au contraire. Un charlatan ! y avez-vous bien pensé? C'est la moitié de la guérison ; son aspect seul est un étonnement, un éblouissement, une consolation, un espoir t Vous n'êtes pas un charlatan, monsieur, j'en suis fâché, car c'est nn charlatan qu'il me faut, et rien qu'un charlatan. Un charlatan, entendez-YOus, un vrai, un complet! Et qu'il ait une robe écarlate, avec des serpents noirs découpés, des croissants et des étoiles I Qu'il ait des babouches orientales et une baguette d'or à la main 1 Qu'il fasse bouillir dans une marmite des crapauds, un os de sorcière, un doigt de Juif, un pied d'enfant non baptisé, une vipère, et qu'il fasse du tout un breuvage que je boirai avec transport! Qu'il m'envoie à minuit, sur une montagne, au lever de la lune, cueillir des herbes bizarres en prononçant de mystérieuses paroles, — et je m'y traînerai avec enthousiasme! Le médecin haussa légèrement les épaules. Je surpris ce mouvement et je continuai de la sorte : — Eh bien! oui, je suis une âme faible; oui, je suis un esprit crédule; oui, je suis un gobeur j'ai besoin d'illusion et de pis que d'illusion, de charlatanisme. Je ne crois qu'en cela. Si vous saviez comme j'exècre Molière alors qu'il se moque des médecins en chapeau pointu et en longues manches! Quel mal il a fait à l'humanité en conspirant contre le costume I Mais votre habit sec et court me donne froid ! Mais vos paroles sensées et mesurées me désespèrent! Pourquoi ne crachez-vous pas du latin, rien qu'un peu? Le latin ne soulagerait peut-être. On ne sait pas. Tout petit, à douze ns, lorsque je souffrais du mal de dents, à qui supposezous que je suis allé tout de suite? A un charlatan, mon* sieur, à un charlatan de la rue et de la place publique. Ah ! le beau et superbe charlatan I Je le vois encore, je le verrai toute ma vie. Il était monté sur une voiture; que dis-je? une voirai 9, une berline! Où y a-t-il des berlines aujourd'hui? Ce charlatan avait une forêt de cheveux noirs comme

LE RHUMATISME 7 vous n'en aurez jamais. Il commençait par jongler avec des boules d'or, puis avec des poignards, de vrais poignards, auxquels il faisait faire le tour de sa tête. Ensuite lorsqu'il avait réussi de la sorte à inspirer quelque confiance, — de la confiance, oui, monsieur, — il invitait le public à se faire arracher les dents. Je me suis fait arracher ma première dent avec un sabre, au bruit des cymbales et de la grosse caisse. Un sabre de cavalerie! Ce fut une sensation sans pareille. J'étais heureux et fier à la fois! Rien ne saurait peindre l'effarement du médecin. Quant à moi, j'étais lancé, je ne pouvais plus m'arrêter : — Des charlatans! des empiriques! des rebouteux! Mais il n'y en a pas assez, on en manque, on en invoque à cor et à cri! Il faut me voir fouiller la quatrième page des journaux pour y chercher une panacée nouvelle. Quelle joie lorsque je découvre l'annonce d'un prêtre qui a trouvé un remède contre la grippe ou celle d'un major qui guérit les cors aux pieds. Un prêtre! Un major! Comprenez-vous, docteur? Des gens qui n'en font pas leur état! Voilà ce qu'il me faut. Vivent les charlatans! Cette fois, le docteur ne put y tenir. Il me lança un regard foudroyant, et sortit en me considérant comme un homme perdu. Cette secousse avait produit en moi un commencement de réaction salutaire. Le lendemain, j'allais un peu mieux. Je continue à chercher le charlatan qui me guérira tout à fait. Que voulez-vous? Je ne puis me traiter que par l'imagination. VIN DU RHUMATISME

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

LE CODICILLE comédie: PAR M. PAUL FÈRRIER s IT. *'

The text on this page is estimated to be only 12.52% accurate

PERSONNAGES GASTON DE HORIÈRES (30 ani) MARIE
DE CHANT ENAY (26 ant). La Bcèae de nof jours, an château de
Chanteca/.

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

LE CODICILLE La setoa repréiMita Tlntfirtecr f naa Mrre
«IteDtote «u talon da diltMa d* Chaateni^ — Àa fond, une large baie
donnant wir le pare. — Portée latéralesy eelle de gaoehe conduiiant dana le
paro, eelle de droRe aoz appar* tements. — Fleon, feaiUafei| eanaeaace,
diaisea, fiwtedby une table avM ee qn'n lantpoor écrire. SGÈN£ I HAIUEy
aeoley relisant la fin d'une lettre qu'elle rient d'Aerire* « £t voilà, ma toute
belle, ponrqaoi je ne me marie poiot > Deux années de vieuvage m'ont
appris à mieux connattre > le sexe peu charmant auquel j'ai dû M. de
Chante* > nay. Les expériences que je t'ai contées ont acheyé de >
m'instruire, et je m'applaudis de la petite ruse innoceale > où mes
prétendants sont venus se prendre comme à un > traquenard, préférant mille
fois la désillusion que j'y ai > trouvée à l'imprudence que c'eût été de
donner mon cœur » et ma maôn à quelqu'un de ces monstres si.
parfaitement » indignes d'un pareil présent. » Voilà pourquoi, après t'avoir
embrassée sur tes bonnes » joues fraîches. Je signe, aujourd'hui et toujours,
» MABm M COiNTBIf AT. 9

12 LE CODICILLE. Bile ferme sa lettre et écrit l'adresse en continuant Marie de Ghantenay, veuve à la manière du Malabar... pour cause de misanthropie!... Huit pages!>.. vous serez satisfaite, ma chère Glotilde, et ne direz plus qu'on vous néglige!... huit pages!... des faits... et des raisons!... Une narration avec déductions à l'appui... une nouvelle qu'on pourrait intituler : « Pourquoi je reste veuve ? » (serrant sa lettre et se taisant.) Pourquoi je reste veuve? Parce que les hommes sont personnels, égoïstes, intéressés, et que le mariage n'est rien autre chose pour eux qu'une spéculation. Parce que la beauté, l'esprit et le cœur ne tiennent pas, dans la balance, contre le poids d'une fortune, et qu'il n'en est pas un, je dis un seul, assez aimant, assez généreux, assez chevaleresque pour se vouloir embarrasser d'une femme sans dot. Sans dot j'avais connu ça, jeune fille. J'avais, faute de fortune, couru le risque de coiffer sainte Catherine. M. de Ghantenay seul n'y regarda pas de si près. Il n'était pas de son siècle, lui!... oh non, il était d'avant 1800... ce qui me coûtait bien un peu le parti. Mais n'ayant pas le choix, je craignais de faire comme le héron de la fable... je l'acceptai... Quand je me retrouvai veuve, parée de toute la fortune que M. de Ghantenay laissa... ce fut autre chose. J'avais vu la règle ; je vis la preuve. Quelle contre-partie ! Cette fois, les épouseurs sortaient de dessous terre ; je ne pouvais faire un pas sans me heurter à une demande en mariage. Mon écœurement me revint. C'est alors que j'eus cette pensée, singulière mais bienfaisante, de mettre à l'épreuve mes faiseurs de serments. Ma fortune était l'œuvre de M. de Ghantenay : un testament me l'avait donnée ; j'imaginai un codicille qui me l'enlèverait... c Vous m'aimez, monsieur, et je vous crois, et je suis assurée que vous n'aimez que moi? — Que vous, madame, » et quelle femme pourrait lutter contre tant de charmes, » de grâces, de séductions?... — Je m'explique, ce que vous » aimez en moi, c'est moi? — Vous, vous seule, les traits de

LE CODICILLE 13 » Totre visage, vos yeux, votre front, votre beauté, votre âme » qui se reflète... ^ Merci, je ne crains plus de vous faire une » révélation qui refroidirait peat-ôtre une tendresse moins » passionnée 1 — Vous avez une révélation à me faire ?... » Ici, la voix de l'adorateur tremblait un peu, sans que l'adoration fût pour rien dans le tremblement... — c Rassurez-vous» » cette révélation ne touche ni à ma foi, ni à mon honneur, » ni à rien de ce que vous aimez en moi. Elle n'a Irait qu'à » de misérables détails de fortune... — Vous me rassurez, » madame, et ces misérables détails?... • — La physionomie de l'adorateur se rembrunissait, comme s'il fût moins rassuré qu'il ne voulait bien le dire. — « M. de Ghantenay m'a » légué toute sa fortune par un testamenten bonneforme. »— En bonne forme. La sérénité renaissait sur le front de Tadcateur. — « Mais un codicille était joint au testament. — » Un codicille?... qui disait?... » — Nouveau rembrunissement. « Dans le cas où madame de Ghantenay contracterait » un second mariage, mon testament deviendrait nul et sans » effet, et l'universalité de mes biens retournerait à mes ne3 veux, mes héritiers naturels. » La physionomie de l'adorateur n'offrait plus que les symptômes les plus accentués d'un parfait hébètement. « Mais vous n'aimez que moi I moi » seule ! ce que vous aimez en moi, c'est moi i Les traits de » mon visage I... mes yeux I... mon front!... • Oh ! quiis étaient drôles, tous I balbutiant, protestant, barbotant, et finalement battant en retraite... pour ne plus revenir ni les uns ni les autres I Le codicille avait glacé leurs ardeurs I J'eusse montré la tête de Méduse quMls ne fussent point partis si précipitamment. La joyeuse comé^ diel... les bonnes figures!... et les plaisants amoureux I... ma rit.

The text on this page is estimated to be only 22.95% accurate

14 LE <:odigillb sc="" h="" marie="" gaston.="" gaston=""
entrant="" degiud="" vous="" gaie="" voisine.="" maris.="" liodsiew=""
dd="" mofi="" je="" venais="" par="" le="" parc="" voir="" et=""
tandis="" que="" cherchais="" un="" domestique="" qui="" m="" ai=""
entendue="" rire="" ici="" de="" si="" bon="" c="" suis="" entr=""
comptant="" l="" dont="" seriez="" indulgente="" ceite="" faute="" d=""
toujours="" bienvenu="" asseyez-vatrs.="" ne="" riez="" pluifi=""
mahib.="" non="" fini.="" tant="" pisl="" avez="" frais="" soirare=""
chana="" u..="" dirais="" argentin="" j="" po="" moins="" pour="" les=""
besoins="" rime="" rendre="" hommage="" la="" v="" marib.="" mais=""
n="" pas="" i="" cieux="" refus="" ce="" don...="" avec="" quelques=""
autres=""/>

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

LK CODICILLE 1» HABIB. Ce qui ne t'empêche pas de me
toamer des madrigaux en prose. GASTON. Mais ce ne sont pas des
madrigaux : J'adore le rire des femmes I Je dis : « des femmes » pour vous
Ater le droit de m'interrompre. MARIB. C'est d'une manière générale que
vous parles? GASTON. Toujours, Je ne fais pas de personnalité i Je
n'oserais pas^ Yoos le savez bien. HABIS. Vous n'oseriez pas... Oh I ceci va
se gifler I GASTON. Quoi, se gêner ? MABU. Qu'est-ce que vous n'oseriez
pas, d'abord ? GASTON. Vous dire de ces choses qui forment le répertoire
de la galanterie civile et honnête, et qui vous laisseraient entrevoir que Je
vous fais la cour. Et qu'est-ce qui se fût gâté? MARIB. Nos rapports, tout
bonnement, si vous étiez sorti de votre sage réserve. GASTON. êJkl je n'ai
fm toi^oiirs été sage, mais il paratt que cette fois... Ecoutez donc l c'est le
moins que je conserve mi ami i

16 LB CODICILLE GASTON. Très-bien I BIÂRIB. Vous êtes mon voisin de campagne 1 A la campagne, entre voisins, ou l'on plaide... et ce n'est pas l'occasion qui manque... GASTON. Il est certain que vous avez un satané fossé.o mais nous ne plaiderons pas I MARIE. Je vous conseille de vous plaindre ! Vos murs de clôture s*éboulent journallement sur mes espaliers. GASTON. Je les ferai réparer 1... Vous disiez qu'entre voisins, ou Ton plaidait... MARIB. Ce qui ne saurait être notre cas, ou Ton se liait d'amitié. GASTON. Seulement. MARIE. Seulement. GASTON. Vous ne voyez que ces deux alternatives? MARIE. Mettez que je n'en veux pas voir d'autres. GASTON. Très- bien I car, en fait de liens, le voisinage n'exclurait pas, que je sache, un attachement plus étroit que l'amitié. MARIE. Mon voisin 1

LB GODIGILLB 11 GASTON. Je ne fais pas de personnalité.
MAR». A la bonne henref il m'en coûterait de rompre avec ?ons : je vous
trouve très-aimable, et j'ai véritablement du plaisir a vous voir. GASTON.
N'empêche que si je concluais du général au particulier, ce serait une
rupture ? HABIB. Très-probablement. • GASTON. Vous n'en êtes pas
certaine ? MARIB. Parce que l'événement ne dépendrait pas que de moi.
GASTON. Je ne comprends pas. MARIB. Il est inutile que vous
compreniez. GASTON. Très-bien I... Remarquez que je suis d^ne docilité
peu commune. Je réponds à tout : Très-bien I MARIE. C'est une poignée de
main que vous sollicitez ? GASTON. Dame! Ella lui teod la maÎDi qa'U va
ponr embraiaer. MAROB. Mon voisin I

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

18 LE GODIGILLB GASTON. Ma Toisine ! MARIS. Vous alliez me baiser la main ! GASTON, Amicalement l HABIB. Bien vrai? GASTOK* A-mi-ca-le-ment l HABIB. Faites, alors I GASTON, après lui a^rir iMisé la main, mcpintaU Ah! jiABIB. Vous soupirez? GASTON. Que voulez-vous ? je m'oublie. MÀBIS. Prenez-y garde l GASTON. J'ai beau prendre garde, c'est plus fort que moi I MARIE. Voyons, mon ami, pas de banalités I... Je ne vous ai jamais vu si désagréable que ce matin. GASTON. Je n'ai pas de chance I moi qui m'étais promis d'être si agréable l...

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

LE CODICILLE i» KARa. Vous tenez bien mal eet engagement I
GASTON. levais m'observerl HARS. Voas observer?... Or ça, moamor de
Morières, parions net ! Depuis un an que j'habite ma terre de Ghantenay... 0
GASTON. Un aa, déjà t.. . MARIB. Faites-moi grâce de vos
exclamations!... Depuis un an, nousTîTons, vous et moi» dans des relations
de voisinage qui rassemblent à de Famitié. GASTON. La ressemblance est
frappante. Mon château est à deux portées de fusil du vôtre, et vos terres
s'enchevêtrent dans les miennes. C'est à ce \oi^nage, que je bénis d'ailleurs,
que je dois l'eau, qui, de votre fossé, vient inonder mes caves. MARIE. Et
moi, les moellons de votre mur qui écrasent mes plas beaux fruits ! mais il
ne s'agit pas de ces... revers de la mi* toyenneté. Permettez-moi de
continuer. GASTON. Te vous écoute. VARIE. Â la suite de je ne sais quel
échange de graines... plus ou moins potagères... GASTON. Des graines de
melon blanc I Je ne roublieai de ma vie

20 LE CODICILLE MARIE. A la suite de cet échange de graines de melon . %■ GASTON. ... Blanc. •• MARIE. Blanc I. .. Vous m'avez rendu visite! GASTON. Je m'y vois encore! je vous apportais des greffes de mes rosiers et des roses de mes greffes... pour vous permettre déjuger... BIARIE. J'acceptai les roses, les greffes, plus tard une bourriche de gibier. •• GASTON. Un lièvre, trois faisans, et sept cailles. .. Je m'en souviendrai éternellement. MARIE. Puis d'autres graines... d'autres roses... d'autres bourriches... avec quantité de visites... GASTON. Cent onze I... J'en ai tenu note!... Ça paraît beaucoup en un an! mais entre voisins... à la campagne... MARIE. Bref, petit à petit, nous devînmes... inséparables! Je vous jugeai franc, loyal, sans arrière-pensée, et rien, dans vos allures ou vos discours, ne m'ayant autorisée à me défier de la sincérité de votre amitié, je cédaï ingénument à Timpulsion de la mienne. GASTON. Je vous vois venir, allez !

LE CODICILLE 21 MARIB. N'est-ce pas ? GASTON. Et je pourrais achever : • Vous vous ôtes présenté en ami, 3> — on TOUS a fait accueil en ami. — Si vous sortez de votre » rôle... • MABOB. En ce cas on cédera aux inspirations de Pitou I GASTON. De Pitou ? MARUE. Mon jardinier, qui est jaloux de ses espaliers comme je suis jalouse de ma liberté ; et on vous intentera un gros procès pour vous contraindre à reconstruire vos murailles en ruines... GASTON. A quoi je répondrai par un procès tout aussi gros pour vous obliger à faire creuser votre ruisseau à vieux fonds et vieux bords! MARUE. La guerre, donc? GASTON. La guerre, soit! Car de rester dans mon rôle, il n'y faut plus compter. Quand j'étais de bonne foi, cela pouvait aller encore! Mais depuis que j'ai vu clair dans ma situation, depuis que j'ai senti poindre sous l'amitié un sentiment plu vif... HABIB. Monsieur deMorières, assez!... plus un mot! vous vous perdrez I...

22 LE CODICILLE GASTON. Je me perds?... C'est donc se perdre que de von» aroïier qu'on vous aime?... MAEIE> à put. Et lui aussi! GASTON. Je n'eusse pu garder mon secret plus longtemps! il m'é* touffait!... Oui, je vous aime! et quoi qu'il en advienne, je suis bien aise d'avoir osé vous le dire! Maintenant vous pouvez me congédier, m'interdire votre porte, me retirer votre amitié! Je n'ajouterai que ceci : J'ai trente ans, une santé de fer, un nom sans tache, une grande fortune, et je vous aime! Vous êtes libre, et mon aveu n'a rien qui puisse vous offenser, s'il n'a, héijks! rien qvù vous flatte! Mais faites^moi l'honneur de vous a|»f)^^ madame de Morières, et je mettrai ma gloire à n'attacher jamais l'oaèM d'ooe Uistesee sur ces traits où vous savez que j'adore le rire qui s'épanaaait! MAJEttE, é port. AUoasl... Encore un qui se va Beyar.^ i^r^ les autres! GASTON. J'attends votre arrêt, madame. MARIE. Ne doutant pas de votre franchise, je vais vous répondre franchement. Votre déclaratioii ne surprend : elle ne m'offense p9s. Je suis veuve, maîtresse de moi. C'est à moi que vous aviez à me demander. Vous m'aimez, vous me le dites, et je ne serais pas femme si je om blessais d'un amour sincère, siiicèremment exprimé. GASTON. Vous n'êtes pas choquée de la brusquerie? MARIE. Nullement! C'est votre nature, et je ne déteste pas les

LE GODIGILLB 23 hommes de votre naturel Je vous mentirais si je vous disais qu'il n'y a pas un peu d'amertume dans ma surprise 1 Habitée à ne voir y vous qu'un ami, Taspect nouveau que vous donne votre déclaration ne laisse pas de me troubler. Vous ne m'avez jamais fait la cour, et, par suite, je n'ai jamais eu à m'interroger à votre sujet I Or, ce que vous me demandez est grave, assez pour que j'aie besoin de quelques jours de réHexion... GASTON. Ne dites pas non tout de suite, et je pars moins malheu* reux que j'étais venu! MARIE. Un moment!... Vous m'aimez, et je vous croi»... et je sais certaine, tant j'ai d'estime pour votre caractère, que vous n'aimez que moi! GASTON. Vous... vous seule! votre beauté! votre grâce! votre distinction!» MARIS, à part. Naturellement! (Haat.) Iferd! je ne crains plus de vous faire une révélation qui refroidirait peut-être une tendresse moins passionnée... GASTON. Vous avez une révélation à me faire? MARIE, à part. La voix lui tremble! GASTON, à part. Est-ce que M. de Chantenay aurait laissé un intérimaire 4 MARIB. Vous paraissez troublé ? GASTON. intrigué seulement. Cette révélation?*

24 LE CODICILLE MARIE. Rassurez- VOUS I Elle ne touche ni à mon honneur, ni à ma dignité, ni à rien de ce que vous aimez de moi.
GASTON. Je m'en serais porté garant, madame ! MARIE. Elle n'a trait qu'à de misérables détails de fortune... (à part.) Son front ne se rembrunit pas...
GASTON. Bien misérables, en effet!... Laissons cela, c'est affaire au tabellion, comme eussent dû nos pères I MARIE, à part. Ce désintéressement?
GASTON. Vous ne me ferez pas cette injure de croire que votre fortune ait été du moindre effet sur mon cœur I MARIE, à part. Il fait le brave.
GASTON. Ma parole d'honneur I Vous n'auriez ni une terre, ni un diamant, ni un coupon de quoi que ce soit, je l'aimerais mieux ainsi.
MARIS. Vraiment, vous me souhaiteriez?...
GASTON. ... Sans le sou, brutalement parlant, ça me donnerait peut-être des chances I MARIE. Eh! bien, vous êtes servi à souhait, mon amil

LB CODICILLE OASTON. Bah? MARIE, à part. Il n'a pas sourcillé ! GASTON. Votre fortune? HABIB. Je la tenais toute de M. de Chantenay.. GASTON. La famille aura attaqué le testament? MARIE. Non pas!... il est inattaquable. GASTON. Alors? MARIE. Mais il y a un codicille I... GASTON. Je flaire le codicille! En cas de second mariage... MARIE. M. de Chantenay a voulu laisser cette porte ouverte aux convoitises de ses collatéraux. GASTON. Et qu'est-ce que ça vous coûterait de vous marier? » MARIE. Trente mille livres de rente environ... GASTON. J'en ai quarante!... Je n'entends pas me targuer de la différence! Mais autant je craindrais de vous appauvrir par ma faute autant je me permets d'insister pour que vous cou* IV. 2

m LE CODICILLE sentiez à un échange, qui, sans vous être
onéreux, assurerait «ion bonheur étemeL MARDI. Vous insistez?...

GASTON. J'insiste! et sans scrupules désormais! Car enfin, quel que «oit
rhomme que vous choisirez, il y aura toujours le même sacrifice à faire, et
je serais fier que vous me le fissiez à moi

LB GODICILLIS 27 GASTON. Je ferai un maayais convive...
mais bien heureux! HABIB. le vais donner des ordres... N'ayez crainte, on
ne fera pas d'extra I Les amoureux vivent de peu, c'est connu. OASTQEI.
Ne vous moquez pas de moi! Je n'ai pas l'air d'un amoureux de roman, c'est
possible! mais je vous aime bien et ne demande qu'à le prouver. MAHIE.
Ehl bien, mon cher voisin» Je ne vais pas plus longtemps... GASTON. Vous
ne voulez pas?... MARIN. Rien!.- Je vais faire mettre votre couvert.
GASTON. Sans me dire ce que vous ne voulez pas? MARIN. Je vous le
dirai... en répondant à votre demande en mariage. GASTON. Très-bien!...
très-bien!... je dis : • Très-bien! > MARIE. Oui! oui! je comprends!
(Tendant ta main.) A-mi-ca-le-ment? GASTON. Si VOUS l'exigez?
MARIN. Jusqu'à nouvel ordre!

23 LE CODICILLE 6ASTON9 l*embr«sM. Soapirant ea
cachette. Âhl MARIB) à part, elle le regarde ea sortant* firave cœur!... Eh!
bien, vrai... j'aurais été fâchée qu'il S9 valût pas mieux que les autres. Elle
sort à droite. SCÈNE III GASTON, seal. — Il soupire. Âh!... Ma foi, oui, je
soupire! Il n'y a pas de honte à soupirer!... Je soupire, parce que j'aime, et
j'aime comme...

LB CODICILLE 20 Madame de Ghantenay m'a convenu d'abord, puis elle m'a enchanté, enfin, ensorcelé ! Ohl oui. ensorcelé I... Et quand Je songe qae« trois mois durant, j'ai caché mon amour sous le faux nez de l'amitié ! ... Je n'y tenais plus! Chaque fois que je la quittais, Je faisais le serment d'être plus brave à ma prochaine Yisite, et, chaque fois que Je la revoyais. Je manquais régulièrement à mon serment, par crainte d'un congé en forme... Un coup que je n'eusse pas supporté!... Enfin, il y a six jonrs, las de ces résolutions inutiles, et de ces reculades inopportunes, je prends un grand parti : je me décide... à filer ! J'écris à Montravel, mon notaire et mon ami, un charmant garçon qui administre mes fonds et reçoit mes confidences : « Cher » ami, je quitte Morières demain. Envoie-moi une traite » sérieuse sur ton correspondant de Paris ! C'est là que je » vais noyer, dans le tourbillon du plaisir, l'incendie qu'ai» luma dans mon cœur la plus adorable de tes clientes! » La plus adorable... c'était lui désigner madame de Chantenay !... On sait combien valent les grands partis que prennent les amoureux I... Ça et les serments d'ivrogne... c'est tout uni Deux heures après, m'arrive Roger de Césieux! « Très-cher, » nous partons ce soir pour un rendez-vous de chasse en » forêt! une battue superbe! je t'emmène! » Je me laisse emmener. La battue dure cinq jours... on chasse... enfume... on boit... on mange... le cœur me faut...je fais atteler, Je passe à Morières, où je trouve la lettre de Montravel, et j'arrive ici en toute hâte!... Bien m'en prend, du reste, puisque j'ai, cette fois, l'audace de me déclarer^ et que celle que j'aime, si elle ne dit pas oui, ne dit pas non, non plus. Où ai-Je mis cette lettre?... (n ehenho.) Bon! Je sais ce qu'elle contient : la traite que Je demandais à Montravel, et dont je n'ai plus besoin... H faut pourtant que je le prévienne... Madame de Ghantenay ne revient pas!... Un mot à cet excellent notaire pour l'avertir que Je reste, retenu par quelle espérance! n éerit à U table, totmiMt le dof à k porte de drC^e. IV. 2.

30 LE GODIGILLB SCÈNE IV GASTON, MARIE. MARIE) à part. Jouée I j'ai été jouée I Le traître savait tout : le secret de l'épreuve et la fable du testament!... et, sans ce Montravel que le hasard amène juste à temps pour m'éclairer, c'est moi qui me prenais à mon piège!... J'ai été joué! Et M. de Morières l'avait belle pour faire parade de ses sentiments généreux. Averti par Montravel que ce codicille n'existe pas, ce lui était facile de jouer les Don Quichotte... à bon compte!... Décidément, il ne vaut pas mieux que les autres!... il vaut moins même, étant faux et dissimulé par-dessus le marché !.•• Allons! n'y pensons plus... que pour me revancher, cependant! GASTON, pliant la lettre* et écrivant. « Monsieur Montravel notaire à Orléans, i» Là ! et mainte. nant... (n m lère, se retonnie et apercevant Mario.) Oh! madame.. je ne vous avais pas entendue rentrer... MARIE, très-raieQse tonte oette scène. Vous paraissiez absorbé dans vos écritures, j'ai respecté votre recueillement. GASTON. Me trouvant seul, j'ai pris la liberté... HABIB. Yoos faisiez des chiffres? GASTON. Moi?... Qu'est-ce qui vous fait croire ?•IIAIIIB. L'attention que je vous voyais.

LE GODIGILLS 3! GASTON. J'écrivais un lettre... urgente. Pour ce qui est de faire des chiffres... MARU. Vous n'y entendez rien, peut-être? GASTON. Peu de chose ! Mes connaissances sur ce point se bornent à cette règle primordiale que deux et deux font quatre. MARU. C'est au moins une première teinture de reddition 1 Iriez« vous jusqu'à calculer combien font quarante... et trente? GASTON. Jusque-là?... ouil Quarante et trente font soixante et dix» mais je ne vois pas bien... MAHIB. ... Où tend cet examen de mathématiques élémentaires?... A ceci seulement, que ma fortune jointe a la vôtre se fut élevée à soixante-dix mille livres de rente. GASTON. Sans le codicille annexé au testament de M. de Ghantenay! MARIE. Sans le codicille, ouil... Or savez-vous pourquoi J'ai cru que vous faisiez des chiffres? GASTON. Pas encore. MARIE. Vos rôves d'amour n'allaient sans doute pas sans quelquef , combinaisons budgétaires? GASTON. Madame i

n LE CODICILLE MARIE. Je ne vous les reproche pas, monsieur de Morières... il s'en faut! La prudence vous fait un devoir, avant que vous entriez en ménage, de prévoir un peu sur quel pied vous mettrez votre maison. GASTON. Je vous jure, madame, que ma prudence n'a pas la vue si longue! MARIE. Tant pis! je suis très-sérieuse, moi, très-prosaïque, si vous voulez, et je serais désolée de rencontrer dans mon mari cette insouciance de ses intérêts dont vous me semblez peut être trop fanfaron... GASTON. Si ces petites querelles que vous me cherchez n'ont d'autre but que d'éprouver mon caractère... querellez, madame, j'aurai la douceur d'un agneau. MARIE. Oui!... je sais... vous êtes armé contre toutes les épreuves.⁶ S...». GASTON. Des épreuves? MARIE. N'avez-vous pas accueilli la nouvelle de ma ruine avec une indifférence?... GASTON. Très-naturelle, convenez-en! MARIE. Très-étonnante, au contraire... comme d'un fait sans importance... ou que vous auriez prévu?... GASTON. Comme d'un fait sans importance, oui.

LE CODICILLE 33 MABIK. Que vous ne prévoyiez pas?

GASTON. Non! MABnS. Aaquel tous n'étiez nullement préparé?

OASTON. Gomment Tenssé-je été? MARIB. Bien innocemment I Vous connaissez mon notaire, M. Montra vel! GASTON. Beaucoup, il est mon meilleur ami. MARIE. Vous lui avez prêté le prix de sa charge I GASTON. 11 me Ta rendu. < / MARIE. Un ami tel que vous vaut bien une indiscretion 1 GASTON. Gomment l'entendez-vous ? MARIE. Gomme ceci : Que le testament de M. de Ghantenay étant déposé chez maître Montravel^ celu\ci, par hasard, dans la conversation, eût très-bien pu vous parler de ce testament, de ses clauses, de son codicille. GASTON. Montravel ne m'en a jamais parlé. MARIE. Ni écrit?

34 LE GODIGILLB GASTON. Pas davantage I IIÂBIK* Mes compliments, monsieur de Modères! J'admiraïs votre désintéressement; j'admire votre impudence I GASTON. Ah! de grâce !... Que signifie?... MARIB. Ne cherchez pas ! ne feignez pas de chercher da moins I... Vous m'aviez prise pour votre dupe, et de fait« je m'étais sottement laissée séduire à ces protestations chevaleresques dont l'étalage vous coûtait si peul... Heureusement il est une providence! et qui s'est montrée fort à point pour démasquer des fourberies indignes d'un gentilhomme ! GASTON. Mort de ma vie! madame, je m'égare dans un labyrinthe d'étonnements douloureux!... Je vous en conjure... Éclairez votre lanterne, et mettez, comme on dit, les points sur les i. HABIB. Vous le voulez, soit! Nierez-vous que vous ayez écrit à Montravel jeudi dernier? GASTON. Je lui demandais un service. MARnS. Que Montravel vous ait répondu? GASTON. Il me le rendait. HABIB. Que cette lettre, arrivée à Morières, après votre départ pour la chasse, vous y ait attendu?

LE CODICILLE 3S GASTON. Cela est vrai. MARIS. Et que, ce matin, la trouvant à votre retour, tous l'avez emportée? GASTON. Tous ces détails sont rigoureusement exacts. Mais qu'est-ce que ces niaiseries peuvent bien avoir de commun avec la querelle que vous me cherchez?... HAIUB. Ce qu'elles ont de commun?... En vérité, votre audace est tenace... Quand je vous dis que Je sais tout, entendez-vous? tout! C'est une supériorité de plus que vous avez sur moi, qui ne sais rien, entendez-vous? rien! MABIK. Rien! Vous ne sauriez pas ce que contient la lettre de Montravel? OASTON. Non!... je ne l'ai même pas décachetée! MARIE, changeant d'intonation. Vous ne l'avez pas?... GASTON. Vous Tavouerez-vous?... Désespérant de toucher votre cœur, à demi résolu de m'éloigner, de quitter le pays, de voyager, j'avais demandé à Montravel, une traite sur Paris... J'ai trouvé ce pli, ce matin, en rentrant à Morières, et, renonçant, pour tout un jour encore, à ces projets de voyage que votre bonté pouvait, d'un mot, rendre inutiles, n'ayant qu'une pensée au cœur, vous revoir et tomber à vos pieds...

36 LE CODICILLE MARIE. ... Vous n'avez pas ouvert cette lettre? GASTON. Elle m'intéressait si peu... Mais puisqu'elle a provoqué vos soupçons, cette lettre maudite... il est facile... Il faut pour Toarrir
MARIE. Non!... ne rouvrez pas... je vous en prie! GASTON. Pourquoi?... Je suis curieux d'apprendre de quoi vous m'accusiez... BIARIE. C'est inutile^ je ne vous accuse plus». GASTON. Mon innocence triomphe? MARIE. Et je vous demande, au contraire, pardon d'avoir pu douter un moment de votre loyauté, de la noblesse de vos sentiments... GASTON. Oui... vous avez douté... Vous me devez de véritables compensations, madame. MARIE. Pensez-vous que je sois en état de vous les donner? GASTON. Il ne s'agirait que de bien vouloir. MARIE. Nous en reparlerons. Donnez-moi votre bras. GASTON. Pour déjeuner?

LE GODIGILLB 37 MÂBIE. Ouil... M. Montravel nous attend dans le salon à manger. GASTON. Montravel!... Montravel est là? MARIE. Il m'apporte je ne sais quels actes à signer... et c'est de lui que je tiens les détails, avec lesquels je pensais d'abord TOUS confondre I GASTON. A propos de la lettre I... Qu'est-ce donc qu'elle pouvait bien contenir? * MARIE. Il vous le dira... C'est dans ses attributions. GASTON. Allons! — C'est égal, il [aurait bien dû ne venir que ce soir! MARIE. Sa présence vous gêne? GASTON. Dame! j'y perds un tête-à-tête! MARIE. Nullement. Vous l'aurez... pardevant notaire, voilà tout! GASTON. Pardevant notaire! c'est vrai qu'il est notaire 1... Ditesmoi, voisine, si nous profitons de ce qu'on l'a sous la main, pour... MARIE. Pour?... GASTON. Pour lui faire griffonner un petit projet de... IV. 3

The text on this page is estimated to be only 20.40% accurate

38 LE GODIGILLB MÀROB. De?... GASTON. De contrat, donc
I SiAHlB. Gomme desserti GASTON. Je suis gourmand!... Est-ce dit?
MARIE. On verrai... Quand vous connaîtrez..* GASTON. ••• Ce que disait
cette lettre... MABUi. ••• Et la teneur du codicille! Wm DU COMGILLI

AUTREFOIS PAR M. CHARLES CRÛS

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

PERSONNAGE LE RÉCITANT H. COQUBLIN-GADET.

AUTREFOIS Il y a longtemps -^ mais longtemps ce n'est pas assez pour vous donner l'idée... Pourtant comment dire mieux? Il y a longtemps, longtemps, longtemps ; maià longtemps» longtemps. Alors, un jour... non, il n'y avait pas de jour, ni de nuit. alors une fois, mais il n'y avait.... Si, une fois, comment voulez- vous parler? Alors il se mit dans la tête (non, il n'y avait pas de tête) dans l'idée... Oui, c'est bien cela, dans l'idée de faire quelque chose. Il voulait boire. Hais boire quoi? Il n'y avait pas de vermouth, pas de madère, pas de vin blanc, pas de vin rouge, pas de bière Dréher, pas de cidre, pas d'eau I C'est que vous ne pensez pas qu'il a fallu inventer tout ça, que ce n'était pas encore fait, que le progrès a marché. Oh ! le progrès I Ne pouvant pas boire, il voulait manger. Hais manger quoi? Il n'y avait pas de soupe à l'oseille, pas de turbot sauce aux câpres, pas de rôti, pas de pommes de terre, pas de bœuf à la mode, pas de poires, pas de fromage de Roquefort, pas d'indigestion, pas d'endroits pour être seul.... nous vivons dans le progrès I Nous croyons que ça a toujours existé tout ça I Alors ne pouvant ni boire, ni manger, il voulut chanter, (Gaiement.) chautor. Chanter, (Trête.) oui, mais chanter quoi ? Pas de chansons, pas de romances, mon cœur /petite fleuri

42 AUTREFOIS Pas de cœur, pas de fleur, pas de laî-tou : tu ferais clor quer le système I Pas d'air pour porter la voix, pas de violon, pas d'accordéon, pas d'orgue, (Geste.) pas de piano! vous savez pour se faire accompagner par la fille de sa concierge; pas de concierge I Oh! le progrès I Peux pas chanter ; impossible ? Eh bien je vais danser. Mais danser où? Sur quoi ? Pas de parquet ciré, vous savez pour tomber. Pas de soirées avec des lustres, des girandoles aux murs qui vous jettent de la bougie dans le dos, des verres, des sirops qu'on renverse sur les robes I Pas de robes! Pas de danseuses pour porter les robes! Pas de pères ronfleurs, pas de mères couperosées pour empêcher de danser en rond Alors pas boire, pas manger, pas chanter, pas danser. Que faire? — Dormir! Eh bien, je vais dormir. Dormir, mais il n'y avait pas de nuit, pas de ces moments qui ne veulent pas passer (vous savez, quand on bâille (u bftiue.) qu'on bâille» qu'on bâille le soir). Il n'y avait pas de soir, pas de lit, pas d'édredons, pas de couvre-pieds piqué, pas déboule d'eau chaude, pas de table de nuit, pas de...« assez! Oh ! le progrès! Alors il voulut aimer! Il se dit : je vais me mettre amoureux; je soupirerai; c'est une distraction; je serai même jaloux; je battraï ma...» Ma quoi? Battre quoi? qui? Être jaloux de quoi? de qui? amoureux de qui? soupirer pour qui? Pour une brune ? Il n'y avait pas de brunes. Pour une blonde? Il n'y avait pas de blondes, ni de rousses; il n'y avait pas même de dieveux ni de fausses nattes, puisqu'il n'y avait pas de femmes ! On n'avait pas inventé les femmes I Oh! le progrès I Alors mourir I Oui, il se dit (Béti^oé.) : Je veux mourir* Mourir comment? Pas de canal Saint-Martin, pas de cordes, pas de revolvers^ pas de maladies, pas de potions, pas de pharmaciens, pas de médecins ! Alors il ne voulut rienl (piaiatif.) Quelle plus malheureuse

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

AUTREFOIS 43 situation I... (se nTiiant.) Mais non, ne plearez pas ! Il n'y avait pas de situation, pas de malheur. Bonheur, malheur, tout ça c'est moderne I La fin de l'histoire? Hais il n'y avait pas de fin. On n'avait pas inventé de fin. Finir, c'est une invention, nn progrès 1 Oh 1 le progrès 1 le progrès 1 n sort ttiipidt. FI9 D*AUTBKFOIS

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

LA CONVERSION DE LA YEUVE SAYNÈTE PAR M.
PONTSËYREZ

The text on this page is estimated to be only 9.70% accurate

PERSONNAGES ai ADAMB DUHESNII» yeura (2d ans). . .
Umt Mavh Sahart, de l'Odéon. MARIETTE, sa filleule et femme de
chambre (eoTiron 20 ans) • , , Mile Jhhmb Samabt , dé la Comédie-
Française, La scène oA Yoa voudra.

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

Là CONVERSION DE LA VEUVE Un petit lalon. — Venblei
moderoei ; diateet et fanteoils^ table à oanage, etc. Portée Ut6ree et porte
an fond; foiiAtve vol fond. SCÈNE I MARIETTE, MADAME
DUMESNIL. SUae entrent en diaputeat. MARIETTE. Ehbi6n! non,
marraine, il n*est pas possible que cela dure. MADAME DUMESNIL. No
croirait-on pas que je vous tyrannise? MARIETTE. Enfin^ marraine, libre à
vous de vous cloîtrer ; mais Je n'ai pas une nature à vivre ainsi comprimée ;
notre horizon s'étend jusqu'au mur du jardin : vingt-cinq mètres ; et la
variété des visages disponibles est épuisée quand nous nous sommes
regardées.

48 LA CONVERSION DE LÀ VEUVE MADAME

DUMESNIL. Mais aussi Mariette^ votre prétention est singulière ; je l'ai vue, je me suis résolue à ne pas sortir du veuvage qui est comme un port tranquille, et vous voudriez me lancer à travers les chances du mariage, qui peut être un océan plein de tempêtes I MARIETTE. Ou un beau lac plein de charme. — Mais vous vous obstinez dans une résolution stérile qui vous gênera vous-même quelque jour ; c'est ridicule. MADAME DUMESNIL. Une bonne résolution ne fut jamais ridicule. MARIETTE. Une résolution ridicule ne fut jamais bonne; et je n'en sais pas de pire que la vôtre; à vingt-six ans, avec de la fortune, sans être laide, et n'étant pas bête... MADAME DUMESNIL. Merci I... MARIETTE, continuait. Vous attirez les plus sortables partis, et systématiquement vous les refusez! MADAME DUMESNIL. Je le dois faire pour la mémoire du colonel. MARIETTE. Pour la mémoire du colonel, se fondre en larmes, à peine intermittentes ! Pour la mémoire du colonel, sacrifier toute sa tendresse à un chien I Le colonel n'en demandait pas tant. MADAME DUMESNIL. Le colonel était le meilleur des hommes*

LA CONVERSION DE LA VEUVE 49 MARIETTE. Je ne le nie pas; mais après ? HADAMB DUMESNIL. Il est mort plein d'amour pour la France et pour moi. MARIETTE, raUleuse. Il est mort d'indigestion. Les colonels, c'est comme les autres : quand ça mange trop, ça s'étouffe I J'ai entendu so» général, disant ici même : « Dumesnil, c'est une gloire t une belle lame et une excellente fourchette 1 v — liais puisqu'il est mort, ça lui est bien égal que sa veuve dépérisse d'ennui, ou se donne de la distraction I Mais vous avez ouvert le robinet des larmes le jour de l'enterrement, et depuis ce temps-là, ça coule, ça coule toujours! Vous vous êtesmi& en tête de réaliser enfin le type de la veuve vraiment inconsolable I Madame ne sort plus, ne reçoit personne ; et c'est un roquet qui tient lieu du monde entier I MADAME DUMESNIL. Âllez-vous exiger que je me sépare de mon chien ? le chien qu'aima mon mari ! MARIETTE. Ehl non^ marraine, mais vous ne comprenez pas que vous exagérez la gravité du veuvage. Et moi qui ne suis pas veuve, je trouve cette gravité-là un peu lourde. Je vous chéris, marraine, vous êtes bonne, je vous dois beaucoup ', je veux vous donner un avis salutaire : vous n'avez qu'un travers : celui de vous croire obligée à des regrets éternels; voulez-vous être parfaite ? Mariez- vous. MADAME DUMESNIL. Me marier, voilà deux ans que je m'y refuse. MARIETTE. Mais au moins soyez gaie 1

ZO LA CONVERSION DE LÀ VEUVE MADAME

DUMBSNIL. Si je voulais ôtre gaie, je ne refuserais pas de me marier.

MARIETTE. Ce n'est pas de la constance ; c'est de Tentôtément. Si j'étais, moi, veuve d'un colonel de cavalerie, sabre et trompette I je ferais danser

tout le régiment I MADAME DUMESNIL. Quel langage! quelles idées I

MARIETTE. Ce sont les idées et le langage de mon âge, qui n'est pas beaucoup au-dessous du vôtre, ma marraine ! Ecoutez bien : .{e ne puis plus feindre la désolée. Cette maison-ci est trop «ombre ; il y faut une tête d'homme, pour l'égayer.

MADAME DUMESNIL. Voudriez- vous vous

marier, Mariette? MARIETTE. Moi, oh non ! Je ûe connais personne. Je ne demande que vous voir plus animée, plus joyeuse ; ce qui arriverait si...

MADAME DUMESNIL. Inutile! Mariette, c'est chose dite. MARIETTE.

Mais on ne respire plus, marraine chérie, dans cet air saturé de tristesse. Je vous en prie, ne pleurez plus; mariez^ VOUS ! MADAME DUMESNIL, à part. Si j'osais lui dire!... mais j'ai trop souvent dit non l tant pis : (Haut.)

Mariette, laissons ce sujet. — Loulou a-t-il eu sa pâtée ? (Aboiement da ehien.) Lc voUà qul m'appelle ; je vais m'en assurer. Elle Mrt.

LA CONVERSION DE LA VEUVE 6! SCENE II MARIETTE, seule. Oh I ce chien ! il m'exaspère, lui anssî ! je sais à bout de patience I un âne lui-même en manquerait! Caresser le chien et verser des pleurs ; puis verser des pleurs et caresser le chien, et recommencer encore, voilà toute Toccupation de madame Dumesnii, et depuis trois ans je subis ce spectacle!... Ah! j'envie le sort des domestiques. Ils se déplai* sent dans une maison, ils vont dans une autre. Mais moi je ne puis guère sortir d'ici ; servir ma marraine qui m'a recueillie orpheline et que je chéris au fond, ce n'est pas être servante. Il faut néanmoins tout faire, tout supporter, ses doléances et ses manies. Je suis enchaînée par la reconnaissance et l'amitié ; ces liens-là, c'est solide quand on a du coeur, mais c'est bien gênant tout de même. SCÈNE III . MARIETTE, MADAME DUMESNIL. La yenyé entre lentement, avec nn air triste et son cbien dans les bras. MADAME DUMESITIL, à son ehlen. Pauvre petit Loulou, qui a perdu son maître ! Où est-il le maître à vous, mon petit chéri? il est au ciel ; oui, il y est pour toujours. MARIETTE, à part d'un ton dAeowagA* Voilai que disais-je ? rien de changé 1

52 LA CONVERSION DE LA VEUVE MADAME DUMESNIL,
à son chien. Et tu ne le verras plus, ton maître I MARIETTE} continuant
sur le même ton* A moins que tu n'aïles le rejoindre. MADAME
DUMESNIL. Comment l que dites-vous ? Mariette, vous aviez une
méchante intention. MARIETTE. Moi/marraine? MADAME DUMESNIL.
Oui, Yous-même. J'admire votre étonnementi vous faites la naïve, mais au
fond... MARIETTE. Eh bien ! qu*y a-l-il au fond ? MADAME
DUMESNIL, s'attendrîMant par degrés. Vous avez le cœur dur, vous ne
compatissez pas à la douleur d'autrui ; vous ne la comprenez même pas ;
vous en riez, fille ingrate ; vous me trouvez ridicule, je le sais ; vous me
l'avez fait entendre ; ma tristesse vous incommode. MARIETTE, avec nne
impatience contenue* Ohl pouvez- vous dire de telles choses, et les penser,
marraine ? MADAME DUMESNIL, continuant. Loulou lui-même. Loulou
vous déplaît depuis qu'il a perdu sa gaîté en perdant son maître, (au chien.)
— N'est-ce pas, mon chéri? Elle pleure. MARIETTE, impatience plus
accentaée. Mais non, madame, mais non ; je ne ris de rien. De quoi
pourrait-on rire ici? y a-t-il une occasion de rire? Mais je suis triste comme
vous.

LA CONVERSION DE LA YBUYB 53 MADAME DUMSSNIL.

Ob! non, ce n'est pas possible. MARISTTB. AU moins j'y fais ce que je peax. Et Loalou je l'aime 3omme vous ! MADAME DUMESNIL. Oh ! non, ce n'est pas possible I MARIETTE. Âa moins j'y fais ce que je peux. (Aga^t u ehieo) N'est-ce pas ? Petit chien adorée allons, faites une risette, allons vite, une risette, (se retooquant, à part.) Hum I la vilaine bétel il sent mauvais. MADAME DUMESKIL, d'an air indiiléraot. Mariette, quel temps fait-il? MARIETTE, da mène ton. Il fait triste, marraine. MADAME DUMESNIL. Il pleut ? MARIETTE. Oui, marraine, il pleure ! on dirait que le ciel est veuf t MADAME DUMESNIL, sérèrement. Encore une impertinence. Vous rejetez décidément tout respect. Nous en viendrons à ne plus reconnaître qui est la maîtresse. MARIETTE, doacement. La marraine. MADAME DUMESNIL, s'échanffont. Maîtresse. MARIETTE, da même too. Marraine.

⁴ LA CONVERSION DE Lk VEUVE MADAME DUMESNIL.

Maîtresse, je le soutiens. MARIETTE, trrtiyement. Alors je vous donne mes huit jours, j'en ai assez de votre maison. Les murs sont humides tant vous pleurez, j'y gagnerai des rhumatismes. Oh ! Ton m'y reprendra à tenir

LA CONVERSION DB LA YBUVK 55 SCÈNE IV MADAME

DUMESNILt tmi*. Ainsi je serai persécutée par tout le monde I par ma femme de chambre qui ne veut pas que je sois triste, par le capitaine qui veut que je l'aime, par mon propre cœur, hélas ! qui y consent. Vraiment, c'était bien la peine de soutenir un si long effort, et d'envelopper mon cœur de tristesse et ma tête de voiles noirs pendant trois ans, pour en venir à ce point de faiblesse ; veuve d'un colonel, aimer un capitaine ! je l'aime, je ne puis me le cacher. Et suis-je assez malheureuse de l'aimer ! car je n'ose l'avouer après avoir si longtemps résisté à tous les conseils de mariage. Depuis trois ans je m'obstine dans mon deuil I... Voilà comme nous sommes : dans un moment d'exaltation nous prenons de grandes résolutions; nous les affichons pour paraître fortes; puis le temps marche, et chaque jour les affaiblit ; mais nous jurons toujours que nous ne changeons pas. Si bien qu'un matin, vaincues au dedans, nous ne pouvons avouer notre défaite : nous nous sommes emprisonnées par amour-propre dans un cercle étroit qui ne laisse pas de place à l'amour !... et dont il est bien difficile de s'échapper. Ah! si Mariette se doutait de ce qui se passe dans mon cœur! Mais c'est qu'elle veut partir, sérieusement ! La pauvre enfant, quelle patience elle a gardée ! Ce n'était pas gai pour elle qui n'avait pas ses raisons d'être triste. Elle m'aime Je le sais ; et moi, j'ai pour elle une amitié sincère. Ah ! elle ne me quittera pas I Je vais lui laisser croire qu'elle me convertit, ce sera pour moi un moyen honorable de sortir d'embarras, et elle sera bien obligée ainsi de ne pas critiquer le choix que je ferai. Mais la voilà avec tout son bagage.

56 Lk CONVERSION DB LA VEUYB SCÈNE V MADAME DUMESNIL, MARIETTE. Mariette entre chargée de paquets, carton, parapluie^ et coiffée d*aD grand chapeau de paille. — Madame Damesnil aarise près de la table à ouvrage semble ne pas la Toîr. HARIETTBy immobile, d'nn ton dolent secouant ses paquets. Je m'en vais, madame; j'ai tout mis là-dedans; je m'en Tais. Je respirerai le grand air, je soignerai les poules, et le coq! ahl oui, je le soignerai, le coq 1 Quand un coq ne chante pas dans la basse-cour, vous savez, madame, c'est comme ici, ce n'est pas gai. (▲ part.) Elle ne parle pas, elle ne veut rien me dire. Pourtant, cela me peine, de l'abandonner, car elle a été bien bonne pour moi ; tout à l'heure, j'ai été un peu vive avec elle ; pauvre marraine, elle est assez malheureuse !... ohl mais nous allons voir. (Haut.) Quel bonheur ce sera pour moi de mener les moutons à la prairie, de traire les vaches, de battre le beurre ! (â part, tristement.) Muette ! elle ne veut pas même me dire adieu. (Haussant encore la roix, et agitant ses paquets.) JC mC SCCOUCrai la rate par IC rire ; je m'en donnerai pour tout le temps que j'ai moisi dans votre aquarium. MADAME DUMESNIL, se retourne Tirement. Que dites-YOus, impertinente 1 MARIETTE, & part, satisfaite. Enfin elle a parlé !... MADAME DUMESNIL. Ainsi, mademoiselle, sans aucune considération pour l'embarras où vous me mettez, vous partez sur l'heure ?

LA CONVERSION DE LA VEUVE 57 MARIETTE, cède à son

Oui, madame. MADAME DUMESNIL. Ce n'est pas que je vous regrette, puisqu'il vous en coûte si peu de me quitter ; il ne m'en coûtera pas davantage de me séparer de vous. MARIETTE. Alors, madame, pourquoi ne faire des reproches ? Adieu, madame, je me sauve ; je manquerais le train. Elle sort, madame Dumesnil la lève et la retient. MADAME DUMESNIL, froidement. Pas si vite ! Ouvrez vos paquets. MARIETTE, étonnée. Mes paquets ? Ouvrir mes paquets ? MADAME DUMESNIL. C'est mon droit. MARIETTE, irritée. Vous me prenez pour une voleuse ! MADAME DUMESNIL. Puisque vous ne voyez en moi qu'une maîtresse, je vous traite en servante. MARIETTE, jetant tout son bagage aux pieds de madame Dumesnil. Ouvrez, cherchez. MADAME DUMESNIL. Non pas, cela suffit. MARIETTE, s'éloignant lentement. Et là-dedans, voyez donc, madame ! Elle sort entièrement. MADAME DUMESNIL. C'est fort bien ; je désire pour vous que la maison où vous

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

58 LA CONVERSION DB LA VEUVE vivrez ne voas soit pas moins amie qtie celle dont vous 8o^ tez. MABD&TTB. Ohi je me retire chez ma tante. MADAME DUMBSBOL. OÙ VOUS n'avez pu demearer, il y a quatre ans quand je vous pris avec moi. MABISTTK. Dame 1 elle me maltraitait et voulait me faire chanter pendant qu'elle me battait. MADAME DUMESNOi, arec moquerie. Le caractère de votre tante a dû s'améliorer à mosure qu'elle a vieilli. MARIETTE, très-ataplemBot. Ahl non, je ne crois pas. MADAME DUMESNIL. Alors VOUS chanterez. MARIEmS, trietement. Je chanterai ! il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé... Adieu, madame; adieu. MADAME DUMESNIL. Mes compliments à votre tante et à votre cousin ; vou» repenserez prochainement. MARUETTS, atm liTmdté. Qui ça? le bossu, l'idiot, le fils de ma tante? ohl jamais. MADAME DUMESNIL. Vous savez la condition de votre tante : épouser son fils pour rentrer chez elle. MABIETTE, attriitée« Ab 1/^ sois bien malheureuse d'être orpheline.

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

LA CONVERSION DE LA VEUVE 5» MADAME DUMBSNIL,
«onuBM^wt à l'attendrir. Votre tante sera votre belle-mère. MARCETTKy à
put, hésitait. N'est-ce pas une mauvaise action de quitter ma marraine ? Et
là-bas, ne serai-je pas plus malheureuse ? Rester ? partir ? que faire ?
MADAME DUMBSNIL) toac éma«
le f larmM ans yeux. Voulez-vous
rester, Mariette ? Je vous pardonne vos brusqueries ; j'ai de Tamitié pour
vous ; vous êtes ma filleule » je serais pour vous une mère, si le peu de
différence d'âge n'avait faite votre amie. (ATec piores.) Restez.
MARIETTE, nerveusement. Ah bien, voilà ! encore et toujours de Teau, de
Feau Je pars, adieu. Elle ramasse & la h&te ses paquets, et se dirige vers la
porte. Od font. MADAME DUMESNIL, trônant U« «t regardant la pendule.
Ah ! mon Dieu ! il est quatre heures ! c'est le capitaine ! MARIETTE,
forprie, éeendent lea lyUafaaf. Comment ? un ca-pi-taine ? MADAME
DUMESNIL, pins troublée. Oui, c'est un... monsieur qui... un officier... il
devait venir... un capitaine !... MARIETTE, revenant rapidement vers
madame Dumesnil. Il y a un capitaine, et vous ne le disiez pas ! Il y a un
capitaine, alors, je reste, (sue lance tons ses paquets dans un coin. la*
interrogeant madame Dumesnil, qui reste impassible.) JeUe ? MADAME
DUMESNIL. Tante ans. MARIETTE. Bien taillé ?

^ LA CONVERSION DE LA VEUVE MADAME DUMESNIL

Pas mal. Santé solide? Cela paraît. Blond ? Non. MARIETTE. MADAME DUMESNIL. MARIETTE. MADAME DUMESNIL. MARIETTE. i3ran alors? MADAME DUMESNIL. Non. MARIETTE, effrayée. Âh I miséricorde, il est roux ! MADAME DUMESNIL, tr«M»Ime. Non, il est châtain. MARIETTE. A la bonne heure I Est-il décoré ? MADAME DUMESNIL. Il le fut à vingt-deux ans, pendant la guerre. MARIETTE. Quel bonheur I il est décoré. Mais ce n'est pas tout. Inanlerie? Non. Cavalerie ? MADAME DUMESNIL. MARIETTE.

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

LA CONVERSION DE LA VEUVE 61 MADAMB DUMESNIL.
Non pins. MARIETTB, effrtyée eomiiM plni hftnt. Serait-ce un capitaine
de vaisseau qui ira se faire manger par ies sauvages, et vous relancera dans
ce bel état de veuve? Ce serait à recommencer. MADAME DUMESNIL.
Non» c'est un capitaine d'artillerie. MARIETTE, aree joie. Sapristi 1 un
artilleur! il nous tirera des feux d'artifice. MADAME DUMESNIL. En
attendant, vous le laissez à la porte. MARIETTE. J'y cours, (soe s'anète à u
fenêtre.) Ah \ mou Dicu I vencz voir, madame : c'est lui! MADAME
DUMfiSNIU C'est lui. MARIETTE. U s'en va ! MADAME DUMESNIL.
Las d'attendre. MARIETTE) regardant tonjonrt par la fenêtre. Il s'arrête. «.
il se retourne de ce côt^... il entre chez le fleuriste. (Aree joie.) Nous
sommcs sauvés I il reviendra. MADAME DUMESNIL. Tant pis pour lui.
MARIETTE, ahurie. Gomment tant pis pour lui ? et pour quelle raison ? IV.

62 LA CONVERSION DE LA VEUVE MADAME DUMESNIL.

Parla raison que maintenant il est superflu que je le reçoive. Tu lui transmettras ma volonté. MARIETTE. Ah! je ne comprends plus I MADAME DUMESNIL. C'est bien simple. Ce monsieur me poursuit depuis trois mois. MARIETTE, razée. Et je n'en savais rien! MADAME DUMESNIL. Voilà précisément : tu devais Tignorer. Il me fut présente par ma tante, je ne pus le malmener, mais je ne voulais pas permettre qu'il me compromît par ses assiduités. Je ne voulais pas à tes yeux mêmes, à toi, qui depuis trois ans vois mon deuil, paraître faiblir et me laisser entraîner à une passion... MARIETTE, yirement. Oh! mais, marraine, il ne fallait pas vous gêner pour moi!... Mais où voulez- vous en venir? MADAME DUMESNIL. À ceci : le capitaine eut de moi, qui voulais en finir, Tautorisation de me venir voir aujourd'hui. Je savais ce qu'il me dirait. MARIETTE, avec curiosité marquée* Et vous, saviez-vous ce que vous répondriez? MADAME DUBIESNIL. Oui : Monsieur, je suis veuve d'un colonel, et ce n'est pas pour un capitaine que je romprai le veuvage. MARIETTE, exaspérée. Vous lui auriez dit cela ? (Sigae affirmatif de madame Darneua.)

LA CONVERSION DE LA YEUVÉ 63 Mais c'est insensé ! ah !
mais vous avez donc bu une drogue de folie ! Voyons, madame, vous n'êtes
pourtant pas une bête ! MADAME DUMESNIL, feignant d'être* on peut
pi^pte. J'aime à vous l'entendre dire ! MARIETTE. Mais je ne le dirais pas
deux fois, si vous répétiez votre belle phrase. MADAME DUMESNIL. Fort
bien ! mon compliment !... Vous ne comprenez donc pas que je ne puis
déchoir ? MARIETTE, virement j'enquâ&u bonté de la scène. Déchoir de quoi
? Vous n'avez pas de mari, vous en prenez un, est-ce déchoir cela ? Au
contraire. MADAME DUMESNIL. Mais le mari que j'eus était colonel !
MARIETTE. Mais le mari que vous eûtes n'est plus rien du tout.
MADAME DUMESNIL. Il n'en était pas moins un homme de haute
situation et un homme remarqué le jour qu'il m'épousa, et cela me fit
honneur. MARIETTE. Mais il avait cinquante ans, un gros ventre et pas de
cheveux ; et cela vous fit un grand bonheur. MADAME DUMESNIL. Tant
qu'il vécut, je n'eus qu'à me louer de l'avoir choisi. MARIETTE. Mais il
était si bien en ce point déjà qu'il n'y survécut que deux ans.

64 LA CONVERSION DE LA VEUVE MADAME

DUMESNIL. Je suis bien malheureuse de l'avoir perdu. MARIETTE. Raison de plus pour le remplacer. MADAME DUMESNIL. Je ne puis descendre de mon rang. MARIETTE. Remplacer un vieux colonel. . . mort, par un jeune capitaine, bien vivant, je dis, moi, que c'est monter en grade... Et puis il aura de l'avancement, ce jeune homme. MADAME DUMESNIL. ayez une joie mal dissimulée. Tu crois ? MARIETTE. J'en suis sûre. Il est brave, instruit, distingué. MADAME DUMESNIL. Oh ! certainement ! mais qu'en sais-tu ? MARIETTE, malicieusement. Moi je n'en sais rien, mais je juge cela... puisque vous aimez. MADAME DUMESNIL. snrprisée. Je aime ? MARIETTE. Mon Dieu, oui ! oh ! ne vous effarouchez pas. MADAME DUMESNIL, embarrassée. Mais vraiment, Mariette, je ne te comprends pas ; médire de pareilles choses ! MARIETTE* Eh bien ! est-ce scandalisant ? . MADAME DUMESNIL. Tu sais que je me suis juré de rester veuve.

LA CONVERSION DE LA VEUVE 65 MARIETTE. Celui à qui on jure peut remettre le serment, paisque c'est à Yous-même qae yoos avez juré... MADAME DUMESMIL. Alors? MARIETTE. Alors YOOS êtes déliée. MADAME DUMBSNIL. Crois-ta en conscience que je poisse aimer ce jenne homme? MARIETTE. Je crois en conscience que vous en tenez, et fort. MADAME DUMESNIL. Tu Yeux donc que je cède à ses instances? MARIETTE, an pea rûUease. La belle question 1 Attendriez- vous ma permission ? MADAME DUMESMIL. C'est que tu as une façon de pousser les gens... MARIETTE. Ahl oui, c'est moi qui vous pousse... Ayee na éclat de rire frane. On sonne. — Elles courent à la fenêtre. MADAME DUMESNIL. C'est lui I MARIETTE. Ayoc un bouquet. Elle Ta pour msnir» MADAME DUMESNIL, e'arrètact. Faut-il le recoYoir ? MARUSTTB. Le bouquet? IV. 4.

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

66 LA CONVERSION DE LA VEUVE. MADAME
DUMESNIL. Non, le porteur ? MATIETTB. Mais tons les deux, marraine ;
tons les deuxl MADAME DUMESNIL. Au moins, c'est pour te faire plaisir.
Tuf en souviendras; et tu ne me quitteras]]pas. MABISTTBy radtoiM.
Jamais. MADAME DUMESNIL. Mais Loulou, je ne pourrai plus m'en
occuper ; ce pauvre Loulou qui le soignera? MARIETTE. Le capitaine, (on
aonua «ooore tnès.tioi«miMnc} Ehi tite» ou bien il va partir encore.
MADAME DUMESNIL, sortant. Oui, vite, je passe au salon, va ouvrir.
MARIETTE, sortant en sautant par le fond. J'y cours ; c'est la gaîté qui
rentre à la maison. FUT DE LÀ COHYERSION DE LÀ YEUVI

The text on this page is estimated to be only 15.11% accurate

UNE AFFAIRE D'HONNEUR MONOLOGUE PAR M.
CHARLES DE SIYBY

UNE AFFAIRE D'HONNEUR ef Coquelin-Cadet, i'û. tué trente hommes. Gt kajio si Bkrosbac. Vlan! une gifle. Reçue par moi. Sauter à la tête du misérable, i'étreindre, lui comprimer la gorge dans mes dix doigts crispés et lui faire jaillir rame comme on exprime le jus d'un citron, telle fut la pensée qui me vint d*âbord. Mais, j'ai du courage... le vrai, du sang-froid, du calme; et malgré le tumulte des pensées qui se pressaient dans mon cerveau tout en feu, j'ai su me dire : « Contiens-toi. » Et je me suis contenu. Il y a dans la vie des moments suprêmes où l'âme humaine perçoit en une seule minute, que dis-je? en une seconde ; tout un monde de raisonnements, de déductions» de souvenirs ; et tout cela, net, précis, absolu, distinct. Un homme du monde ne devrait jamais se gai... s'aventurer chez les créatures. Je passe sous silence les injures que nous avons échan-

70 UNE AFFAIRE D'HONNEUR gées... Qaand je dis échangées, je sais trop ce que Ton doit aax femmes, quelles qu'elles soient pour Je me suis tu, j'ai eu ce courage!... j'ai senti comme du vent devant ma face I... Orage !I! Et c'est alors qu'à force d'énergie et de volonté j'ai su m'ordonner d'être calme et m'obéir. II Non, messieurs, non, mes amis, pas d'arrangement possible, les armes que vous voudrez, l'heure et le lieu qui vous dlairont. — Il y a une gifle, il y aura un cadavre I Pas d'excuses, pas de pardon, pas de grâce. L'épée, le pistolet, le fusil, la sarbacane ; peu m'imporle I — A l'aurore, en plein soleil, au crépuscule, aux flambeaux I c'est votre affaire Dans un bois, en champ clos, dans un alon, sur la place publique; qu'est-ce que ça me fait I il faut que je lave ma joue dans son sang! Ce serait tout simple alors, on vous enlèverait vos maîtresses, vos femmes, vos sœurs, comme ça à votre nez, à votre barbe, on vous traiterait de... on vous insulterait, et l'on resterait calme, et Ton ne... (Geste yôioeat.) Ohl mais j'ai eu la patience d'attendre qu'il m'insultât... afln d'avoir le choix des armes Je veux sa mort. III Dans l'après-midi, mes témoins sont revenus, tout était réglé, convenu, disposé. — L'épée — à outrance, — la frontière suisse (En Belgique on a l'air de caissiers). Voilà comment j'aime qu'on arrange les affaires. Ils étaient stupéfaits de mon calme, de mon air résolu, on se serra les mains, ils me firent les recommandations

UNE AFFAIRE D'HONNEUR. 71 d'ttsage : ne pas faire plus d'ane demi-heure de salle d'armes pour ne pas fatiguer le poignet. Dîner solidement, se coucher de honne heure après avoir fait un petit tour. — « Merci, mes amis, merci, leur dis-je ». La nuit, conseillère des sages actions, a fait germer en mon âme les fruits du raisonnement. — Voyez-vous ma pâleur, l'abattement de mes yeux, entendez-vous le léger enrouement de ma voix, naguère impérative? Un grand combat s'est livré au dedans de moi pendant mon insomnie. Mon désir de vengeance me criait: « Frappe! égorge-le! fais-lui dévorer le gazon! » Et la froide mais implacable raison répondait : < Non ; la véritable bravoure n'est pas au coin d'un bois; la véritable bravoure n'a pas d'épées, pas de pistolets, pas de témoins : elle pardonne; elle pense que ce jeune et fougueux écervelé qui t*a insulté... (oh ! je le sais)... a une famille, une mère peut-être; rappelle-toi les caresses de ton enfance, le bonheur si calme du foyer; tu aimes ta mère, n'est-ce pas?... il aime la sienne. Iras-tu^ pour satisfaire à des coutumes barbares et d'un autre âge, arracher à une mère les caresses de son enfant, non, tu ne feras pas cette chose, tu ne seras pas le complice du hasard aveugle, tu ne te battras pas avec ton frère ! » (Très-digne.) Mossiours, âlez dire à mon adversaire que je lui pardonne. — ... Oh non, mes amis, pas un mot, ne laissez pas se réveiller ma colère, âlez, âlez... J'accepte ses excuses, âlez, je les accepte, âlez. IV Ils ont bien fait de s'en aller. (Se passant la main sur le front.) Une minute de plus, j'éclatais! Oh! quelle force d'âme il faut avoir (Gmcement de dents.) Oh I sl je te tenais maintenant (u saisu une petite canne légère.) au bout de cette

72 UNB AFFAIRE D'HONNEUR épée! Allons!... en garde!... En garde... Misérable... défends ta peau I... (n ferrtiUe.)Tiens4 pare celle-là... toaché, à mofl... (S'éohauffAot.) Mon sang coule... (Geste.) qu'importe... non, messieurs, continuons... C'est un duel à mort... (ii ferraie.) continuons... encore... tiens... pan I — Vengé, je suis vengé !... (Menaçant, ans témoua da ioo Advenaire.) HOÎn?... qUO ditOS-YOUS ?... qu'osez-vous dire... vous de simples témoins... (Très-éiééant.) Oh ! comme vous voudrez, messieurs (Se baissant et ramassant nna épée imaginaire qu'il offre à an adversaire idéal.) Voilà Tépéo de VOtrO client, habit bas, défendez-vous (ii ferraille.)... mais défendezvous donc... mais c'est donc de l'orgeat que vous avez dans les veines... ah! ah! ah !... deux contre moi... allez, allez, je n'ai pas peur... mais allez donc... vous êtes donc empaillés... pan! et d'un... ah! ahl ah!... toi aussi?... (Paroxysme de rage.) mais regarde donc tes compagnons... regarde- les qui se tordent tous les deux... dans une mare de sang... tu ne vois donc pas leur figure crispée mais tu veux donc mourir aussi... alors c'est un suicide!... (u se fend à fond.)... tiens!... Il tire son moachoir et assoie sa canne). ..••...•.. Ils sont morts tous les trois. Fiîr D*inrB affaire d'honmeui

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

DE FIL EN AIGUILLE SàYNĚTB PAR H. EUGÈNE ADENIS

IV.

The text on this page is estimated to be only 7.36% accurate

PERSONNAGES MÀUR1GB. •••... M. FRANÇOIS» de
l'Odéoa. UNE TOIX. J

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

DE FIL EN AIGUILLE A mes chers interprètes Marie Kehler et François, Cb petit salon de gargon. — Porte de sortie au fond. — A gauche, la porto à la chambre à coucher. — À droite, une porte condamnée. — Armoire à glace, table chargée de livres, chaise, pouf. ^ Cheminée montée d'une cheminée. SCÈNE I MAURICE, Md. An la fin du rideau, neuf heures sonnent à la pendule. — • Le dernier coup, on entend la voix de Mariee dans la chambre. Sapristi! neuf heures! ce n'est pas possible... Je me suis réveillé, il y a une heure : il était six heures!... Voyons ça. (il paraît en négligé du matin et court regarder l'heure à la pendule.) Neuf heures!... plus de doute. Je m'étais endormi!... Diable!... diable! Mais je suis horriblement en retard!... Je n'arriverai jamais à mon rendez-vous!... Je dois aller ce matin, entre neuf et dix, pour une place, chez un grand personnage qui s'intéresse à moi, et c'est à l'autre bout de Paris... Achéons ma toilette... dard, dardi Où sont mes Bascottes et mes faux-cols?... Ah!

The text on this page is estimated to be only 28.46% accurate

76 DB FIL EN AIGUILLE n oayre rfrnMkire à g^aee et y prend des maohettes et des laaz-eols qa'3 ezunine eo firedoonoot. AIR: Cheval et cavalier. J'ai mis le pied dans Tétrier, Il faut aller chez ce monsieur, En crayate blaxi... an... an... an... an... chel (Brusquement areo eolère.) Âh Ça ! il n'y a pas de donC paS UQ Seul en état, (jeuntses faoz-cois à terre.) Un... deux... trois... quatre... les boutons sont toutes emportées I... Je prendrai le tramiTway, voilà tout... Voyons, celui-ci... (u en prend un autre.) La même chose! (u le jette.) Et les manchettes? (Même jeu.) Une... deux... trois... quatre... (Il en jette une paire à chaque mot.) Nom d'un petit bonhomme 1 c'est fait exprès 1... Âh! j'ai là du filet des aiguilles... ça ne doit pas être bien difficile de fermer des boutons... J'ai passé tous mes examens et je n'ai pas eu de boule noire!... Ainsi... dépêchons... Je prendrai un fiacre, voilà tout (u essaie d'enfiler son aiguille.) Bon! à côté... (Regardant u pendule.) Neuf heures dix... je n'arriverai jamais! (u commence à coudre et se pique Tigonrensement.) Âh! dans le pouce! (jeunties maohettes avec violence.) Vatepromener!... Me voilà cloué ici à présent. Au diable, la blanchisseuse, les faux-cols, les manchettes, le mobilier! tiens, tiens! Au comble de la fureur, il renverse les chaises, les fauteuils et d'un coup de pied lance le pouf dans la porte condamnée qui s'écroule. SCÈNE II MAUMCE, LUCIENNE. LUCIENNE, Tirement et en passant seulement la tête. Monsieur, je vous préviens que je vais faire monter le concierge!

DE FIL EN AIGUILLE 77 MAURICE étonné. Hein! quoi! plait-il?... Ah! pardon! (Aiaia-rnèB*.) C'est ma fi rentille voisine. LUCIENNE, dttinêiM. OÙ donc croyez-Yons être, monsieur? Non-seulement depuis une demi-heure, vous faites ua bruit intolérable! mais voilà que vous brisez les portes! Ceci passe toute permission! MAURICE. Encore une fois, pardon, madame... ou mademoiselle... je ne savais pas... j'ignorais... Croyez bien qu'un accident... un accident seul : ce tabouret que j'ai renversé dans un mouvement de colère bien excusable... LUCIENNE. Excusable, monsieur? MAURICE. Tout à fait excusable, et quand vous saurez le motif... LUCIENNE. Je ne veux rien savoir. Adieu, monsieur. EU« disparaît. MAURICE, s'élaoQMit. Mademoiselle?...: Madame?... LUCIENNE, reparaÎBMBt. Qu'y a-t-il encore?... MAURICE. Je serais désolé que vous emportassiez... LUCIENNE, diflparaÎMant de noarean. Adieu... MAURICE, même jen. Que vous emportassiez une mauvaise opinion de moi et ie vous prie de croire que si vous daigniez m'entendre...

78 DE FIL BN AIGUILLE LUCIENNE. Je ne veux rien entendre.
MAURICE. Vous me désespérez et je ne sais comment. . . (s'appuyant
omtnkporte et parlant très vite.) Figurez-vous que VOUS dépendez une place
d'où dépend votre avenir, que la place dépend d'un haut personnage et que
ce haut personnage vous attend pour vous parler de cette place! Vous vous
levez... vous passez à votre toilette... neuf heures sonnent le rendez-vous
est pour dix heures ! vous vous précipitez sur vos faux-cols. Mademoiselle!
pas un seul en état ! vous pestez, vous jurez, vous perdez la tête... vous
saisissez vos ma' chettes... toutes les boutonnieres emportées, madame!...
n'y a-t-il pas là de quoi?... LUCIENNE,

The text on this page is estimated to be only 21.19% accurate

DI FIL BN AIGUILLE 79 IIAUBICS, regvdnt la pendule.
Nenfbeiires Tingtl mais oui... Je erois... paufrêtre... je prendrai un coupé de
remise^ Toilà toui I LUGDSNNBy eotfeot rieceUnent ehei loi. Eb bien,
vite... donnez-moi votre aiguille? HAimiGB. Qiail TOUS Toulex... vous
seriez asBez bonnet... Lucmirai. Pas de phrases inutiles, (mie s'eseled. —
Hawlee lai peese reigniUe» fx Bitnx-eei.) Dounezl... bien. Blk «oMBMaeè
eeaAra. « Il M faat entr*aider, c*«8t la loi de nature... » MAURIGEy
étonné. Plaît-il ?... du Lafontainel Vous avez fait vos classes»
mademoiselle? LIJGIBIIIIB. À la pension Dumay» oui, monsieur.
UAURIGB. Vous avez passé vos examens* peat-être? LDGIBMNI. Yous
ravez dit. MÀUBIGS» Âb ! c'est fort beau. Voiie êtes institttrice?
LUGIBNNB. Parfaitement. HAURIGS. Pardonnez ces questions indiscretes
et permettez-moi à mon tour de me présenter : Maurice Dubreuil, avocat...
pour vous servir...

80 DE FIL EN AIGUILLE LUCIENNE, sonriant. Eh bien, monsieur Tavocat, je vous prends au mot, et voici le service que j'exige de vous..« MAURICE. Parlez. LUCIENNE En descendant, vous priez le concierge de faire monter au serrurier qui refermera cette porte hermétique. MAURICE, s'inclinant. Il sera fait comme vous le désirez, madame ou... mademoiselle. LUCIENNE. Demoiselle. MAURICE, Tiremeint. Ah! j'aime mieux cela, j'aime bien mieux cela'; Lucienne, on peut s'en débarrasser. Vous dites, monsieur?... MAURICE. Rien... c'est mon opinion personnelle que j'exprime... J'exprime mon opinion. LUCIENNE, lui donnant un fâcheux. Voilà qui est fait... Tenez, monsieur. MAURICE. Mille grâces, mademoiselle... Ah! je ne sais comment je pourrai m'acquitter jamais... LUCIENNE Vous manquerez votre rendez-vous.

DE FIL EN AIGUILLE Si MAURICE. C'est juste... (llya pour entrer dans ta ehambre.) Je FeVienS 8 'instant... Ah! vous êtes bien la plus adorable petite féel...» LUCIENNE. Mais allez donc... vous ne serez Jamais prôti MAURICE. J'obéis, mademoiselle J'obéis. n entre dans la chambre» SCÈNE III LUCIENNE, M.!.. Bile achère de eoudre une manchette. Il est aimable, mon voisin... un peu étourdi... très-maladroit, mais très-aimable! (se levant.) Là... c'ost fim... Eh biou» il ne revient pas! (Regardant aatoardeiie.) Diou! quel désordre l (Elle relève les meubles et les met en place.) Je n'ai jamais VU d'appartement de garçon... de près... Si je profitais d'une occasion qui ne se renouvellera jamais... (eiie s'approche de u table où elle pose la manchette réparée.) Ah l VOiià deS llvrCS. (Elle en prend un.) DOS livres d*étUde : (usant.) « FaublaS. » (bUc en prend un autre.) ((Madame Bovary » connais pas! (Même jeu.) « Fanny » « TAffaire Clemenceau. >> Ah! ce sont des causes célèbres! c'est juste! un avocat!... Une lettre?... déchirée?... Une lettre de femme sans doute! ce doit être curieux! (ReeuUnt.) Oh! non, ce serait trop indiscret!... Et cependant elle est ouverte, déchirée... ce n'est qu'un fragment!... Ainsi... (EUe parcourt des yeux.) « Mou chcr uevcu... » Ah l uuc lettre de famille. (EUe lit tantôt haut, untôt bas.) Il a uuc cousinc!... jcune, jolie, naturellement! Ah! on Taccuse de négligence! «Puis» que, retenu par les affaires, tu ne peux venir nous émir.

5.

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

St DE FIL EN AIGUILLE » brasser, n'oublie pas d'envoyer à ta coasine Amélie la » photographie; trois poses : Penseur et grave — Affable et » sourianL — Appuyé sur un fût de colonne, — » Tu dois » bien ce gage de tendresse à ta cousine Amélie... (s'orrétant an moment de tourner le feuUlet.) Oui, C'est CO que JO peUSaiS... UBO cousine qu'on lui destine, et qu'il doit épouserL.. Eh bien, on dirait que cela me fait quelque chose 1... Oh! par exempie 1... (On frappe à la porte du fond.) Qudqu'UU. Âh! mOU DiOU 1 Elle se saure chez elle. — La scène reste yide. SCÈNE IV LA VOIX DE LANDRY, LA VOIX DE MAURICE. LA VOIX DE LANDRY. Monâenr Maurice?... Hé! monsieur Maurice? Hé, ohët LA VOIX DE MAURICE. Qui est là? LA YOIX DE LANDRY. Cest moi, Landry, le concierge ! J'apporte une lettre. LA VOIX DE MAURICE. Ahî... bien. Glissez-la sous la porte, père Landry. LA VOIX DE LANDRY. Que je la glisse ?.«» LA VOIX DE MAURICE. Sous la porte; Je la prendrai tout à l'heure, en sortant. LA VOIX I»E LANDRY. Voilà... Ça y est. On voit pasaer ium lettre.

The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate

DK FIL BN AIGUILLE 8» LA VOIX DE BIAURIGB. Père Landry? LA YODC DE LAia>RT. Qu'est-ce qu'il y a ? LA VOIX DE MAURICE. Faites monter un serrurier, le plus tdt possible. LA YOEL DE LANDRY. Un serrurier ? la voix de maurice. OqL la voix de landrt. Eh bien, qu'est-ce que tous voulez en faire d^in sermrier^ LA YOIX DE MAURICE. Père Landry, tous êtes un indiscret ou un imbécile^ l'un des deux... faites monter un serrurier în-con-ti-nenl. LA TOIX DE LAIOWT. Ahl ahl c'est un calembonrl Farceur de monsieur Maurice, val LA VOIX SB MAURICE, êèrètmamU Père Landry, vous p^des le respect... gare aux étrennes, mon ami, aux étrennes vengeresses 1 LA VOIX DE LANDRT. Oh I monsieur, c'était pour plaisanter 1 Si j'avais su vous •ffenser, monsieur Maurice, croyez bien... LA VOIX DE MAURICE. C'est bon ! faites ce que je vous ai dit. LA VOIX DE LANDRY. Suffit, monsieur Maurice... je cours, je vole...

M DE FIL EN AIGUILLE SCÈNE V MAURICE, pnii

LUCIENNE. MAURICE, sortant de m chambre. Là, me voilà prêt, moi... Il est bête, moD portier, n'estce pas? et si yogs l*ayiez vu... [Je regrette vivement que vous ne Tayez pas val Sa physionomie est intéressante à étudier... Il a le profil de Baron... des Variétés... Ah! mes manchettes! sont-elles gentiment arrangées! elle est charmante, ma voisine... charmante... (uieimet) Mieux que cela même...! elle est... (UierreU patte de ion gilet qmliii reste entre leimûns.) Allons bon! allons bien! la patte de mon gilet cassée, à présent ! Je n'en sortirai pas! (cherchant partent.) Voyons... nne épingle... en voici une. (L'examinant.) Elle est tordue !... (u le jette.) Cm*. .

- (Regardant du côté de la porte de Lodeone et s'approchant.) Ah !

(Appelant.) Mademoiselle? mademoiselle? LUCIENNE, de l'intérieur. Qu'est-ce encore, monsieur? MAURICE. Voudriez-vous ajouter une épingle à vos bontés? LUCIENNE, entrant. Gomment, monsieur, vous êtes encore là? HAURICB Oui, mademoiselle et voyez... un nouvel accident. •• Je viens de casser la patte... LUCIENNE. Voici une épingle. MAURICE. Que d'obligations ! Vous me sauvez la vie ! (Regardant rhevre.)

DE FIL EN AIGUILLE 85 Neuf heures et demie!... Bah 1 je dirai
au cocher.

86 DE FIL EN AIGUILLE MADBIGEy après m temps, regardant Loeieuia* A qui la faute? LUCIENNE. Mais... pas à moi... j'imagine l... an contraire..* MÂUIUGB. Qu'en savez- vous? LUCIENNE. Ah ça l que voulez-vous dire? MAUHICB. Je veux dire, mademoiselle, que depuis qu'un hasard mille fois béni vous a fait mettre le pied dans cette chambre... LUCIENNE, riant. Ah! ah! vous allez me faire une déclaration à présent! Je m'y attendais... Eh bien! allez, monsieur, je vous aiderai. HAURIGE. Raillez, mademoiselle. La vérité est que j'éprouvais une peine infinie à m'arracher de ces lieux où votre présence*.. LUCIENNE y tliant un carnet de [sa poche. Attendez... numéro 12 « ou votre présence me retenait comme dans un cercle magique que la baguette d'une fée aurait tracé autour de moi. » Est-cela? MAURICE, déconcerté. Que signifie?... LUCIENNE. Ce sont les déclarations que j'ai reçues depuis deux ans. Je les collectionne : ça peut rendre service à l'occasion» vous voyez. IIAUBIGB. Oh ! mademoiselle, que c'est mal ce que vous dites là! Se

DE FIL EN AIGUILLE 87 pourrait-il qu'à votre âge vous fassiez déjà blasée sur un sentiment aussi noble et aussi élevé ? Faut-il que vous répondiez par une raillerie froide et cruelle à l'expression de la tendresse la plus soumise et la plus sincère ? Car enfin, c'est la vérité, mademoiselle . Depuis que je vous ai vue... LUCIENNE même j'en que pins hanU tt Depuis que je vous ai vue... » Attendez... numéro 15... « J'ai compris que vous étiez la femme que le ciel m'avait destinée... Je vous aime, n MAURICE. Tiens ! c'est ce que j'allais dire. C'est égal, continuez, mademoiselle... je pense tout cela, continuez. LUCIENNE, continuant. « C'en est fait désormais de mon bonheur et de mon repos : j'aurai beau chercher à éloigner votre image de mes yeux, jamais je ne pourrai y parvenir et si vous ne m'appartenez pas... » MAURICE. Oui, oui, c'est cela... continuez toujours LUCIENNE, fermant le carnet et se levant Tivement. Et que dirait votre cousine Amélie, si elle entendait ? MAURICE. Hein ! ma cousine Am... Ah ! mademoiselle, vous lisez mes lettres ? LUCIENNE, ne peut « confuse. Monsieur... elle était ouverte... et... en passant., sans le vouloir... MAURICE, allant prendre la lettre et la lui mettaient sous les yeux. En tous cas, vous les lisez mal... Voyez. (Lisant.) « Tu dois bien ce gage de tendresse à ta cousine Amélie (Tournant le feuillet.) ainsi qu'à son mari et à ses enfants. »

«8 DE FIL EN AIGUILLX LUCIENNE) aT0o joie. Âh!

MAURICE. Vous n'avez pas tonné le feuillet, mademoiselle : Il y avait une famille au verso. D'ailleurs, ma cousine eût-elle été libre, je vous le répète, moi, je ne le suis plus! Il y a ici, depuis ce matin, une gracieuse fée qui m'a touché du bout de son aiguille et c'est à elle que je veux offrir mon nom... c'est elle qui sera désormais la seule compagne de ma vie, mon seul bien, mon seul amour, ma femme! LUCIENNE, tirant son carnet. Encore! ah! mon Dieu! MAURICE, rarrétant. Oh! ne cherchez pas, mademoiselle!... ces mots-là n'y sont pas! LUCIENNE, lui tendant la main. C'est vrai. SCÈNE VI Les MÊMES, La Voix de Landry. LA VOIX, en dehors. Monsieur Maurice? Hé? MAURICE. Qu'est-ce que c'est? LA VOIX. C'est le serrurier.

D9 FIL EN AIGUILLE 89 MAURIGB. Bon!.,. (▲ Lndeime.)
 Mais j'y pense : esMl bien utile à présent de faire murer cette porte... Qu'en dites-vous, madame? LUCIENNE. Je dis que vous êtes un peu prompt dans vos déterminar tiens; je vous rappelle que je ne suis point une dame et f ajoute, que si vous désirez ma main, ce n'est pas ici qu'il faut venir la demander. Il faut faire le tour... deTautrecôté, C'est la seule entrée convenable et c'est par celle-là seule que j'entends vous recevoir.
 MAURIGB. Mademoiselle, ce soir j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. LUCIENNE. A ce soir, alors. LA VOIX. Monsieur Maurice, le serrurier est impatient. MAURIGE9 eriait en orgnant Laâtiitie du toin de Tonl. Il n'est pas le seul, père Landry! (a Ladeone.) On a bien raison de dire que la destinée ne tient qu'à an fil; ce matin» j'étais célibataire...
 LUCIENNE, riaoU Et de fil en aiguille... liAUBIGB. Me voilà marié! LA Yon* Vous n'ouvrez pas?...

The text on this page is estimated to be only 11.28% accurate

9(^ DE FIL EN AIGUILLk MAURICE. Voilà, Toilà... à ce soir,
mademoiselle? LUCIENNE, l'éloignant. 4 ce soir. Elle rentre chez elle,
Maurice se dirige vers la porte du fond. — Rideen* Flir DB FIL BK
AIGVILLH

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

PiU LA POSTE LETTRE A UNB DAME DE PROYINCE PAR
M. CHARLES MONSELET

PAR LA POSTE Tous m'avez demandé des vers; — je le veux bien; Ceux-là, je vous promets, ne me coûteront rien. J'ouvre pour vous mon cœur et je le laisse dire : C'est un pauvre bavard qui vous fera sourire. Quand vous Técouteriez, je serai loin de vous, Au milieu des chemins. — Quand nous reverrons-nous? Je pars; et malgré moi j'ai retourné la tête Vers la petite rue où vous m'avez fait fête. C'était en juin ; — j'allais cherchant le numéro. Quand j'entendis soudain le son du piano. Je firappai. Votre sœur accourut, grave et tendre, Et me dit : < Taisez-vous, nous allons la surprendre. » Ah ! ce bonheur facile et charmant entre tous A trop vite passé. Maintenant c'est la peine. J'aurais voulu rester encore une semaine. Demain sera bien triste, hier était si doux I Là-bas où je m'en vais la lutte sera forte ; Chaque jour se succède amenant son danger; Et quand je reviendrai frapper à votre porte, Peut-être direz-vous : « Quel est cet étranger? »

n PAR LA POSTE La vie aura sar moi laissé tomber sa neige;
Mon œil aura perda de sa jeune clarté. Qui'aura-t-on fait de moi dans dix
ans? Que serai-je? Rêveur, rimeur, — ainsi que j'ai toujours été. Alors, au
souvenir de bien des choses folles, Mélancoliquement tous deux nous
sourirons, Et tous les deux aussi nous rappellerons Des lambeaux de
jeunesse et de vagues paroles. Si j'allais affecter un sourire moqueur, N*y
croyez pas au moins; ia paupière mooillée Trahira sûrement quelque larme
oubliée, Larme lente à tarir et qui monte du coeur. Vous, demeurée au sauii,
toujours simple el fidèle, Je TOUS retrouverai, pauvre front incliné, Auprès
de votre fille à treize ans déjà belle, Qui lèvera sur moi son regard étonné.
Et si cet ange brun que votre lèvre effleure Vient à vous demander,
rougissante à demi : • Quel est donc ce monsieur qui sourit et qui pleure? »
En la baisant au front, dites : c C'est un ami. > Et vous aurez dit vrai.
Depuis bien des années, J'ai suivi pas à pas vos jeunes destinées; D'abord
triste, mais calme, et bientôt m'affligeant. Côtoyant votre vie à distance, et
songeant... Dieu vous a fait le cœur d'une bonne personne, Un esprit juste -
et doux dont chacun est charmé, Un regard attendri dans un œil qui
rayonne, Une pensée en fleur comme un arbre de mai.

PAR LA POSTE 98 Vous avez le front pur et r mo généreuse, Et
cet orgueil muet où la haine s'endort. Les belles qualités pour être
malheureuse I Et comme je vous plains, jeune femme au cœur d'or I
Souffrez donc, puisque c'est la loi funeste et sainte; Mais répétez, à l'heure
où Ton se sent trop las : « Il est quelqu'un qui prend la moitié de ma plainte.
> Et pensez quelquefois à ceux qui sont là-bas. Et si plus tard, au fond d'un
meuble qu'on remue, Vous retrouvez ceci, lettre en forme de chant, Vous
vous direz peut-être, et malgré vous émue : c Celui qui fit ces vers n'était
pas un méchant. » FUI DS PAR L  POSn

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

LE MANUSCRIT COMEDIE PAR M. PIERRE GIFFARD IV.

The text on this page is estimated to be only 10.58% accurate

PERSONNAGES ARTHUR DU HO U RDEL^ jenne auteur.
M^^® MARIE DUPONT, grand premier rôle du ihé&tre de VJH modtme*

The text on this page is estimated to be only 24.84% accurate

LE MANUSCRIT SCÈNE I ARTHUR, MQi. Yoilà la dixième fois que je viens. Mais les femmes,, quand elles s'appellent Marie Dupont, et qu'elles jouent les premiers rôles au théâtre de VArt moderne^ ont bien le droit de ne pas être chez elles. . . La bonne est drôlettel . . . Il paraît qu'on Tient de temps en temps apporter autre chose que des manuscrits chez Marie Dupont. . . (Regardant i« iiMrt.) Jolis bouquets. . • Je crois bien... EnThonneur de son immeiise succès dans le Bourgeois philosophe^ la dernière pièce de Gondinet. Pas fameux le succès de Marie Dupont, mais enfin, on fait ce qu'on peutl... (u t'aiMoh.) Elle est drôlette, la bonne. Elle m'a souri, aujourd'hui. — i Monsieur est déjà venu plusieurs fois? •— Oui, mademoiselle, — (Se renorgéftDt.) de la part de M. Âgénor de Butenjltn, critique théâtral de la Vraie France. — Oui, je sais, je vais prévenir madame. • Le nom de Butenbtanc prodnil un effet énorme, ici. Ce bon Butenblanc,, il foudroie

100 LE MANUSCRIT les actrices tous les lundis. Jamais on n'a vu pareil Aristarque. Aussi quelle suprématie ! Ce n'est pas de lui qu'on peut dire qu'il distille de Tambroisie. Ce n'est pas lui qu'on ^appellerait leMelliflue de Butenblanc! Non. Il est la sévérité même. Mais quelle suprématie ! (ii m lère.) Qu'est-ce ^ue la grande artiste va dire de mon manuscrit? JoueraC-elle la pièce, ne la jouera-t-elle pas? Butenblanc m'a donné un conseil... canaille. Je vous dirai ça tout à l'heure. Pour le quart d'heure, je suis presque ému. S'il est seulement un jeune auteur dans l'auditoire, je suis cerlain qu'il comprend ma situation et qu'il entend d'ici les battements de mon cœur. A vrai dire, je suis bien exigeant, je veux être joué! En voilà une idée! N'est-ce pas? Pourquoi moi plutôt qu'an autre? On ne joue personne aujour

LE MANUSCRIT 101 « Cette pièce, bien construite, très correctement conçue, écrite avec élégance, a du corps, de la sensibilité, delà rondeur. Elle est presque parfaite... Mais elle n'a pas d'intérêt et ne convient pas au Gymnase. » — Pan!... Et 1,273 avant moi, puisque j'avais le n« 1,274, ont reçu le même bordereau, car, ô désillusion des poètes I c'était un bordereau! détaché d'un livre à souche! Si jamais j'ai un fils et qu'il se mette dans la partie, je lui dirai : Mon garçon, ne va pas là. On y lit toutes les pièces. Un monsieur de la campagne y dévore les manuscrits, mais il les digère, et il les restitue avec une inconcevable agilité.. . Très-naïf, moi je me disais : Duquesnel a bien joué JeanMarie ei le Passant, deux chefs-d'œuvre, et de plus, pas mal de petites pièces qui étaient déposées chez son concierge. Le père Barbarin, directeur de V Art moderne, lira au moins mon manuscrit. Je porte mon manuscrit chez le concierge de Barbarin — ahl je t'en moque 1 Deux mois se sont passés, Barbarin ne savait pas même ce que je voulais dire quand je suis venu, l'œil en feu, lui crier : « Qu'avez-vous fait du Pont des Saints-Pères? » Il a fini par le retrouver.— « Ce n'est pas bon, m'a-t-il dit en chevrotant, mais il faut travailler. Ça viendra. — - Vieil imbécile, ai-je répondu, mais puisque tu ne l'as pas lu! » J'ajouterai que Barbarin est sourd ou feint de l'être. S'il ne fait que feindre, tant pis pour lui. Il a empoché « vieil imbécile, » c'est toujours ça. (il s'asseyait de nouveau.) Hum. . . Ça SOUt bOU ici. . . GO parfum matinal, (n regarde sa montre.) il est uue houro... me paraît signaler l'arrivée de la déesse. . . Non... J'espère que ça ne va pas tarder... (Reprenant.) Oui! voilà comment les choses se sont passées. C'est alors que je suis allé trouver Butenblanc. Après s'être tordu de rire au récit de mes infortunes, Butenblanc m'a dit : — « Mais imbécile, (à mon tour) estce que c'est comme ça qu'on s'y prend? Est-ce que c'est ainsi que les choses se passent? Tu es donc né d'hier! Tiens, voilà un mot pour Marie Dupont, la grande artiste. -^ (Il a dit ça en riant de travers : la grande artiste.) Laisse-lui ton IV. 6.

The text on this page is estimated to be only 18.10% accurate

102 LK MANUSCRIT manuscrit, -* et le temps de le lire, bien entendo* Le rôle de la ViTandière est bien dao& ses cordes — ai ça loi plaît, elle le jouera. Maintenant approche.*, (u ohm u seèM.) — Voilà.-- Approche encore... Ghutl^ (▲ TaisbMM.) Je te pré* viens*.. Elle est bête comme une oie. — Je m'en doutais. La Yoilà, ma veine 1 -^ Si elle te donne une fin de non-recevoir... — Eh bien? -^ Chutl... » Je ne vous dirai pas le reste. C'est un grand moyen à employer — ohl n'allez pas croire des choses!... Non, mais c'est drôle. Cependant ma vanité d'auteur me permet de croire que je n'aurai pas à m'en servir. Mais sapristi! (h tr^^ • m^er, mais du moins je serai joué! Cette fois, la voici. ça, ajute Mw col*) Je suis de plus en plus ému. SCÈNE (I MADEMC^ELLB MARIE DUPONT, tount h mamneifl I Itt nain. ARTHUH. IfABEHOISELLE DUPONT, ainuble, av«e force Mlatatioof. Bonjour, monsieur... ARTBm. Hadame, je suis vraiment bien importun. •• KADEVOISELLS SUPONT. Mais pas du tout... Je suis trop heureuse de vous voir... C'est charmant votre petite pièce. ▲ATHUa. Oh! MABEifoiscLLB mrpoinr. SI, si, c'est très-gentil, très-gentil. Et fort hien fait.

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

LB MANUSCRIT fit» ARTHUR. MADEMOISELLE DUPONT.
Je TOUS en fais tous mes compliments. AKtHim* Ohl...
MADEMOISELLE DUPONT. J'ai rarement vu un acte aussi lestement
troussé. ABTHUB^ à part. Trop de compliments. MADEMOISELLE
DUPONT» avM «m bmm fUJibonde. Mais franchement, vous savez. ,.
Quoi? MAiffiMOISSLLB DCPCWfT» Obi je ne pourrie Jamais jouer ça.*,
ARTHUR. Gomment 1 le rôle de la TîTandière? MADBMOISKJLE
DUPONT. Ah! c'est beaucoup trop... leste. Me voyez-vous cbantant les...
Àbl non... ARTHUB. Trop leste t 6ab 1 Mats c'est béftîn, béttis. Vous «rez
jomé l'année dernière ce rôle de Meilhac qui était si joli. C'était... hum...
assez... corsé, pourtanti MADEMOISELLE DUPONT. Penh! pas tant que
ça... Vous savez, à choisir» s'il ne s'agissait que de moi, je choisirais le
vôtre, ainsi! Il est plus coquet^ plus troussé. Cest ça, il n'y a pas à dire.
Mais, jouer ça devant le public, tous pensez 1.. »••

¶ii LE MANUSCRIT ARTHUR. C'est juste, (a part.) Employons
 le moyen de batenblanc. MADEMOISELLE DUPONT, à part. Expédié.
 Soyons aimable, (a Arthar.) Mais asseyez-vous donc, monsieur I Ce canapé
 vous tend les bras, comme ou dit aux français. nie •'asseoit. ARTHUR,
 B'asseyant. Tiens, j'y étais hier, aux Français! On jouait lesFour<:hamhaull
 cette="" croizette="" est="" bien="" quelle="" physionomie="" originale=""
 elle="" a="" du="" talent="" n="" pas="" mademoiselle="" dupont="" s=""
 oui.="" arthur.="" fille="" jolie="" dupont.="" plut="" que="" mais=""
 enfin="" tout="" de="" tn="" oui="" originale.="" je="" beaucoup="" sa=""
 fa="" rire.="" c="" saccad="" sans="" mordant.="" il="" nerf="" aimez-=""
 vous="" reichemberg="" t="" pas.="" aussi...="" ifoins="" part.=""
 boum=""/>

LE MANUSCRIT 105 MADEMOISELLE DUPONT. Oh! VOUS n'y pensez pas. Parlons donc théâtre, cela m'intéresse tant ! ARTHUR. Je crois bien ! une reine doit toujours s'inquiéter de ses vassales, et vous êtes la reine du théâtre contemporain. MADEMOISELLE DUPONT. Moil Voulez-vous rire! ARTHUR. Eh! comme il vous plaira. Je dis ce qui est • (Aa pnUie.) J'ai toujours mon encensoir sur moi. MADEMOISELLE DUPONT. Mais, je ne suis ni aux Français, ni à FOdéon, ni au Yaudeville, ni auGymnase^ je suis à TArt moderne, un théâtre tout neuf, dont le directeur est plein de nobles aspirations... ARTHUR, maliciettsement. De goût... MADEMOISELLE DUPONT. Faites des allusions, maintenant? De goût, oui de goût, mais cela ne suffit pas à établir une réputation dramatique comme je Tai rêvée, depuis le temps que je travaille mon art. ARTHUR. Je voudrais être aussi sûr que vous, d'arriver un jour! Ahl... MADEMOISELLE DUPONT. Vraiment 1 (à part.) 11 est charmant, ce jeune homme 1 ARTHUR. Vous êtes Déjazet et Rachel à la fois, je ne comprends rien à une organisation d'élite comme la vôtre. C'est diabolique

The text on this page is estimated to be only 27.88% accurate

106 Lfi MANUSCRIT rUttMÛISBLLK DUPONT. Pas possible l
ARTHUR. C'est l'exacte vérité. Songez donc qa'il y a trois ans que je vous
sois des yeuxl MADBMOBBLB DUPONT, m nenbat. Bah l vous me
faite» pewr l ARTHUR. Ohl pas comme amoureux. Vous savez ce qu'est
votre beauté stupéfiante... MAOEMOISBLLI DUPOHT Séducteur,
continuez. ARTHUR* Mats comme admirateur. MADEMOISELLE
DUPONT. Ah l c'est encore plus flatteur, pour une femme comme moi, du
moins, qui sens qaelque chose là. ARTHUR, à part. Voyez vous çal (à
mademoiseUe Dnpoot.) VOOS aVOZ jOUé leS comédies de Sardou dans
la perfection. Quelle hardiesse, quelle vérité dans le dialogue. Dites-moi,
nommez-moi quelqu*une de vos camarades qui vous ait jamais égaléel
MADEMOISELLE DUPONT, t'aDimant. C'est juste, il n'y en a pas. N'est-
ce pas que j'étais bien dans les Faites de mouche ? ARTHUR. Gomment! Et
dans Maison-Neuve, donc. MADEMOISELLE DUPONT. Et dans Nos
bons villageois l M'avez* vous vue dans Not honsmllageoif?

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

LE M1NU6CRIT 107 ûli ! }e crois bien. Qael triompliei
MADEMOISELLE DUPONT. Et dans V Auberge des Adrets ^ car je veax
essayer de tontes les cordes. ABTHUR. C'est vrai ça, cet Art moderne jone
tous les genres. Et vous excellez dans tons, belle Marie DufMHitf
MADEMOISRLiS DUPONT. J'ai beaneonp trayaillé, tous savez, mais j'ai
un tempérament d'artiste. ABTHUE. Ça se voit. Sapristi, comment n'êtes-
voos pas au Vaudeville on au Gymnase? J'en reviens toujours là.
MADEMOISELLE DUPONT. Vous savez ce que sont ces directeurs de
petits théâtres; il faut venir leur baiser les pieds. Je préfère attendre mon
heure, j'attendrai. ABTHUa. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Les
rivaes ne sont pas à craindre. MADBMOISBLUB IM^ONT* C'est vrai.
AATHUn. Une idée 1 Prenez la première place à l'Odéon!
MUUDSMO&BXLLB WJfGKI. Penh! VOUS connaissez IHiquesneL*.
ARTHUR. Si jolie et si grande artiste, vous devriez être la première aux
Français. a

108 LE MANUSCRIT HADEMOISELLB DUPONT. Si jolie, ooi. Grande artiste, peu^être! Deux raisons pour être suspecte. Et pourtant... ARTHUR. Bah 1 Comme si on ne ne vous Tavait pas dit mille et mille fois? — Les Journaux... MADEMOISELLE DUPONT. Les journaux disent bien des choses. ARTHUR, Ehl ils disent aussi que vous avez du talent plus que tout le monde, ce n'est pas là leur tort... (Aa pnbiie) Toutà Theure je vous recommanderai mon marchand d'encens. J'en use, allez. Mais c'est là le truc de Butenblanc. MADEMOISELLE DUPONT. Vous qui avez Tair d'un travailleur, me trouvez-vous la tête tragique, au besoin ? ARTHUR. Oh I je suis bien à l'aise pour en parler, le vous ai vue encore avant-hier dans la Comtesse de Lausanne^ vous m'avez fait frémir. Quand vous arrivez là, au troisième acte... MADEMOISELLE DUPONT, •'animant. Avec le commandant blessé... ARTHUR. Oui, la main sur la balustrade de la fenêtre, et tenant votre robe blanche par le coin... MADEMOISELLE DUPONT. J'ai les cheveux défaits comme ceci. Elle saeoae Tiolemment ses ehevenz ^i tombent sur iw épaolei. ARTHUR, k part. Mazette 1 (PoanoiTant.) Oui... et quand vous dites : c L'assas*

LE MANUSCRIT f09 sin n'est pas loin d'ici, je vous le montrerai tout à Theure. » Oh ! à ce moment, vous savez, — je ne sais si vous voyez ça de la scène... HADBMOISELLE DUPONT, m rapprochant. Oh ! oui. ÂRTHUB. Mais il y a dans la salle un trépignement d'émotion. (â part.) Menteur, va I MADEMOISELLE DUPONT. Voilà un rôle, monsieur, comme vous devriez m'en faire. ARTHUR. Jamais on ne joue comme ça de nos jours. C'est fini. Dumas n'écrit-il pas quelque chose pour vous? MADEMOISELLE DUPONT. Oui. Avec nos deux natures, nous ferons quelque chose. Gomment trouviez-vous Desclée? ARTHUR. Superbe. Et vous? MADEMOISELLE DUPONT. Moi aussi. Vous ne ^ trouvez pas que dans la Princesse Georges, que l'Art moderne a empruntée au Gymnase, je... ARTHUR. Oh! c'est frappant. La scène de la fin, vous la jouez comme elle, mais tout à fait comme... MADEMOISELLE DUPONT, rinterrompant. Non pas, avec une tout autre intonation. — Dumas en est ravi! ARTHUR. G'est ce que je veux dire 1 (a part.) Aie ! rachetons l'impair! IV. 7

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

liO Lfi MANUSCRIT — (à inidemoisene Dapont.) Mafe avec
plas d6 génie dramatique^ si Je peux m'exprimer ainsi, (a put.) Voilà qui est
fait, MADEMOISELLE DUPONT. Oui. (a put.) Il me plaît, à moi, ce jeune;
homme-là. ARTHUR. Pour moi, je le répète, vous devriez être aux Français
depuis longtemps. Je le disais Taatre jour à Bufenblanc. MADEMOISELLE
DUPONT. Laissez donc Butenblane, est-ce qu'il sait ce qu'il écrit,
seulement? C'est un farcenr. Est-ce que les journalistes connaissent quelque
chose à notre talent? ARTHUR, pomoiTant loa idée. Avant peu, allez, vous
y serez» et saeiétairo encore*, sociétaire... MADEMOISELLE DUPONT.
Ah I si Ton avançait selon ses mérites..^ ARTHUR, areo haateor. Quand je
vois la critique accorder tous ses lauriers à Sarah Bernhardt, à Pasca...
MADEMOISELLE DUPONT, de ntaie. A Pierson... ARTHUR, de ntee. À
Marie Laurent... MADEMOISELLE DUPONT, riant. A mademoiselle
Bartet! Et à madame Judie ! Moi ga me fait rire. ARTHUR, riant^ laisse
tomber sou aaaoMrit. C'est simplement comique!... Oh! mon manuscrit.
MADEMOISELLE DUPONT, le ramassant en riant. Tiens! il est à mes
pieds.

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

LE MANUSCRIT ill A&THUR, fonlnt 1» Mprendvê) saat effort
«•pendiot. Crueliel Gomme on disait aa grand siècle, vous Tavez si bien
évincé 1 Vous auriez pourtant donné da caractère à ce rôle-là. — Tenez...
MADEMOISELLB DUPONT. XUe Ponyre. Oui, je sais, il y a ce passage
de la lettre... C'est bien écrit, tout cela. Vous avez dn talenU ARTHUR,
montrant du doigt. Ici. Gomme vous seriez belle, là, en dégrafant le dolman
de Tlnyalide, pour montrer au général la cicatrice de Balaklava. Et
remarquez que la Dote rieuse, que vous possédez à un si haut degré, y est
aussL La scène quatrième serait un chef-d'œuvre de gaieté, dite par vous.
MADEMOISELLE DUPONT. Vous avez une nature dans le genre de la
mienne, vous. Je trouve que le rôle de Tofficier est trop développé.
ARTHUR, à part. L'encensoir est cassé sur le nez de l'artiste, (a
mademoUeiie Dapout.) Le rôle de l'officier? Je le coupe!
MADEMOISELLE DUPONT. Voilà déjà une concession. Je vais me laisesr
fléchir, mais mon rôle> à moi, commence trop tard. ▲STHUa, m«BM jan.
le le coupe I (Sa rapreDwt.) Sapnstl! Je le rallonge* Je tous mets une tirade
à la première scène. Gomment» vous qui avez la carrière de Rachel devant
vous (ça prend, Butenblanc,) vous refuseriez un rôle écrit spécialement pour
vous I (a part.) Mcntcur ! MADEMOISELLE DUPONT. Pour moi! Vous
Tavez écrit spécialement pour moi? ARTHUR. Mai'i certainement. Est-ce
une autre que la Princesse

112 LE MANUSCRIT Georges, que la dramatique comtesse de Lausanne et l'amusante héroïne du Bourgeois 'philosophe que j'aurais visée dans le Pont des Saints-Pères, HADEMOISELLB DUPONT, fièMUtat. On va me faire des rôles maintenant! ARTHUR. Mais oui. Ah I il faudrait un Molière ou un Corneille pour bien appliquer à votre nature un caractère profondément étudié, quelque chose de grand, de nerveux, comme votre admirable tempérament, quelque chose... MADEMOISELLE DUPONT. De large, de sonore. Je serais bien dans Patrie^ tenez^ et Je vous jouerais ça autrement que Fargueil! ARTHUR. Et dire qu'avec un mot tombé de vos lèvres, le père Barbarin qui est beaucoup votre... ami... MADEMOISELLE DUPONT. Chut... ARTHUR, cAlin. ... Recevrait le petit manuscrit en un acte de ce pauvre petit du Hourdel. (Arec emphase.) Je graudis ! j'arrive I je suis arrivé 1 et qui me protégé? La grande artiste, Marie Dupont! C'est pourtant ainsi qu'une femme éprise de son art, incomparable,comme vous, fait avancer la littérature de son siècle 1(a part.)C'est fini, elle n'y tient pas. 0 modestie humainel MADEMOISELLE DUPONT. Vous devenez flatteur. ARTHUR. Mais non. Je continue à rester dans la vérité. MADEMOISELLE DUPONT, à part. C'est vrai.

LE MANUSCRIT 113 ARTHUR. Ouï, c'est vrai! Voyez, je ne vous dis pas : vous êtes belle, ei pourtant... BfADEMOISELLE DUPONT, à part. Il est-très gentil. Voilà un garçon qui comprend mon genre de talent, au moins! ARTHUR. Mais je bavarde. Je vais prendre congé de vous. MADEMOISELLE DUPONT, retenaot le maniuerit. Partez, soit, mais laissez- moi ceci. Je vais le donner à Barbarin ce soir-même... Revenez me voir, nous causerons souvent ainsi. Vous le voyez, j'aime tant à parler du talent des autres. ARTHUR, à part. Je crois bien. (Haat.) Il le recevra? BfADEMOISELLE DUPONT. Barbarin ! Mais il est reçu !.. Venez demain à trois heures» je vous en confirmerai la nouvelle, jeune poëte, et nous fixerons le jour de la première. ARTHUR. Oh ! que vous êtes bonne 1 Mais votre bonté n'égale pas votre talent. MADEMOISELLE DUPONT, loi donnant sa main à baiser. Demain, à trois heures... Et vous viendrez à mes petites soirées. On fait de la musique, vous verrez... Au revoir! Elle sort. ARTHUR. Au revoir 1 (seoi.) Butenblanc, tu es un génie 1 (An pnuie.) S'il est dans Tauditoire un jeune auteur qui veuille se faire jouer, ce n'est pas plus malin que ça. Je lui livre le truc, avec la manière de s'en servir. Pour moi je n'en veux pas

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

il4 LE MANUSCRIT d'aatres désormais... Lemanascrit chez le
concierge, mercL C'est trop bôtel... (ii ▼• pour sortir, pu» m rairiM.) Abl
j'oubliais : mon marchand d'encens est an homme charmant. Il demeure^
15, rue des Lombards. nir DD HilfUSGMT

LE JEUNE HOMME BLÊME M0N0L06UB PAR M.
PIROUETTE

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

PERSONNAGE LE JBUNB HOMHB BLÊME.... M.
GOQUELIN-CADBT.

LE JEUNE HOMME BLÊME et mon ami G, Worms, (D'na air fort triste.) Savez- VOUS pourquoi je suis blême? Parce que je ne suis qu'un Dumolard. Un Dumolard à rebours... au lieu de tuer les bonnes ce senties bonnes qui me tuent! . . . Je ne peux pas voir une bonne (elle est mauvaise 1) sans en devenir fou d'amour. J'ai fait d'excellentes études, je ne joue pas de piano, j'avais essayé le flageolet sans succès, les triomphes mondains m'attendaient, et mon cœur ne s'est ouvert qu'à la bonne. J'adore les bonnes, toutes les bonnes 1 Plus de carrière possible, plus de goût à rien, les téléphones me laissent froid. Je n'ai plus de cœur, j'ai une cuisine sous la mamelle gauche : il ne peut y entrer que des bonnes! ! Elisa fut mon premier amour. J'avais seize ans, je lui fis une déclaration en latin de cuisine pour mieux lui plaire ; elle fut tellement saisie qu'elle trempa ses doigts dans les épinards, etm'en barbouilla la figure. J'emportai sur ma charmante physionomie de lycéen un tableau d'impressionniste! Je conservai les épinards dans une boîte en écaille, j'ai encore les chers épinards I Je suis bête, n'est-ce pas ? Oui : mais une force invincible m'entraîne, je porte peut-être la IV 7.

418 LE JEUNE HOMME BLÊME peine d'un crime commis par un ancêtre, il y a de ces châtiments-là dans les familles : ne pouvoir aimer que des bonnes! Puis ce fut le tour de Timmense Rosalie, au long cou, rappelant celui des girafes : j'*aimais sa taille gigantesque qui l'obligeait à se baisser pour se tenir dans notre appartement un peu bas de plafond. Elle y contracta un torticolis, et s'en alla : à partir de ce jour je passai toutes mes matinées au jardin d'acclimatation devant les girafes qui me rappelaient ma chère Rosalie. Suis-je bête, hein?... Ne répondez pas, je souffre assez! Et je suis inguérissable. J'ai essayé d'aimer autre chose : une provinciale^ une dentiste, impossible. On me proposerait la reine Honololu, je refuserais, je lui dirais : t Jïo/ /ion, Lulu i ■ Voici comment Léocadie prit mon âme. En revenant du marché, il pleuvait, elle portait deux gros lapins ; je lui offris un parapluie pour abriter ses gros lapins, elle accepta, je pus la conduire jusqu'à sa porte; là, je l'embrassai rapidement et je reçus un coup de lapin dans le dos II... Ma vie est complètement empoisonnée! La nuit même des bataillons de bonnes me poursuivent. Elles m^escaladent, ces Erynnîes en bonnet, en me faisant d'immenses pieds de nez ! Ohit que je souffre! Mes jours se passent dans les squares, au3L halles centrales. J'ai failli me faire garçon épicier ou boucher pour servir mes chers tabliers I J'ai porté, pendant huit mois, sormon cœur an vieux basdelaineappartenantàEuphémiei... Mais c'est Victoire qui fut ma plus grande passion. Elle avait tous les caprices. Un jour, en revenant de l'Exposition, après avoir vu les animaux dorés du Trocadéro^ elle voulut un petit éléphant. Je lui en achetai un. Ce petit éléphant allait, venait, dans l'appartement, il courait à la cuisine consulter les «auces avec sa trompe, il jouait de l'accordéon quand nous recevions du monde : il était bien aimable! I^ar malheur, Victoire le prêta au concierge; ce dernier en croyant tirer le cordon, tira si fort le petit éléphant par la queue, qu'il la lui cassa : le petit éléphant en mourut. Victoire 6*

LE JEUNE HOMME BLÊME 119 alla en me maudissant! Que vous dirai-je? je suis descendu jusqu'au dernier degré de la société des bonnes. J'ai adoré une fille de ferme, je la regardais traire le lait dans retable. Elle trayait! elle trayait! C'était divin comme elle trayait! Une princesse n'aurait pu traire comme elle! Pour mieux la contempler je montais à cheval sur la vache, j'ai passé un été ravissant, ainsi monté sur cette humble vache à voir travailler la paysanne. Cette vie étant impossible, il fallait en finir. Voilà ce que j'a^ fait, il y a trois semaines, j'ai lâché ma famille, je me suis fait confectionner un costume, j'ai été à un bureau de placement (Il tire on bonnet de liage qa'il met sar sa tête.) et JB SUIS bonne maintenant à Paris!! Je resterai bonne éternellement; mes vœux sont prononcés : je m'appelle Emerance 1 1 1 Il sort avec son bonnet sor l'oreille* rilf DU JEUIE HOMME BLÊMI

The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

LE CHAPEAU BLEU COMÉDIE PAR U. LÉON OUYAUCHEL

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

PERSONNAGES LUCIE. (U auk)

The text on this page is estimated to be only 21.56% accurate

LE CHAPEAU BLEU A Parig. — Intérieur d'artisto : ehambre
simplement meublée ; ta fond, ane porte donnant sor nn cooloir; dee livrée
épars aar des rayons; quelques gramres e* dessins encadrés ; à ganohe, one
fenêtre d'où Ton aperçoit la cime des arbres d'u jardin publie; près de oette
fenêtre, nue table ; premier plan, à droite, qm ebe> aûnée areo glaece,
pen4ale» et fwes garais de giroiUflt ak d« Tiolettec. SCÈNE 1 L UGIËy
assise à ganebe, derant la table, est oocupée à garnir de rubans blew un
cbapean qu'elle lient à la main; de temps en tempe elle sHuterrompt pour r^
garder son ouvrage. Encor deux points à faire et voilà le cbapeaa ' Terminé.
— Du printemps j'arbore le drapeau! Le travail fait les frais de ma
coquetterie 1 Hier, après avoir rendu ma lingerie» Ma bourse résonnant d'un
doux bruit argentin. J'ai fait de la dépense. Et puis de grand matin, A cinq
beures, avant l'aube, vite à l'ouvrage Je met suis mise, active et pleine de
courage. Et tout cela pour lui! — Vraiment, c'est un plaisir De vouloir me
parer au gré de son désiri

i24 LE CHAPEAU BLEU Les riches, à coup sûr, ignorent les délices Qu'on goûte à contenter soi-même ses caprices. Chapeau couleur du ciel, chef-d'œuvre de mes doigts^ Dis-lui bien la beauté, Tattrait que tu me dois... Cet hiver, subissant les longues quarantaines, Nous projections déjà mille courses lointaines; Aussi, quand la première hirondelle à nos yeux Apparut sur le toit, il s'écria, joyeux : c Les lilas vont fleurir! — Voici la messagère € D'avril! — Vive Tamour! Fais-toi belle, ma chère. » Elle Ta essayer le chapeau deyant la glace ; puis revient vers la table. Mais enfin, quel projet avait-il pour partir Quand mon amour osait à peine y consentir? Quelque bonnes raisons que je me sois données. Je fus triste, en effet, durant ces deux journées. Si j'étais soupçonneuse... oh! je ne le suis pas!... — Son ami Paul, c'est un marquis de Garabas : L'heureux musicien 1 il est propriétaire D'une villa, d'un parc, du côté de Nanterre... Henri pouvait fort bien, cependant, décliner L'honneur de prendre part à ce fameux dîner De Bougival... Niais non, je suis une égoïste : Je dois songer d'abord à ses travaux d'artiste; Il fallait qu'il revît son collaborateur : Un livret d'opéra veut un compositeur. Elle prend, dans le tiroir de la table, une lettre 6ur laquelle elle jette les yeux et qu'elle remet, pensive, à côté d'elle, parmi ses chiffons. Et dire que l'on veut pourtant que je le quitte! Moi, quitter mon poète i Oh! je ne suis pas quitte : Je lui dois mon bonheur. Ai-je le cœur si bas Pour craindre... Pauvre mère! Elle ne comprend pas. Elle se lève, et parcourt la chambre de long en large. Non, non, je resterai, car je m'y suis contrainte; Dût l'avenir, rêvé plein de volupté sainte, D'un sort immérité m'accabler à jamais, Moi qui me suis donnée à l'homme que j'aimais...

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

LE CHAPEAU BLEU 125 Mais vem-il aujourd'hui me laisser prisonnière? Et ferait-il sans moi l'école buissonnière? Allant vtrs la pendule. Neuf heures I Brait an dehora. Le Toici. — Son pas est plus léger, Ce n'est pas lui. On frappe. Qui donc? Sans doute un étranger Qui se trompe. nie Ta Ten la porte, TonTre ; entre Henri. SCÈNE II HENRI, LUCIE. Eenii pasM derant die aans dir« on mot, oomme préoeenpé, se dirigeant vers l» gauche. LUGIB, enjoaée. C'est toil — L'idée originale De t'annoncerl... Crois-tu l'heure si matinale? D'habitude, chez nous vous entrez sans frapper, Monsieur... Probablement c'était pour m'attraper. HBNRI. Justement. n Ta poser sur la table des ronleanz de papier. — Bile, le derioant, oonrt jeter dans le tiroir, areo des débris de rubans, la lettre qu'elle arait lâisséra» rue. LUCnE, svrprise. Ahl

The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate

116 LB GBÀPEilU BLEU HISNRL Qnol doue? A part, pendant
m Tiens I un billet. Je flair# Là-desattS quelque sotte intrigue épistolaire;
Paul a raisoDi peut-être, et mm v6rroQ8.M LUCIE) indifférence timalée*
Ohl rienl... HENRI, à part. Ouel air «nbarrassé, quel singulier maintien I
LUCIE. Alors, tu ne dis pas boiyour. — Et l'embrassade?... Vous
Foubliez?... 11 Ta froidement la baiser aor le fironU Ami, ton baiser e&t
maussade.

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

LE CHAPEAU BLEU itl LUCIE. Pas même le portier. En montant me conter les cancans du quartier Il m'aurait divertie. — A propos» cher poète. Songe qu'il est fort tard, et qu'aujourd'hui c'est fAte; Ouvre tes yeux bien grands et fais provision De style noble et de points d'exclamation : Admire mon chef-d'œuvre inédit, et devine Tout ce que m'a coûté cette chose divine. — Que tu vas être fier de m*avoir au côtél Bile sa townie «un U, 4i |Mlb Rendez-moi les honneurs qu'on doit à la beauté. Voyant qa'U reste indifférent. Quoïl tu n'es pas séduit, inondé de lyrisme. C'est réblouissement qui cause ton mutisme : Tu songes, Je parie, à m'écrire un sonnet I HSNBI. Je t'aime presqa'autant en modeste bonnet. LUCIE. On ne peut décemment sortir un jour de Pâques En pauvre, chantant « Fanchon • ou « Pauvre Jacques; » Aussi fait-on des frais poar plaire. HSMBI. Moi, je snis Facile à contenter : la loode gne ta suis Me plaît toujoun. LUCIE. Vraiment I Cependant ta coutume Etant àe ^occuper un peu de mon costume. De me donner ton goût... HBMRl. Oui, j'aime assez te tout

128 LE CHAPEAU BLEU Ce tout petit chapeau garni d'un voile noir. Qui te donne un peu l'air espagnol... LUCIE. Quel scandale ! Une espagnole blonde, ~ et la couleur locale ! HENRI. Voyons, tu ris de tout. LUCIE. Toi, tu ne ris de rien. Enfin, c'est entendu, mon chapeau n'est pas bien. Du moins, il te déplaît : il manque son entrée Et ne recueille pas la gloire désirée. Je ne le garde pas. HENRI. Je ne dis pas cela. Mais à quoi bon encor ces colifichets-là. Maintenant c'est chez toi comme une frénésie De vouloir contenter, sans but, ta fantaisie, Ton caprice bizarre et frivole à l'excès : On dirait... LUCIE, l'interrompant. Que tu vas me faire mon procès. Quel ton de loup-garou ! — N'est-ce qu'un badinage, Ou mon chapeau va-t-il brouiller notre ménage ? Maudit soit-il — Tu sais, j'avais cru seulement, Je m'imaginais... Mais un brusque changement S'est fait dans ton esprit ; — j'en ignore la cause. J'étais folle ! — Peut-être aimes-tu mieux le rose. Mais le bleu te plaisait beaucoup le mois dernier. HENRI. Je ne t'ai jamais dit...

LE CHAPEAU BLEU 129 LUCIE. Menteur 1 oser nier La chose sans rougir 1 HENRI. Ta jupe, ton corsage, Certes, sont rayissants; ton cher petit visage Est divin, encadré d'azur 1 — Un fait acquis C'est que tu sais te mettre avec un goût exquis. Quel est ton conseiller? LUCIE. C'est notre amour lui-même. L'amour est un sorcier, son pouvoir est suprême. HENRI, ironie lroid«. Prodigieux, ma foi I LUCIE. Gesse de raisonner Sur ce ton; car vraiment j'ai lieu de m'étonner. fu n'es pas très-galant pour moi. Dois-je en conclure Qu'un événement triste a changé ton allure? Parti tout glorieux, tu reviens sans ardeur... Que s'est-il donc passé? Qui t'a rendu boudeur? HENRI. Une scène imprévue, étrange, épouvantable : J'arrive à Bougival à Theure où Ton s'attable; Au lieu de joie, un deuil. — Paul était tout en pleurs. 11 se jette à mon cou, me conte ses malheurs : Sa maîtresse, ~ tu sais, la célèbre chanteuse De talent très-réel, mais de beauté... douteuse, Do laquelle il est fou, qui, dans notre opéra, Devait tenir le grand rôle de Fædora^ — Eh bien, elle le trompe, et partout le diffame Auprès de ses amis...

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

130 LE CHAPEAU BLEU LUCIE. Oh! la méchante femme I — Car lui^ excellent cœur, jamais ne l'affligea. — Mais quel est son rival?... Le connaît-il déjà? HENRI, la regardant fixaient. Parbleu! C'est un banquier très-laid, qu'en son absence La dame recevais en vieille connaissance.*. A part. J'avais cru la surprendre... Elle ne tremble point» Cependant. — Peut-elle être effrontée à ce point? Haut. Et croirai-je qu'il veut se battre avec cet homme? LUCIE. Il a raison. HENRI. Vraiment? — Belle raison, en somme. En sera-t-il après moins malheureux qu'avant? Puis, va-t-on disputer la femme qui se vend A celui qui l'a achetée? LUCIE. Et ce fameux ouvrage, Vous l'avez terminé? HENRI. Paul faillit, dans sa rage» Jeter au feu, — J'en ai rêvé toute la nuit 1^ Partition, livret, et tout ce qui s'ensuit. Nous sommes restés seuls et j'ai dû tout entendre. Ce n'est pas gai. -* Pourtant il aurait dû s'attendre A cela. — N'est-ce pas pour la femme un bonheur Que de s'abandonner au démon suborneur; Ce qui brille le plus nous ravit sa tendresse Et son amour fait fi de notre humble détresse»

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

L8 GHAP8AU BLBU I3i Qaoil ta peuples le monde, ingrat malencontreux, De maîtresses sans cœur et d'amants malheureux I Et, pour justifier ta vaine théorie, lu nous ranges tous deux dans la catégorie. Selon les lieux communs sur l'amour débités Toujours Tbomme subit nos infidélités. Mais c'est tuer Famour... mais c'est se montrer lâche. Malgré tout Yotre orgueil... HBNRI) iraiik|nMBeBU Tiens 1 vocià qv'ott sa fâdie. LUCIE. Je ne me fâche pas; je m'exalte à bon droit. Gomment aurais^je pu t'entendre de sang-froid Emettre un doute, alors qu'une affection doitce Dans la simplicité nofts berce sans secousse. •• Pour te tromper, Henri, cpiel talent il faudrait! Si j'essayais un joc^... HBNBI, hratqiMment. Qui t'en empêcherait? Nul serment ne te tient. Quand on est libre et belle» Les hasards non cherchés viennent en ribambelle. Sais-je ce que tu fais après que j'ai quitté La maison? ~ Je n'ai pas le don d'ubiquité. Je ne suis pas non plus un amant magnifique Possédant du sorcier la baguette magique; Et dans le tourbillon des plaisirs dévorante Je fais triste figure... LUGIB, rinterrompant TiToment. Arrête, je comprends I A la bonne heure, an moins, tu n'épargnes personno» Je te laissais parler. .. Mais puisqu'on me soupçonnât Je m'indigne, à la fin. Je veux savoir pourquoi

132 LE CHAPEAU BLEU Tu me traites ainsi. Dis vite, réponds-moi. Mais non... J'ai deviné jusqu'au bout ta pensée. Je sais ce que cachait ta phrase commencée. A la foi du serment n'osant pas Ce fier. Pourquoi ne pas descendre à me faire épier? Tu le pouvais, c'était ton droit. N'es-tu pas maitre De me chasser d'ici, de ne me plus connaître, Et d'aller proclamer demain dans tout Paris Q'en un piège odieux, imprévu, je t'ai pris? Pour f'épargner l'ennui de me jeter l'injure, Je ne la sens pas moins cruelle, je te jure! Fallait-il ces détours pour me porter ce coup? Sur nn geste que fait Henri pour parler. — H est assis, elle, debout, deTant lai. Non, tais-toi, mon ami, tu m'en as dit beaucoup. Pour la première fois, par toi-même choquée, Je vois la jalousie infamante évoquée Sur ce vague motif d'un lambeau de velours. Pourtant tu sais qu'il faut que nous plaisions toujours I Quoil me comparer presque à la femme galante Dont chacun peut payer la faveur insolente!... Dis, n'est-ce pas horrible? — Ah! oui, malheur à nous Qui faisons pour l'aimé nos rêves les plus doux... Par quel nouvel objet est-elle accaparée Cette part de ton cœur que tu m'as retirée? HENRI, il se lève. Tu prends mal à propos de grands airs triomphante. Est-ce un jeu de ta part?... ou si tu te défends? Certes, c'est bien ainsi qu'une femme s'arrange, Acousant à son tour pour nous donner le change. Et ne laissant jamais un affront à moitié. LUCIE, mdigaatioD croissante. Ah! c'en est trop, Henri; vrai! tu me fais pitié. J'oubliai tout pour toi : position, famille; Je fus la sœur coupable et la mauvaise fille!

LE CHAPEAU BLEU 133 Je n'ai rien écouté. — Du jour où je te vis, La route que tes vœux prenaient, je la suivis. Que m'importait qu'après un monde à la voix haute ' A ma félicité donnât le nom de faute : J'en avais estimé la morale à son prix, — J'avais des souvenirs pour braver son mépris. — Aussi je n'ai pas cru que je lui dusse compte De rien qui regardât mon honneur ou ma honte. — Quand nous avons senti le cruel dénûment Sur nos bras enlacés s'appuyer lourdement, J'ai travaillé. — Tu sais quelle ardeur inquiète Me faisait épargner jusqu'à la moindre miette Du pain quotidien, non sans peine gagné; J'ai souri, j'ai chanté quand il nous fut donné. — Je peux bien me vanter enfin à ma manière. — Quand je pus être un peu coquette j'étais ûère, Car, avant de songer à ces colifichets, A ces frivolités, souvent je te trichais; Dérobant au repos les heures méritées. J'ai veillé plus de nuits que tu n'en as comptées. Pour toi j'ai froidement appris à calculer 1 Mes doigts, grâce au prestige habile à consoler. Faisant double travail touchaient double salaire. Alors à mes souhaits un ange tutélaire Répondait... Je n'ai plus cette abnégation. Cette force... Aujourd'hui s'en va l'illusion... Je reprendrai ma place au rang des étrangères. Dans le monde inconnu pour toi... Elle ya Ters e foad* HENRI. Tu t'exagères Mes discours; je n'ai dû pourtant rien avancer Qui, si j'ai jugé mal, ait lieu de te froisser. LUCIE. Non, certes, j'aurais tort de trouver singulières TV. 8

134 LB GHAPÉAU BLEU Tes déclamations, tes fdçons
cavalières. Ta veux rompre An surplus, après ton jugement^ Aguoi bon
irais^ta t'exprimer plos crûment? HENRI. Avoue endn qu'au train dont
partout vont les choses» On peut avoir raison en de semblables causes; Les
exemples nombreux... Lucnc* Oui, Henri, la raison Nous dit de couper
court à notre liaison. Ce lien-là n'est pas, du reste, indissoluble; D'aucun
titre fâcheux la loi ne nous affuble. Puisque tu n'as pas craint de prendre les
devants, Mieux vaut se séparer que rester survivants, Pour le tourment
commun, au sentiment qui cesse. Nous avons trop longtemps écouté la
jeunesse; Nous nous sommes trompés tous les deux, voilà tout! Adieu,
Henri 1 Elle s'éloigne TiTenwnt yen k porte; loi, fait quelques pas pour k
retenir.. HENRI. Gomment? Oii vas-tu? LUCIE. N'importe OÙ! Elle eavre
k porte ; sur k senil: Pour tout l'amour passé mon cœur te remercie.
HENBI> il reat la retenir ; elle se dégage. Viens 1 LUCIE. Non, tu m'as
blessée au cœur... Adieu I HENRI, k Toyant foir. Lucie III

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

LE CHAPEAU BLEU 435 SCÈNE III HENRI, Ma!, n M
promèD*, «(ité, puis ra regarder k U fmètrt. Je ne prévoyais pas ce
dénouement nouveau*.. Le projet mûrit vite en son jeuDe cerveau... Bah!
sans cloute elle avait sa décision prise. Ayant, de longue main, préparé
Tentreprise. Du reste, ce départ n'a pas dû lui couler: Elle n'a pas daigné
seulement m'écoute. Mieux vaut rompre, en effet. — Pourvu qu'elle s'en
mêle, Quelle femme ne sait s'en tirer tout comme elle. J'en ai connu plus
d'une aux sourires moqueurs, Aux mensonges fardés, fruits gâtés jusqu'aux
cœurs, Qu'un génie infernal, insultant notre envie. Fait croître chaque jour à
l'arbre de la vie Sur la branche où nos mains, sans crainte, vont glaner. Leur
rôle sur la terre est de tout profaner. D'opposer leurs dégoûts, leurs
profondes sciences, A la naïveté de nos chères croyances... U lui sied bien,
vraiment, de sembler s'indigner Et de fuir! — Ce moyen lui sert à s'épargner
Une explication timide, une querelle Inévitable, avec la honte encor pour
elle. Elle avait rendez-vous ditez un nouvel amant, fit l'heure la pressait...
Celui, probablement, Que Paul a rencontré, demandant au concierge S'il me
savait absent. Il semble efaereher dan les MureAiri. Ehl mon ami Thiberge,
Ne serait-ee pas vous, par hasard? — Paul prétend Que l'homme en
question, qui se dépêchait tant

136 LE CHAPEAU BLEU De grimper l'escalier, avait la barbe blonde. Gomme vous, avec Tair le plus vainqueur du monde. U ya Tora U table. Du reste, le billet va me mettre au courant. u troave le chapeau snr la table et le jette sur une ehaise. Tiens l voilà le sujet de notre différend. Quel mauvais goût! quel luxe!... A propos, c'est un gage; Elle le viendra prendre avec tout son bagage Quand cela lui plaira, c'est mon moindre souci. n cherche la lettre. Elle Ta mis dans le tiroir. . . Ah ! m'y voici. l l prend, la retourne en tons sens, et se dispose à la lire. Diable l il aime un peu trop les parfums, ce jeune homme. Biais, du moins, il est bref... Voyons donc s'il se nomme. Après ayoir ya la signature. Comment? — Oui, j'ai bien lu : « Ta mère, Anna Bertin. » Mais... je suis un grand sot... Et j'y perds mon latin. « Ma chère enfant, » La lettre que j'ai reçue de toi, après la visite que t'a » faite ton frère, m'annonce que tu persistes dans tes er» remrs. C'est ton cœur qui te perd, Lucie. » Charles te Ta dit: un honnête homme de nos amis » f offre son nom et sa petite fortune. Il t'a toujours aimée » comme sa propre fille et veut oublier tes torts si tu mani« » festes un repentir sincère. l » Demain, jour de Pâques, viens à la maison, dans la » matinée, tu l'y trouveras, et nous pourrons causer. Tu me » sais aussi toute prête à pardonner. » C'était son frère l — Ainsi la lettre est de sa mèrel Son infidélité n'était qu'une chimère... Où donc Paul avait-il la tête, l'autre jour, Pour me faire ce conte absurde? — Etait-ce un tour

LB CHAPEAU BLEU idl De sa façon? — J'arrive, et je loi tends
un piège. Pour la prendre en défaut... sa bonté l'en protège. n repUoê ia
lettre dans !• tirair. Remettons tout ici. Qu'elle ignore un moment Que je
sais le secret de son beau dévouement. n Tm pour s'atMoir mr la chaÎM où
il a jeté le chapeau; il le eaiiit elle remi mir la table. Ah! le mignon
chapeau... qu'elle eût été joliet... Mais maintenant tout est perdu par ma
(olie. Pourtant je n'ai jamais été jaloux... jamais 1 Pour combattre un
fantôme, insensé, je m'armais. Quel talisman vainqueur du mal, quelle voix
brève Â commandé de fuir au spectre affreux du rêve? Je m'interroge en
vain. Jamais je n'ai senti Les symptômes du mal; j'ai menti j'ai menti! Oui,
mon cœur est brûlant, mais non pas de ces fièvres Qui font briller les yeux,
se contracter les lèvres : C'est d'une émotion toute jeune, en sa fleur. L'écho
d'une douleur parlait dans ma douleur. Si les femmes m'ont fait douter de
l'amour même, Â ma foi de croyant arrachant un blasphème. Elle avait
rappelé sous ses yeux réjouis L'essaim nombreux de mes plaisirs évanouis.
— Si d'autres ont déçu ma confiance douce Dans rintrigue vulgaire où le
hasard nous pousse, La joie était venue, avec mon idéal, M'exiler pour
toujours de ce monde banal. Il selAre. L'hallucination a cessé : tout
s'explique. Oui, je veux croire au bien; je ne suis pas sceptique. .. Hais
comment lui prouver, et lui dire assez haut?... — Il faut que je la trouve à
tout prix... Il le faut! 1 n Ta prendra mb ekapaan, dans le Cond, et se dirige
Yen la porta» IT. 8.

t38 LE CHAPEAU BLEU SCÈNE IV HENRI, LUCIE. En

oaTrant U porto, il aperçoit bo mBltroMo appoyéo u mur do U potiti pièat d'entréo. — Il lai dit quelqoei mots préecipitammaat| pwi ramtao mr lo doftat do U fctoo. HBlfRI. Qaoil te voilà... Gomment? Tu n'étais pas sortie? Que faisais-tu? — Bien loin je te croyais partie... Je voulais te trouver, te parler à l'instant, Et je courais... Tu vas savoir tout, j'en ai tant! Ces perles de douleur que tes yeux ont versées, Je les rachèterai par de bonnes pensées. Vois-tu, je n'étais pas maître de moi, c'était Un autre qui parlait quand ma voix t"insultà!t! Tu lui pardonneras, — par tout ce qu'il endure Pour sa punition. — - C'est moi qui t'en conjure, Moi, pour qui ton amour est le suprême bien, Cher ange débouté! LUGOB. Va, je m'en doutais bien! Cependant, à mon sort forcément résignée. Quand précipitamment je me fus éloignée, C'est vrai, j'ai bien pleuré : cela me soulageait; Avoue au moins, méchant, que j'en avais sujet Et que j'aurais dû mieux me tenir ma promesse. •• Les gens endimanchés qui sortaient de la messe Me faisaient peur, avec leurs regards curieux, Car tout me trahissait, ma démarche et mes yeux. N'ayant pas essayé d'apaiser cet orage.

The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate

LE CHAPEAU BLEU 439 Je voulus le tenter : j'eus assez de
coorage, Assez d'amonr, pour croire au prochain repentir. HENRI. Il est
profond, celui que j'ai dû ressentir. LUGIB. Pais« que fût devenu, sous ta
main courroucée. Mon joli chapeau neuf? — J'ai suivi ma pensée; Je ne me
trompais pas : je t'attendais, tu vois! HENRI⁹ montrant lê chapeau. Ce
témoin convaincant vient d'élever U voix : Oui, tu me fus toi^yours trop
bonne, trop fidèle* LUC». C'est se plaindre que la mariée est trop belle.
M'aimeras-tu toujours? — Tu sais, c'est très-longtemps. Toujours I HBNBI.
Et toi? Lucns. Toujours I HENRI. 0 deux bleus éclatants I Vêns recevrez
nos vœux. U Tm Tort U tènètff V

The text on this page is estimated to be only 25.22% accurate

i40 LB CHAPEAU BLEU Les oiseaux, les amants s'en vont à travers bois» Partons. LUCIE. Est-ce à Mendon, Saint-Germain, onSannois? HENRI. Où tu voudras. LUCIE. Elle Ta pour m etâSWf et montre son chapeau à Henri, qai le loi met snr la tête. Eh bieni qu'en dis-tu, tout de même? N'ai-je pas du talent? HENRI. Mais c'est... tout un poômel Je décerne le prix à Tinstant au vainqueur. Il remurafie» LUCIE. Voulez-vous bien finir, avec votre air moqueur! HENRI. Voyons 1 sommes*nous prêts? LUCIE. J'y suis. — Ah I ma voilette! nie ya -nan la table, ayant cherehé ce pr6tezte| tandis qoe lui, an fond, s'impatiente. — Elle prend, dans le tiroir, la lettre qu'elle met, froissée, dans sa poohe. — Elle est vue senlement dn publie. — Poi, roTenant auprès de ki ehenÛDée : liens! voilà ton dernier bouquet de violette; Il sent très-bon encore... Elle le met à son corsage.

The text on this page is estimated to be only 8.31% accurate

LE CHAPEAU BLEU *** En route pour Meudonl Nous
prendrons le bateau? HENRI, fr»PP«t lésèrament da pied tt lui »lsi««t k
UIUe. Mais dépôche-toi donc l RidMO. — 1873. — i. . rnr du CHAniu
buo*

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

L'HOMME RAISONNABLE MONOLOGUE PAK M.
CHARLES CROS

The text on this page is estimated to be only 9.43% accurate

PERSONNAGE Ii'hOKIIB lAISOmilBLB M. GOQUILIN
CADET.

L'HOMME RAISONNABLE II «Btrt iTM QiM iattr à h maliii.
Qu'est-ce que c'est que ça? Une lettre de ma femme» Pourquoi m'écrit-elle?
Je Tai vue ce matin. Encore une idée de femme; de l'exagération en tout; je
n'aime pa» l'exagération. Il met la Uttre dans sa poche. Il ne s'agit pas de
cela; je venais pour vous raconter une aventure, non, une histoire, non, ce
n'est pas même une histoire, car il ne m'arrive jamais d'histoires I Une chose
qui m'est arrivée pas plus tard qu'atyourd'hui. — Ce matin, je me suis levé
joyeux, joyeux sans Tôtte, mais enfin je me sentais à mon aise. Je ne suis
pas comme ces gens qui rient hi! hil hil sans savoir pourquoi, ni qui
pleurent heul heul heul sans savoir pourquoi non plus. Non, je suis sérieux,
— pas sérieux — mais raisonnable, oui, c'est ça... raisonnable. Ce n'est pas
que je sois vieux. Je suis même plus jeune que je ne le parais, sans être
jeune 1 Vous savez, la ^unesse, ça croit pouvoir tout faire, ça trouve tout
beau : « Ohl h printemps 1 Oh! les fleurs! » Pgtl^non, n'exagérons rien. Le
printemps... c'est la fln de l'hiver, ou le commencement de Tété, enfin... c'est
le printemps. Je ne suis pas non plus * Pggt9»t ao petit olaquement des
lèrres et de la langue sur les dents, qni exprime lasaprème sagesse. IT. »

146 L'HOMME RAISONNABLE comme les personnes âgées qui n'aimeront pas ceci, qui n'aiment pas ça, qui disent : (iir indiftrenu) Le printemps ! les .fleurs ! — Eh bien l les fleurs, c'est sur les plantes, ça pousse après les feuilles, ou avant, sur les pommiers i ¥^[l n'exagérons pas l Ça a une valeur, les fleurs : les quatre fleurs, la bourrache I...! — Non, je m'interromps dans mon affaire, il faut vous dire que j avais acheté un chapeau à coiffe électrique. — Ce n'est pas que Je croie aux inventions» mais enfin je l'ai trouvé ce chapeau-là, je l'ai payé un prix... raisonnable. Du reste il était très... non, il était rais... non, il était convenable I Alors, ce matin, je sors très... non, bien portant, il faisait un temps superbe.. . non, un beau temps. Je me dis : je vais acheter un journal. Ce n'est pas que je sois passionné pour la politique, parce que vous avez des gens qui vous disent : « En politique il n'y a que ça, il faut absolument ceci, absolument cela!.. s>fh bien, non! Ce n'est pas que je sois comme les autres, vous savez les gens du parti opposé? qui vous disent : Il ne faut pas ci; il ne faut pas ça... Pgtl... n'exagérons rien! En politique, voyezvous, il faux savoir... Pgt! enfin... il ne faut pas croire que tout comme ça va être bien ou mal, parce qu'on aura dit ceci ou ça.. . Enfin vous me comprenez. l'achète donc mon journal, je le déplie, il faisait un grand vent... non, il faisait du vent. Je replie mon journal parce que, vous savez, que je le lise ou que je ne le lise pas, c'est la même chose. Les journalistes disent tantôt blanc, tantôt noir. Pourquoi tout serait-il blanc? Je n'en crois rien. Pourquoi tout serait-il noir? Crois pas non plus. — Alors il faisait du vent et le vent poussait mon chapeau : je l'enfonce sur mes oreilles (mon chapeau). Je sais que ce n'esl pas beau, sans toe laid; parce qu'on a encore des idées! part sur ce qui est beau et sur ce qui est laid ; quand on a son chapeau comme ça, sur les oreilles, ça n'est pas beau, ce n'est pas TApollon : c'est commode; or, ce qui est commode n'est paslaid, je sais bien qu'en sculpture... Oh! mais

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

L *HOMME BAISONNABLE 147 si VOUS écoutez les artistes
L.,. Tenez, j'ai connu un musicien : toute la musique qui n'était pas comme la
sienne il n'en voulait pas, il disait que c'était mauvais! Mais n« parlons pas
musique, nous ta aurions pour toute la soirée à discuter. Alors je marchais et
mon journal n'était pas touî à fait replié. Vous savez à cause du vent,-, pas
un g^rand vent, mais du vent. J'étais au commencement du pont (je ne me
rappdle plus le pont). J'apportois une petite femrae, vous dire qu'elle était
jolie-.. Pgt! non, n'exagérons pas, enfin elle tenait sa robe comme ça
(Gegt«.) elle était... (oeu.) non! elle n'était pas (ob»}..« enfin vous me
comprenez. Je ne suis pas comme ces gens qui vous disent : les femmes, les
femmes! ils en ont plein la bouche! J e ne suis pas non plus comme ceux
qui se frisent La moustache, ec qui disent: les femmes, les femmes ! Je dis
simplement : les femmes. — Je L trouvais très-bien ceue petite femme. Je
ne peux pas dire que j'en étais amoureux, paroe qu'il y a des gens qui disent
:Oh! l'amour ! l amourlet puis qui vont dire à des femmes : Je vous aime! je
vous ai:ne ! Pgt! n'exagérons rien. Alors je tenais mon journal d'une main,
et de l'autre j'enfonçais mon chapeau toujours déplus en plus sur mes
oreilles à cause du vent. Je marchais, comme ça, près de la petite femme,
vous me direz que ce n'était pas bien pour un homme marié t Oui! je suis
marié, mais marié sans l'être. Oh! légitimement bien entendu. Non, j'aime
ma femme. Pgt! n'exagérons rien. J'estime... non, j'affectionne ma femrae.
Et puis d'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui disent : le mariage! le mariage!
c'est un sacerdoce! Pgt! Il ne faut pas dire non plus: (indifférent.) le
mariage, le mariage! C'est comme être jaloux, c'est de l'exagération. Ainsi
ma femme a un cousin il s'appelle Oscar. C'est un garçon bien, non... enin,
c'est un homme comme un autre. l l y a du reste près d'un an que je le
connais, ssAs le connaître.

148 « L'HOMME RAISONNABLE On va rire, on va dire qu'il ne faut pas recevoir chez soi des cousins de sa femme* Je sais bien les histoires qu'on peut raconter.. Pgt! n'exagérons rien. Songez que ma femme est toujours nerveuse qu'elle exagère tout; depuis deux ans que je lui parle raison» elle me répond par des attaques de nerfs. Je ne veux pas renoncer au mariage. Je sais» bien que le mariage sert à la famille. Ils ont tout dit quand ils ont dit la famille! Qu'est-ce que c'est que ça, la famille? C'est monsieur un tel, madame uoe telle et puis leurs enfants, quand ils ont des enfants. Ce n'est pas que je veuille dire du mal de la famille, ni de la propriété. La propriété, c'est avoir quelque chose, avoir quelque chose c'est posséder, et quand on possède on est propriétaire. Donc vous ne pouvez pas nier la propriété! Mais ne discutons pas, cela nous mènerait trop loin. Alors donc je tenais mon journal et mon chapeau: voilà un coup de vent assez fort, non, n'exagérons rien, un coup de vent fort qui m'enlève le journal de la main gauche. Je le rattrape de la main droite, mais je lâche mon chapeau. La petite femme se met à marcher vite, je veux la suivre, le vent devient plus fort, il m'enlève mon chapeau; pour le rattraper, je lâche mon journal et je n'ai plus vu ni journal, ni chapeau, ni petite femme... Âh! si, en me penchant sur le pont, j'ai vu mon chapeau qui s'en allait comme ça (Geste ondaiatoiro.) dans la Selue... J'étais ennuyé, nu-tôte sur le pont. Un gamin me crie : Oh là là!.. Il exagérait. Un passant m'a dit que je retrouverais mon chapeau aux bureaux des filets de Saint- Cloud. Nous avons une administration admirable, non, une administration bonne. Je re* trouverai mon chapeau. Il faut qu'avant de rentrer je passe à Saint-Gloud, vous savez, aux filets? (u tire sa montre.) Il n'est pas tard, il n'est pas de bonne heure, c'est mon heure. A propos, qu'est-ce que voulait donc me dire ma femme? Je parie que c'est encore des exagérations, (n ut.) « La vie est impossible avec vous, je pars avec Oscar. » (stupeur.) Vous

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

L*HOMMB RAISONNABLE * 149 voyez bien qu'elle exagère 1
Eh bien, il y a des gens dans mon cas qui pousseraient des cris, qui diraient
: Ma femme me... Moi, non, je cours... non, je vais la chercher. Je la
retrouverai . Je lui parlerai raison. Que les femmes, que les hommes, que les
choses, que la nature entière deviennent exagérés, je retrouverai mon
chapeau, je retrouverai ma femme et je resterai raisonnable I N sort à ptfl
comptés. mr M L^HOMVTİ R4IS0inrABLZ

The text on this page is estimated to be only 11.00% accurate

L'ACCORDEUR PAR M"« NINA DE VILLARD

The text on this page is estimated to be only 5.09% accurate

PERSONNAGE L'aCGORDEU& M. COQUBLIN-CADBT. ■ I

■] 1 —

L'ACCORDEUR q4 Coquelin-Cadet. L'ACGORDEURy rèta do mir, hm linge, s'aaiied au piaao, roarr* et récite le mooologae saiTant, ea le mAlant d' accorda et de gammei. Un homme s'est trouvé pour me prendre ma femme! Etre paradoxal que la laideur enflamme, Et que, pour ce haut fait, nos neveux chanteront : Il m'a pris le sein plat où je posais mon front!.. Moi néanmoins, je cours chaque jour, humble artiste. Consciencieusement remplir mon métier triste^ Faisant des notes fur le piano. Do, mi, sol, do, ré, fa, la, ré mi, sol, si, mi. C'est moi qui rends la vie au clavier endormi, Qui de l'aube au couchant m*àcharne sur l'ivoire. Ressuscite les sons, soigne la touche noire Et la blanche... Je suis plein d'un zèle grondeur; Je sois celui qui viens pour le sol, Taccordeur ! — Oh! le drôle de mot, la bizarre ironie! J'allais tous les matins rétablir l'harmonie Des instruments faussés par des doigts imprudents; Rentré je n'entendais que des cris discordants ; Ma femme remplissait les airs de sa voix aigre. Alors que je trimais comme un malheureux nègre, lY. 9.

iU L'ACCORDEUR Pour, avec quelques sous gagués
péDiblemeni Rendre possible son hideux accoutrement. Dans la salle en
désordre où Ton a fait la fô;e, Ramenant les bémols enrhumés à Thonnôte
Diapason normal, on me voit arriver! . Et Dieu sait ce que mon métier me
fait rôver ! 0 piano, témoin des nuits emparadisées. Je te sens imprégné des
mains cent fois baisées Moi, Tobscur opprimé, morne et déshérité Qui ne
connus jamais luxe, amour, ni beauté. 0 piano, confident de tant de gais
mystères, Je ne sais rien de toi que tes labeurs austères! Des beaux soirs je
ne vois que les gris lendemains! TroaTAot dai moNMia de monqM m U
pino. Tenez! voici là des morceaux à quatre mains — A deux sexes plutôt.
— Lui, mettant les pédales Couvre d'un trémolo ses paroles fatales, Tandis
qu'elle, sous Toeil indutgent des parents, Dissimule, avec des trilles
incohérests. Perd la tête, rougit, pâlit, tremble, se pâme. Fait des yeux doux
et joue avec toute son âme, Et de son petit pied, très-amoureusement A son
voisin témoigne un tendre égarement. Des valse de Métra l — Blondes
valseuses frôles Ont rasé le parquet de leur vol d'hirondelles... Oh ! ces
tailles, ployant dans les bras des valseurs f Ne chasserai-je pas ces rôves
obsesseurs? Oh ! c'est que comparer ces mondaines orgies. Où flamboyaient
les yeux, les bijoux, les bougies. Ames nuits..» celte foolo à mos
isolement... litéiéihiL

L*ACCORBBUR f55 Je sois moins malheureux, au fait, que son
amant. Car lui^ le pauvre diable, au moins faut-il qu'il Faime» Qu'il
contemple, matin et soir, sa face blême. Qu'il ait de petits soins et de
grandes ardeurs. «., Nous autres seuls, maris, pouvons être boudeurs»
Examinant lei morcoanx. Des couplets cascadeurs, des refrains d'opérettes...
Furetant. Près d'un londrès défunt des bouts de cigarettes. Gammaa. Moi,
je prends mon tabac dans un ooraet sans ebic^ Et Je n'ai jamais tu ni Théo
ni Judic. PaoM. Hélas l je n'ai connu qu'une fenmie : la mienne. Qui n'est
pas belle, certe, il faut que j'en convienne, Mais je l'avais choisie exprès
ainsi; car j'ai, Gomme beaucoup de gens raisonnables, jugé Qu'une épouse
étant très-repousaante, est fidèle... Je ne soupçonnais pas ce laideron
modèle. Gasime minture, J'ai cru, moi, naïf, qu'elle, horrible affreusement,
Ne tenterait jamani le cœur de nul amant. Autre gamoM» Eh bien! non, la
laideur, pour les âmes"mal nées Ne fait point reculer les amours effrénées :
Elle est partie, un jour, toutes voiles dehors, Emportant de chez moi, sans
honte ni remords, Mes faux-cols en papier, ma chaîne en chrysocale. Mes
deux rasoirs tout neufs, mes chemises percale. Dévalisant de fond en
comble la maison... Toutl toutll tout!! l jusqu'à mon pauvre diapason.

f56 L'ACCORDEUR Elle a tout mis an clou, tout mis dans mon ménage Pour subvenir aux frais de son petit voyage, Et je suis obligé, maintenant, aux abois. De remplacer l'ancien instrument par ma voix. n lait on* note eassée et &iuse. Cette voiXy à présent, comme elle est affaiblie! Ayee wi tonpir. Âh! si du moins ma femme avait été jolie! n se remet an traTail AU fond je suis trop bête et j'ai mépris de moi D'avoir, pour cette horreur absente, de l'émoi. Il frappe à ooups redoabiés sur le piano. C'est égal, je suis très- vexé... la scélérate ! Si jamais je te pince, il faut que je te batte! NouTeaux eonpe» Je sens grandir en moi tous les instincts mauvais : J'ai trop longtemps bôlé comme un agneau : je vais Déchirer désormais et rugir comme un fauve. Coqpe TÎoIeDts. Tiens! tiens!! tiens!!! Très-froidement. J'ai cassé le piano ! Je me sauve. rm DB L^ACCORDEUI

The text on this page is estimated to be only 23.67% accurate

UNE INNOCENTE COMÉDIE PAR 4f. CHÉRI-MONTI6NT

The text on this page is estimated to be only 10.21% accurate

PERSONNAGES LB MARQUIS DB HORIEUX. CHRISTINE,
MARQUISE DB HORIEUX. L'À ROSINAY chanteuse aux Italiens. La
scène k Ctàtovtf dam la TiUn ée M* d'Almenat*

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

UNE INNOCENTE Un salon à Cobonr;, large porte an fond. —
Portei laléralM an MMud plan ; a» premier plan à gauche, une feoAtre,
devant la fenètre one table. — An-denat on paravent ; mobilier élégant.
SCÈNE I ROSINA, à la cantonade. — Elle est en toilette de chemin de fer,
et port» an petit sae de voyage qu'elle qaitte, avec son chapean, en entrant.
C'est bien, ne dérangez pas M. d'AliBersacl da moment qu'il a donné des
ordres pour faire atpprôter ma chambre l... s'il a donné des ordres, c'est qu'il
a reçu ma lettre, et s'il tire le sabre avec son cocher, c'est qu'il a suivi mes
instructions!... (Grand brait, an dehors, demeables brisés. — ^ Elle
descend.) A preuve!... c'est mon Vésuve qui fait ses éruptions!... Ah!... ahl...
ah!... Le vicomte prévoyait une provocation, et il apprend à se défendre F., t
(Autre bruit de poreelalnei brisées.) EUcoreî... si tes faïences sont antiques,
ce pauvre tforieux fait là un dégât!... Ce pauvre Morieux... il a dû être
furieux, lui qui n'est pas patient!... Passer sa nuit de noce enfermé à
Gabourg, dans la villa d'Almersacl... Mais franchement, il méritait bien que
je me venge un peu de lui. Gomment va-t-il m'accueiliirî Je suis curieuse de
le voir... Ole va ouvrir au marquia.

160 UNE INNOCENTE SCÈNE II ROSINA, LE MARQUIS. LE
HCABQUISI entre TÎTemeut. C'est VOUS... et bien portante, grâce au
ciell... Obi J'étais dans une inquiétude... ROSINA. Rassurez-vous, ma santé
n'a jamais été meilleure LE MARQUIS. Abl... ma pauvre amie, si vous
saviez quelle nuit j'ai passée... Si vous saviez le tour infâme que m'a joué
d*Almersac?... ROSINA. Mais, je... LE MARQUIS. Obi laissez-moi vous
conter ça. Vous savez, ou vous ne savez pas, que je me suis marié bier...
ROSINA. Je le sais... LE MARQUIS. Je n'ai pas à entrer, à présent, dans les
causes qui m'ont amené à rompre avec vous. Il m'a fallu des motifs bien
puissants pour renoncer à ce bonheur qui durait depuis trois ans. ROSINA.
J'en suis persuadée, mais voyons votre bistoirel LE MARQUIS. J'y arrive.
Je me suis donc marié bier, au cbâteau de

UNE INNOCENTE 161 Maugiriaux; après dîner J'ai enlevé ma femme, en chaise de poste, comme au bon vieux temps, et je l'ai amenée dans ma terre de Morieux, à quinze lieues d'ici. ROSINA. Voilà qui est déjà charmant!... LE MARQUIS. Oh! ne plaisantez pas!... vous allez voir que c'est devenu sérieux. La jeune marquise avait été conduite, par ses femmes, à la chambre nuptiale, et moi-même je me préparais... ROSINA. À être le plus heureux des hommes!... LE MARQUIS. Oh! à être le mari de ma femme, tout simplement!... quand on me remet une dépêche télégraphique. Une dépêche à onze heures du soir ROSINA. C'est du romani LE MARQUIS. C'est de l'histoire... malheureusement 1 Je déchire l'enveloppe, et je lis : (U tort le Mlégramme de m poche.) « Terrible accident... Rosina mourante chez moi... accourez ce soir... Demain serait trop tard. Signé : d'Âlmersac. » ROSINA. Qu'avez-vous pensé en recevant cette dépêche? LE MARQUIS. Je ne pensais toujours pas que d'Âlmersac fût capable d'une aussi mauvaise plaisanterie. J'ai cru que vous étiez réellement mourante, qu'en apprenant mon mariage vous aviez voulu vous tuer, et que d'Âlmersac vous avait recueillie blessée, et emmenée chez lui.

162 UNE INNOGENTI ROSINA. Et vous vous êtes décidé à venir chez d'Almersac. LB MARQUIS. J'ai fait atteler immédiatement, et trois heures après j'arrivais ici. ROSINA. n'était deux heures du matin? LE MARQUIS. ^ Oui, environ; tout dormait dans la maison. Je commence par secouer les portes, sans aucun effet! Enfin, j'aperçois une fenêtre dont on avait oublié de fermer un volet; j'enfonce deux carreaux, et Je tombe dans le vestibule» où je trouve d'Âlmersac, demi nu, se frottant les yeux, et bâillant à se décrocher la mâchoire. ROSINA. Pauvre vi comte I il sortait de san lit. LE MARQUIS. Il me regardait sans rien dire... Je me figure que vous êtes morte, et qu'il n'ose pas^ me l'apprendre... Je le saisis au collet, et lui demande de vos nouvelles avec des sanglots plein la gorge I Et cet animal me répond en souriant, qu'il ne vous a pas vue depuis un mois. Quand j'entends ça, la fureur me prend tout à fait, je le renverse, je l'étrangle! Il appelle son monde... le valet de chambre et le cocher! une espèce d'hercule m'empoigne» me terrasse, et, malgré ma vive résistance, m'enferme dans cette chambre, d'où vous venez de me délivrer. ROSINA. Ainsi^ mon pauvre ami, vous avez passé votre nuit de noee?... LB MARQUIS. Là, dans cette chambre... criant, jurant, appelant les

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

UNE INNOCENTS 16) gendarmes» et brisant tons les meaUes
qui nae tombaieDt soQslamaîDI Mais, tous Toiiâl... Vous voas partez bien...
c'est tout ce qu'il faut!... Maintenant je vous quitte, je n'ai pas une minute à
moi. BOSINA. Qa'allez-vous faire?... LE MARQUIS. ÂTait de rentra à
Merieux, tous concevez qu'il faut que je coupe la gorge à ce polisson
d'Almersacl II s'en doute bien, du reste. Je Fai entendu faire des armes toute
la nuit, sans arrêter, depuis le moment où il m'a fait pousser dans cette
maudite prison. Faasse sortie. ROSINA. Laissez-le... laissez-le, vous dis-je.
Il n'est pour rien danstout cela... moi seule suis coupable. LE MARQUIS.
C'est vous?... Vous qui m'avez fait enfermer? ROSINA. C'est moL LE
MARQUIS. Cette dépêche que fai reçue hier soir? ROSINA. C'est moi qui
l'ai envoyée. LE MARQUIS. Et d'Almersac a consenti à.... aûSINA. Oh! le
pauvre garçon, ne l'aceiisez pas, il ignorait tout^ iJiême votre mariage. Je
\\m ai écrit hier ime lettre où je lui disais : « Le marquis de Morieux c&vrt, à
Paris, le plus grand

164 UNE INNOCENTE danger; il faut qu'il passe la nuit chez vous; il y va de son honneur, de sa vie. Peut-être il arrivera cette nuit? J'arriverai demain! » LE MARQUIS. Ainsi, c'est vous, et vous seule qui m'avez ohligé à commettre cette lâcheté envers ma femme? ROSINÂ. Ah! vous voilà bien!... Les grands mots, les grandes phrases! LE MARQUIS. Vous vous étonnez de ma colère, après votre indigne con<3aile? ROSINA. Parlons donc un peu de la vôtre, (sue le fût «Meoir.) Vous vous faites aimer d'une femme, qui, pendant trois ans, vous est aussi fidèle que la plus fidèle épouse... Est-ce vrai?... LE MARQUIS. C'est vrai. ROSINA. Puis, un jour, devenu chef de famille, et pour redorer votre blason, vous abandonnez cette femme, et vous épousez mademoiselle Christine de Maugiraux, que vous n'aimez pas, qui ne vous aime pas, mais qui a un million et demi de dot... Est-ce vrai?... LE MARQUIS, embarrassé. Ce mariage était arrêté depuis longtemps. ROSINA. Pour l'autre, redoutant la scène in extremis de rigueur vous avez un trait de génie, vous prétextez un voyage... une mission scientifique, et vous pensez qu'elle sera votre dupe... Ah Qâl vous me croyez donc bien bête?

UNB INNOCENTE 465 LB MARQUIS. Je Sentais que Je vous aimais autant que vous m'aimiez. J'ai manqué de courage au moment de nous séparer... je vous afûrme que je n'avais plus la tête à moil... ROSINA. Et vous vous étonnez que moi aussi j'aie perdu la tête, moi une fille sans naissance, sans éducation? Allez, allez, ma vengeance a été douce. Au lieu de vous fâcher, vous auriez dû rire^.car elle est drôle votre aventure! Vous n'aimiez pas votre femme, je veux bien le croire, mais enfin, vous éiiez ort en colère de passer une nuit de noce aussi... platonique, attendu par une femme aussi jolie 1 LE MARQUIS. Vous la connaissez donc?... ROSINA. Vous savez bien qu'un matin, à ebeval, nous nous sommes croisés, avec elle, dans une allée du bois de Boulogne. LB MARQUIS.' Oui; je vous ai même dit que c'était ma cousine, et je lui ai fait croire que vous étiez ma tante... une jeune tante I ROSINA. J'ai donc pu juger de sa beauté, et de ce que ma vengeance avait de piquant. LB MARQUIS. De piquant! mais, je ne pense pas plus à l'aimer qu'elle n'a jamais pensé à aimer personnel ROSINA. Cette pauvre petite, mais voyez-vous sa mine allongée et son embarras, quand sa mère est venue, ce matin, lui demander de ses nouvelles! (Le marqoiifait Qngeit»d'imp«Uejioe.) UUO aimable rougeur a dû colorer son frais visage.. »••

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

i66 UNE INNOCENTS LE MARQUIS. Rosina 1 ROSINA. Oh! laissez-moi rire un peu! C'est qu'elle a dû être furieuse, et joliment étonnée, votre chaste épouse... d'être toujours votre diable épouse. LE MARQUIS. Détrompez-vous! Christine n'a pas été aussi surprise que vous le supposez! Je gagerais qu'elle n'a jamais rêvé un mari parfait... positif, que je ne l'ai été» ROSINA. Allons donc, vous la supposez assez naïve pour... LE MARQUIS. Oh! c'est une innocente comme on n'en fait plus. Nos familles avaient arrêté ce mariage, pour justifier des armes d'alliances. On l'a élevée tout exprès pour moi, dans un vieux château, depuis l'âge de sept ans, comme dans les contes de fées. Il y a six mois, on l'a tirée de prison, et on l'a amenée à Paris pour qu'elle vit un peu le monde. ROSINA. Et jusque-là? LE MARQUIS. Elle n'avait jamais quitté le vieux donjon; aussi la pauvre enfant est-elle d'une naïveté, c'est à ne pas croire! Pour elle, j'en suis sûr, l'amour est une vapeur aussi... impalpable que l'amitié, et si, jadis, Agnès n'avait pas demandé si les enfants... vous m'entendez... elle l'aurait inventé! ROSINA. Elle est si naïve que ça?... Je ne vous en fais pas mon compliment»

UNE INNOCENTE 167 LE MARQUIS. Ahl... Trêve de railleries
I... Que Toas a fait cette pauvre enfant? RosmA. Croyez-vous que je vais
m'apitoyer sur son sort? J'ai mille bonnes raisons pour la détester. LB
MARQUIS. Oui, elle est ma femme. ROSmA. D'abord!... LE MARQUIS.
Et puis c'est une jeune fille, et je sais ce que vous pensez des jeunes filles du
monde. ROSINA. Ce sont de jolies poupées, et voilà tout: ça ne parle pas,
ça ne pense pas, ça n'aime pas, ça ne vit pas. Oh 1 je les connais, allez, ces
péronnelles! LE MARQUIS. Il est heureux que nous ne les connaissions
pas aussi bien que vous, nous qui sommes chargés de les épouser. ROSINA.
Vous les connaissez si bien, que vous les abandonnez poui nous, dès que
vous le pouvez Plus tard, quand ce sont des emmes du monde, elles nous
haïssent... elles nous méprient, c'est tout ce qu'elles savent faire 1 LE
MARQUIS. Décidément vous n'aimez pas les jeunes filles... Il Ta pour
sortir, on entend le bruit d'une Toitore. BÛSIKA. Attendez 1

468 UNB INMOGËNTB LB MARQUIS. Une voiture s'arrête à la porte. ROSINA. Qui cela peut-il être...? J'entends le froufrou d'une robe. LA VOIX DB CHRISTINE, aa dehors. Annoncez la marquise de Morieux. LE MARQUIS. Ma femme!... ma femme icil... Où me cacher?... ROSINA) le poussant derrière le paravent qu'elle déploie» Là. Taisez-vous, et ne bougez plus!..* SCÈNE III Les MÊMES, CHRISTINrt CHRISTINE, entrant. Je VOUS demande pardon, madame, d'entrer sans me faire annoncer! mais je m'étais adressée au cocher, et cela n'entraînait pas dans ses attributions d'annoncer; de sorte qu'il est allé appeler le valet de chambre et je me sentais si inquiète, si impatiente!... Ah!... madame, avez- vous vu mon mari depuis hier? ROSINA. Rassurez-vous, je l'ai vu, il est en bonne santé, et il ne ardera pas à rentrer à Morieux. CHRISTINE. Ah! que vous me rendez heureuse! j'étais bien sûre qa'il vous aurait donné de ses nouvelles, il vous aime tant!

UNE INNOCENTE i69 ROSINA, à part. Elle se moque de moi.
(Haut.) Qui a pu vous faire connaître les sentiments de M. de Morieux pour moi? CHRISTINE. Je vais vous raconter tout ça : je suis si heureuse, maintenant que vous m'avez rassurée, de pouvoir causer un peu^ et faire connaissance avec vous 1 ROSINA, à part. Serait-elle de bonne foi? CHRISTINE, Atant son écharpe et son manteau. Vous permettez que j'ôte mon chapeau, n'est-ce pas? LE MARQUIS, à part. Comment ! elle s'installe, elle n'est plus timide du tout.» CHRISTINE. J'étouffais... c'est émotion, sans doute, et l'inquiétude! Vous savez, n'est-ce pas? que nous nous sommes mariés hier matin. Comme je ne vous ai pas vue à la messe... ROSINA, on peut déconcerter. Non... non... comment voulez-vous que je sache...? CHRISTINE. Vous n'avez pas été prévenue? Oh! mais, c'est un gros oubli dont je vous fais des excuses en son nom... s'il est excusable!... vous oublier, vous, une parente... car Jean m'a dit que vous étiez sa parente! LE MARQUIS, à part. Une bonne idée que j'ai eue là 1 CHRISTINE. C'est un matin, au bois de Boulogne, que je vous ai vu pour la première fois. Je faisais une promenade à cheval avec ma mère et mon oncle. Vous étiez avec Jean. IT. 10

il% UNE INNOCENTE ROSINA. Et VOUS n'avez pas été jalouse en me Toyant a^eojxipafnée par Jean? C»RISTINfi. Jalouse? non... mais très-intriguée, car, en vous voyant passer, mon oncle avait regardé ma mère d'un air maMn... -et damel... ça ne lai arrive pas souvent, à mon oncle, de regarder les gens d'un air malin. Et puis il s'était penché isur sa selle pour lui parler à l'oreille... BOSINA. Tout bas?... CHRISTINE. Oh! pour ça non!... Jamais mon pauvre oncle ne parle iout bas. Il croit que tout le monde entend aussi mal que lui. A Reischoffen, où il commandait un escadron, unhulan lui a tiré deux coups de revolver dans la même oreille, et depuis ce temps-là, elle est restée un peu dure, Toreille. ROSINA. De sorte que vous avez entendu ce qu'il disait à madame votre mère? CHRISTINE. Oui, il a dit : (Faisant le geste de parler à l'oreille et criant.) « C'CSt la Rosina, la chanteuse... vous savez!...» Alors, ma mère s'est mise à tousser... elle n'était pas enrhumée, cependant! Le soir, j'ai demandé à Jean qui vous étiez, il m'a répondu que vous étiez sa tante, une jeune tante éloignée, et que vous aviez été obligée d'entrer au théâtre pour vivre... ce qui vous avait brouillée avec toute notre famille. Mais je ne m'explique pas bien comment nous sommes parentes? ROSINA. Ce serait bien long à vous expliquer.

UNI INNOCENTE 171 GHRISTINB. Du reste, Jean m'a dit que vous étiez si bonne et si spirituelle ! Il a beaucoup d'affection pour vous, et moi, je vous aime déjà, car j'aime tout ce qu'il aime. LB MARQUIS, à part. La voilà qui va lui faire ses confidences, à présent CHRISTINE. Songez donc, madame, il y a quinze ans que nous nous connaissons. Lorsqu'il a été question de mon mariage, j'ai dit, sans hésiter, à ma mère que je n'épouserais jamais qu'elle. ROSINA, à part. Elle l'aime plus maintenant que je ne pensais ! CHRISTINE. Quand on m'a appris qu'il demandait main, j'ai trouvé ça tout naturel. Je n'aurais pu comprendre la vie sans lui. Ce qui m'a étonnée, c'est qu'il ne l'ait pas fait plus tôt... LE MARQUIS, à part. C'est ça qui doit faire plaisir à Rosina ROSINA. Lui aussi vous aimait depuis longtemps» sans doute ? . CHRISTINE. À VOUS, je peux tout dire, n'est-ce pas ? . . . Eh bien ! je crois qu'il ne m'aime pas autant que je l'aime, car il était devenu très-froid avec moi, ou plutôt trop... comment vous dirai-je... trop paternel. ROSINA. Trop paternel?... CHRISTINE. Oui. Il me parlait toujours, surtout depuis quelques années*

ait UNE INNOCENTE nées, comme à une petite fille... Et moi, j'étais assez enfant pour m'en fâcher. Mais je lui ai bien vite pardonné, quand on est venu m'annoncer qu'il avait demandé Tautorisation de me faire la cour. ROSmA, riant. Ah!... s'il a demandé l'autorisation?... (cette da marquoia.) El quand il a commencé à vous faire la cour, était-il amoureux? CHRISTINE, après une h6nUtion. Il le disait!... Il m'apportait tous les jours un magnifique touquetl... gros comme ça, et qui sentait boni... ils coûtaient vingt francs chacun... J'en étais honteuse l... je ne savais pas qu'il y eût des bouquets si chers que ça? Ni vous non plus, n'est-ce pas?... Une fois, par curiosité, j'ai eu ridée d'en demander le prix au marchand qui l'apportait; car il y avait un jour dans la semaine où Jean ne pouvait jamais venir. ROSINA, riant en dessoui. Le mercredi... G«fte da marquis. CHRISTINE. Ah ! il VOUS l'a dit. Il allait voir un de ses grands oncles qui demeure à la campagne, M. de... BUe ohereha. ROSINA. Et comment s'y prenait-il pour vous faire la cour? CHRISTINE. Il venait tous les jours causer avec moi pendant deux heures... Oh! devant maman I ROSINA. Ah! devant maman! Eh bien! ça devait être drôle ! Geste du mariiais.

UNB INNOCENTE 473 CHRISTINE. Nous parlions du temps^
de la campagne, des bains de mer, des chevaux: nous les aimons beaucoup.
ROSINA. Et, après avoir causé de tout ça pendant deux mois, vous vous
ôtes dit : décidément, il m'aime. CHRISTINE. Je Taimais depuis si
longtemps, que j'étais toute disposée à croire que lui aussi, il m'aimait; c'est
même ce qui m'a fait lui pardonner certaines libertés qu'il s'est permises
avec moi, en me faisant la cour. ROSINA. Âh! ahl il lui est arrivé de...
CHRISTINE. Oui... une fois, surtout, que maman causait avec mon oncle,
nous avons été bien hardis, même bien inconvenants! ROSDU. Âh bahl
CHRISTINE. Jugez-en 1 Un jour, il a profite de l'instant où personne ne
nous regardait pour prendre ma main, l'embrasser, et me dire tout bas: « Oh!
ma petite Christine, comme vous êtes gentille ce matin!... » avec une voix
toute drôle... et cela m'a tellement émue que je me suis laissé faire... C'était
un peu vif... hein?... ROSINA. Quoi?... CHRISTINE. De prendre tant de
liberté!... Et à la messe de mariage, pendant le discours de monsieur le curé,
moi, j'étais émoIV. 10.

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

in UNI innocfifus tionnée, vous comprenez l je voyais ma pauvre mère qui pleurait depuis huitl L'effronté!... ça m'a fait un effet!... Je ne sais pas pourquoi, mais je n'étais plus du tout à mon affaire; lui, au contraire, il avait un air tranquille et calme qui me contrariait. Il a répondu à monsieur le maire un petit « oui » en Tair, en pensant à autre chose!... Ça m'a tellement M fâchée que, quand on m'a demandé si je voulais être sa femme, j'ai répondu tout fort: « oui, je veux bien, quoiqu'il ne le mérite guère! » On a'est mis à rire! LB MARQUIS, à part. Est-ce qu'elle va continuer longtemps ses confidences? CHRISTINE. Et puis, on me regardait de côté, on se parlait à l'oreille, on riait de tout ce que je disais... tout le monde, les dames aussi... Les dames atrssi?... LB MARQUIS, à partU Et Rosîna qui se moque l GHRISTINB. Le soir, vous concevez que j'étais très-fatiguée; je n'a jamais été bien robuste. Aussi, nous ne devions partir ce voyage que le lendemain matin. Nous avons gardé nos parents à dîner. J'avais des petits souliers trop étroits, un corsage qui m'étouffait... Enfin, au dessert, je dormais sur ma chaise... mais voilà bien une de mes amies... (Elle

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

UNS INNOCENTS 17» sait ce que c'est cependant, elle s'est mariée l'année dernière), qui s'avise de proposer de danser, un peu avant de se séparer I Et en disant ça, elle était en face de nvoi, à table» elle me fait un petitsigne... de l'œil, comme ça, pour se moquer de moi!... ça, c'était trop fort!... Aussi» lui ai je crié: « Tu sais; Valentine, que je ne veux pas te mettre à la porte, mais franchement, tu devrais comprendre que j'ai plus envie d'aller me coucher que de danser I... > Alors, ils ont ril... ils ont ril... Il n'y avait que ma petite sœur Cécile qui ne riait pas*.. R09INA, rtant «u édato. Vous avez le mot pour rire à l'occasion 1 GHRISTINSy trèt-étoué«. Eh bien! vous riez aussi, madame, pourquoi donc? ROSINA, s'orrëtaDt de rire toat à eoop lor le regard de Christine. Gomment?... pourquoi?... Mais... mais... je ne sais pas... c'est de vous entendre dire que tout le monde riait, (à part.) Elle commence à me gênêr avec son innocence! (Haut.) Enfin, on n'a pas dansé, on s'est retiré, et vous avez pu.«. GHIIISTmE. Aller me reposer... j'en mourais d'envie I ROSINA. Et vous avez dormi? CaRISTINS. Si j'ai dormi? Ahl je crois bien que j'ai dormi U. pendant douze heures de salle, sans iM>iJigw. ROSINA. Et sans rôver? LB MARQUIS, à poM. Gomment les arrêter, je ne peui pourtant pas me montrer !

176 UNE INNOCENTE CHRISTINE. Si j'ai rêvé?... J'ai eu un cauchemar... j'ai rêvé qn^ l'avais oublié mon éventail en allant au bal... ça me gênait 1 Et puis j'avais peur de l'avoir égaré, c'est un éventail de famille... BOSINA, à part. Quelle sincérité! (H«at.) Et votre mari?... CHRISTINE. Je crois qu'il m'a dit bonsoir, mais je n'en suis pas bien sûre; j'avais tellement sommeil... Et mamani comment la trouvez-vous?... Elle voit que je ne désirais qu'une chose... me reposer!... elle choisit justement ce moment-là pour me faire la morale... me recommande d'obéir en tout à mon mari... de... ROSINA9 Tirement rarréUnt. Oui... oui... (a put.) Je n'ose pas en entendre davantage... elle me fait des frayeurs!... CHRISTINE. J'étais couchée,, je lui disais : -» « Maman, je suis si fatiguée! laisse-moi dormir... tu me diras ça un autre jour... 42a ne presse pas!... » ROSINA. Pourtant!... Et vous n'avez pas trouvé étrange que votre mari... CHRISTINE. ... Ne vînt pas me voir le lendemain?... Oh! si; mais je ne m'en suis pas préoccupée autrement. C'est aujourd'hui mercredi... il avait probablement été voir son vieil oncle... M. de... ma seule crainte était que, me voyant si fatiguée, il ne fût parti hier soir, sans moi. Nous devions aller ensemble dans le Midi, et parcourir toute l'Italie... ça aurait été très-désagréable pour moi, de rester seule aussi longtemps... et puis... (Hésitant.) 11 faut penser à tout!

UNE INNOCENTE 177 ROSINA, à part. Qu'est-ce qu'elle va encore me dire, la malheureuse? CHRISTINE. Nous pouvons avoir des enfants... et si, pendant ce tempslà, il était à Naples ou à Rome, vous concevez que ce serait très-ennuyeux. Le marquis fait on geste de stapeur. ROSINA, anéantie s'assied, Christine s'approche d'elle. C'est le bouquet!. .. (à part.) Je suis morte, moi !... CHRISTINE. Tenez, Valentine, mon amie de pension, celle qui voulait qu'on dansât après dîner, a eu un enfant tout de suite après son mariage. ROSINA. Comment tout de suite? CHRISTINE. EnQu, quand je dis tout de suite, quatre ou cinq mois après son mariage, peut-être huit ou dix^ enfin, peu importe. Le marquis renverse une pile de livres par terre, puis se penche sur la table pour n'être pas reconnu. ROSINA, à part. Je vais me trouver mal si elle continue sur ce ton-là ! CHRISTINE. Et Valentine a été très-malade, juste au moment où son enfant lui est arrivé!... C'était à la campagne... pendant deux jours, pas moyen de trouver une nourrice!... Voyez un peu ce que serait devenu ce pauvre petit, si son père n'avait pas été là pour en avoir soin?... ROSINA, à part. Je n'ose plus dire un mot!

i78 UNE INNOCENTE GHBISTINS. Ce matin, j'étais étonnée qu'il ne m'eût pas dit un petit mot pour m'expliquer son absence 1... Quand je suis descendue au salon, j'y ai trouvé réunie toute la famille: ma mère, mon oncle de Maugiraux, le notaire, H. le curé... Us avaient tous l'air bouleversé... Ils parlaient tout haut, et, en me voyant, ils s'étaient tout d'un coup 1 LB MARQUIS, à part. Pauvre enfant! GHBISTINB. En me disant bonjour, ils avaient un air de commisération qui m'humiliait.. Je ne saurais vous dire pourquoi 1... ils regardaient en dessous... ils chuchotaient... Enfin, ma mère m'a dit, avec des larmes dans la voix : « Nous avons à causer, ma chère petite mignonne... Laisse-nous 1.. » Je suis sortie, mais j'étais tellement intriguée, que j'ai osé faire une chose que je ne me serais jamais permise avant mon mariage. ROSINA. Quoi donc? cmusTiNB. D'écouter!... et j'ai écouté ce qu'ils disaient, derrière la porte!... C'était très-mal, mais songez que leurs allures mystérieuses commentaient à m'inquiéter. SOSRfA. Et qu'avez-vous enle&du? CHRISTINE. J'ai entendu d'abord frapper à coups redoublés... fa regardé alors par le trou de la serrure, et j'ai vu mon oncle de Maugiraux taper sur la table à grands coups de poing! Il n'est pas commode, mon oncle, c'est un ancien cuirassier! Il disait, comme ça : —«Ah! le gueux 1».. ahl le

UNE INNOCENTE 179 brigand 1... ah! le scélérat... < M. le curé essayait bien de dire quelques mots, mais ça ne le calmait pas du tout, et il répondait : « — Taisez-vous doue, l'abbé, vous ne pouvez rien comprendre à tout ça, vous. » ROSINA. Qu'avez-vous pensé, alors?... CHRISTINE. Je me suis dit: Il est arrivé un malheur!... Il y a sans doute un mauvais homme qui veut du mal à Jean, et que mon oncle connaît. Enfin, le notaire a pu prendre la parole et a dit : « Mais votre neveu aura été rejoindre la Rosina des Italiens. Je sais de bonne source qu'elle est à Gabourg chez M. d'Almersac, à trois lieues d'ici, d Là-dessus, je ne sais pas pourquoi, maman s'est écriée: Oh!... mon oncle, Oh !... et M. le curé. Oh !... Mais je savais où retrouver mon mari : c'est tout ce qu'il me fallait. ROSINA. Ainsi, vous êtes partie, comme cela, toute seule, ce matin... sachant à peine chez qui vous alliez?... CHRISTINE. Je savais que j'allais trouver une parente de Jean, une personne qu'il aime profondément... Qu'avais-je à craindre? LE BIARQUIS, à part. Et je n'ai pas vu qu'elle m'aimait! CHRISTINE. Et puis, il me semblait que je vous connaissais depuis longtemps... vous m'inspiriez beaucoup d'admiration, beaucoup de sympathie... car je connais votre beau talent... j'ai vous ai entendue chanter. ROSINA. Vraiment?

^^ 180 UNE INNOCENTS CHRISTINE. Oui .. il y a quinze jours, on m'a menée aux Italiens. ROSINA. Pour me voir? CHRISTINE. Non ! pour voir le Shah de Perse... Et puis on nous a \ ait dit qu'on jouait un spectacle pour les jeunes filles... La Traviata. ROSINA, à part. Un peu corsé, son spectacle de jeune fille. CHRISTINE. Et comme Jean avait raison de dire que vous^avez autant d'esprit et de cœur que de talent I... Vous avez compris que je suis une pauvre petite provinciale, bien timide, bien gauche, bien embarrassée, et par vos bonnes paroles vous avez su m'encourager, me rendre la confiance. ROSINA, émae. Madame!... (a part.) Oh I... ce que j'ai fait est indigne!... CHRISTINE. Votre bonté m*enhardit même à vous faire une demande., un peu délicate peut-être. LE MARQUISy à part. Encore dos confidences ! ROSINA. Quelle demande? CHRISTINE. Aidez-moi à me faire connaître de mon mari. Le marquis lève les bias au ialL ROSINA. Gomment cela?

UNE INNOCENTE 481 CHRISTINE. Jean a poar moi une grande amitié, je le sais. Il me porte beaucoup d'intérêt... mais... que vous dirai-je?... il ne m'aime pas comme il me semble qu'on doit aimer I Il ne me connaît pas... il a dit à une de mes cousines que j'étais une petite sotte. C'est bien un peu de ma faute, car dès que nous sommes ensemble, sa présence me cause un tel embarras, que je n'ose plus dire un mot... et cependant sans être une femme brillante et spirituelle... comme vous ma tante, je sens bien que je ne suis pas tout à fait une sotte I ROSINA. Mais vous êtes charmante ! et vous vous ferez bien facilement aimer de votre mari. LB MARQUIS, à part. C'est ce que je me disais I GHRISTINB. Me faire aimer! comment?... Tenez, ce que vous pouvez faire, c'est de dire à Jean que je l'aime, parce que moi, je n'oserai jamais I LB MARQUIS, jetant un grand cri. Âh! ma foi, je n'y tiens plus, il faut que je t'embrasse. Il eoort à M femme, la prend dans les braa et l'embrasse à plosienrs reprises. CHRISTINE. Jeanl... c'est vousl... vous étiez làl... L'émothn loi ooape la parole, elle tombe assise dans un faateoil. LiS MARQUIS, loi prenant les mabs et s'agenonQlant devant elle les eoayre de baisers. Oui... c'est moi... moi qui t'aime... qui t'aime de toute mon âme. CHRISTINE, pleurant de joie. Vous m'aimez un peu... c'est vrai... IV. 11

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

i»2 UNS INNOCENTS LB MARQUISy toujours à genoux. Je te dis que je t'adore., je ne te connaissais pas... j'étais jï fou... Je n'ai pas sa deviner que tu es la plus aimante, a plus charmante, la plus spirituelle de toutes les femmes... it je t'en demande pardon à deux genoux^
GHRISTINB. Ah! cher amil... Comment? chère petite tante, vous pleurez? nous sommes tous si heureux... Ah 1 tenez, laissez-moi vous embrasser.
ROSINA, la repouMant doneement. Vous n'avez aujourd'hui qu'une seule personne à embrasser : Yotre mari qui vous aime. LE IIARQUIS, l'embrassant. Et qui t'aimera toi:goursI... FIN D'uin nnrocENT

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

LES CONSCIENCES CONFÉRENGB-M0N0L06UE A GRAND
ORGHESTRB PAR M. CHAUVIN

The text on this page is estimated to be only 5.38% accurate

PERSONNAGE RADOTSKTi «enC&Nnoiar • . M« DAUBRATi

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

LES CONSCIENCES ÀQ miliaa de lâ teâne, une tabla eoayarta d'an tapis TerL ■» Sur eette table : une règle en plomb, nn petit bonlet de canon et un flacon de verre blanc contenant de Teaa elalrei an fond dnqoel est déposée de la pondre de charbon. -^ A côté de celte taUe : na tamboor et ses ba^oettes posés sw on tabouret renTf rsé. An lerer da ridean, Radotsky, en manches de chemiseï accordé son tambonr. ' RADOTSKY, qpl présentait le dos an pobliCi se retourne et après avoir remis précipitamment son habit, s'adresse à la cantonade. Jales! Voyons, mon garçon l... comme c'est malin celai... Lever le rideau quand je ne suis pas prôtl... (u redescend à l'avant-éoène et se place derrière la table.) Mesdames et mCSSlOUrS, excusez-moi je vous prie... (En pariant, il contmne d'accorder son tambonr.) Grâce à i'étourderie d'un machiniste maladroit, vous me surprenez en train de tendre ma peau,.. C'était indispensable; car, voyez- vous, quand c'est bien tendu, ça résonne mieux. •• (n bat la caisse et fait nn reniement.) Làl... qu'CSt" ce que je vous dirais!... Le son limpide... (u bat la caisse.) Planl plan!... La voix plus claire que celle de M. Gapottl» (il fait on reniement.) Rrran l

186 LES CONSCIENCES En me sarprenant en train à*accorder mon instrumentt vous vous ôtes dit... avouez-le... vous vous êtes dit : a Mais » c'est Tex-saavage de Vex-café des Aveugles!... On nous M annonce une conférence roulant sur les consciences et il » semblerait qu'elle va rouler sur la peau d'âne... » Détrompez-vous... Je me préparais à faire la conférence annoncée... Voilà tout. « Mais, me direz-vous, à quoi peut servir un tambour » dans une conférence sérieuse?... » A remplacer le verre d'eau sucrée... tout simplement. , Quelle est l'utilité du verre d'eau sucrée pour un conférencier? Le savez- vous?... Si tous le savez, ce n'est pas la peine que je vous le dise... — Vous l'ignorez, public naïfl... — Vous vous étiez figuré, auditoire ingénu, que ce verre édulcoré, compagnon fidèle, fidus Achates^ de tout orateur qui se respecte, trônait, limpide, sur le comptoir, (se reprenaat.) pardon!... sur la table obligée dans le but de rafraîchir les fils desséchés du téléphone qu'il doit à la naturel... Il taquine le sucre, il agite la masse liquide... mais ne boit pas. Alors, pourquoi ce verre d'eau sucrée? — Uniquement pour lui aider à cacher un moment d'embarras dans le débit de son discours. Pendant que le conférencier se livre à ce petit manège, les idées qui se pressaient, sans ordre, à la sortie, se disciplinent et prennent leur essor chacune à leur tour... Eh bien ! moi, si mes raisonnements ne sont plus suffisamment raisonnables^ je fais résonner mon tambour... BattomenU et ronlementi tiir la etiiM Je réfléchis... et je reprends le fil... sans avoir fait silence un instant. Ce qui est un grand avantage. Tandis que mes confrères travaillent dans leur cornet de cristal, le public n'entend plus rien, se fatigue et s'endort 1... Avec mon système, qui permet, au besoin, de réveiller

The text on this page is estimated to be only 29.09% accurate

LES GONGIBNGES 187 rattention de l'auditoire... (luttementi va u eaiMe.) pas d'interruptions dans le bruit! Le tambour, en pareil cas, devient, malgré sa peau d'âne, le Terre-neuve de l'orateur qui patauge et se noierait certainement s'il n'avait à sa disposition que le verre d'eau traditionnel. Tenez, un exemple : Un député fait ses débuts à la tribune ; il n'a pas l'habitude de la parole et barboterait comme un simple électeur... s'il n'avait eu soin de se munir de ced. Il dôsigoe MB tuaboqr. Voici, à peu près, son discours: t Messieurs..- (Battements snr la caisse.) J6... (Battements.) MOS* » sieurs... certainement... à la face du pays qui... (Battemenu.) » du pays que... » (Battements.) Enfin, s'il ne peut pas en dire davantage, il sauve la situation en battant en retraite de cette façon... (ii aeeroeche la tamboor à sa ceinture et fait le toar de la scène qu'il remonte fQsqa'M deuxième plan en battant la retraite militaire et revient à 1* aTant-soène oii il pose la caisse snr le tabouret.) VouS VOyez COMme c'cSt simple I... Pas de silences I... pas d'interruptioDS I Ce n'est pas tout! J'ai suivi, avec avidité, les conférences des maîtres dans l'art de bien dire et j'ai vu souvent un trait piquant de M. Sarcey ou un délicieux calembour de M. de la Pommeraye, frapper le tympan du public sans frapper son esprit... Avec mon système, Tattention du public est toujours éveillée au bon moment... Je souligne, par des roulements^ les bons mots que je fais... — exemple : — Quand votis passez à côté d'un monsieur qui tient à la main un parapluie, prenez bien garde à la peinture. Petit roulement. — En effet, un parapluie c'est toujours un peu peint! Battements et roolemMitf.

188 LE» CONSCIENCES Et> si le mot est très-bon... au besoin, on le répète. — EXEMPLE : — Que faut-il pour avoir des truffesf Battements. Il faut aller en Périgord! (Petit ronlement.) talleyrand — PÉRIGORD I (Battements et roulements.) VoaS YOyeZ COmmO C'eSt simplelll Après ce petit préambule, que j'ai cru nécessaire, je vais aborder le sujet de ma conférence...— Attention! on va commencer! Il bat« sur an rythme Tif, qoelqaes mesures du rappel soivies d'an petit roaement. Hnml hum!... Grayement. LES CONSCIENCES, eonférence. Mesdames et messieurs, peu de sujets sont moins connus «t, cependant, ont été traités par plus de philosophes que celui que nous avons choisi... Or, vous n'ignorez pas que les philosophes, ces joyeux blagueurs, sont rarement du même avis. De là, cette profusion de sexes,.. (Battements.) de sectes dans la philosophie. (Avec yoiabiUté.) Seusualiste, spirltualiste, épicurienne, matérialiste, positive, chimique, odontalgique pectorale et incisi'oe comme la pâte Regnault, la philosophie est plutôt une maladie qu'un remède... et. Les philosophes sont des fous Que malgré soi quelquefois on admire r Les aimables farceurs qui ont écrit ou parlé sur la Conscience, après de longues et pénibles études se sont accordés (comme c'est malin) à répéter ce que le premier d'entre eux avait

LES CONSCIENCES 18» dit: « La conscience est la science de soi-même, c'est le sens moral. » Je vous prouvera[^] que ce n'est pas le sens commun. Denx eoaps sur la eaiste. Parmi ces mystificateurs, je vous recommande an nommé Platon qui, de bonne foi, j'en suis certain, en parlant de la conscience, a prouvé... qu'il ne prouvait rien. Ecoutez plutôt, (il cherche d'ane main dans In poche de aon hahit et frappe la caiise arec la bagaette qull tient dans Taatre. — A part.) TieUS ! est-ce que je l'aurais oublié I (changeant de main. — TronUé.) G'OS^t singulier 1... (Frappant la caisse. — Même jeu.) Cependant je me rappelle... (Il change encore de main et frappe la caisse.) Ah! enfin 1 U sort on petit livre d'une des poches de derrière de son habit. Le voici... je savais bien... Au fait, je viens de mettre à profit mon système,, et vous n'y avez vu que du feu. Je ne trouvais pas ce volume... et, sans le secours de mon tambour, vous vous seriez aperçus de mon trouble. (Montrant le peut livre.) Ccci ost uuc iraduction de Platon due à la plume autorisée d'un jeune grec surpris récemment[^] au Cercle des déplumésSj en train de faire sauter la coupe. n bat la caisse. Donc[^] écoutez ce que dit Platon et tâchez de comprendre. — - Voyons! (Il ouvre le livre et Jette les yens dessus. — Effrayé.) Hein?... « Trois chemises... deux faux-cols... redoit: douze francs cinquante! ! » — C'est le livre de ma blanchisseuse! (Battements précipités.) Nom d'UU petit bOnhommO 1 (Tout en battant la caisse, il remet le livre dans la ; poche de son pantalon et en tire un autre petit Wnme à peu près semblable.) Ah ! Cettofois! VOici PlatOUl... ECOUtez : Il|ouvre le volome et lit avec volubilité. c La conscience est la science des sciences, elle est donc, » aussi, la science de l'ignorance puisque c'est la science » des sciences et que l'ignorance est la seule science dont » r évidence soit à notre connaissance; ce qui prouve que la IV. a.

190 LES GONSGIBNGES » science n'étant que l'ignorance, c'est de Tinnocence d'user x> son intelligence à chercher des connaissances dans la » science... i» U tooroe la page d'une main, en frappant la caisse de l'autre. C'est pas fini I (Contlnaant de Ure. .- Même jen.) « D'alleirS COttC » vérité éclate dans ce mot de Socrate, ce philosophe aris» tocrate, qui, en mourant» constate, qu'ayant fait toutes » ses classes il est d'une ignorance crasse, » Donc la conscience, étant la science des sciences, n'est » en substance que la quintessence de l'ignorance.. Donc... » on ne sait pas ce que c'est que la conscience... et cœtem > et cœfero. » (lucanant avec dédain.) Bonus^ bona^ bonum, conscientia y Phonographus, phylloxéra!... Voilà pourquoi Yoire flUe est muette 1 Battements et roulement*. Que pensez-vous de tout cela? Qu'est-ce que cela prouverait, après tout?... Que la conscience n'existe pas, puisqu'il semble qu'on ne peut la définir? Qui est-ce qui a vu une conscience? Qui est-ce qui peut se vanter d'avoir touché une conscience? On n'en voit même pas de fossiles dans les musées II Plus loin, ce farceur de Platon conclut en disant : « La conscience est le sens intime,, la vue intérieure. » La vue intérieure ! 1 ! Battements. Mais, malheureux philosophe que tu es, pour avoir une vue dans l'intérieur de son individu, il faudrait avoir au moins un œil dans cet intérieur, et je ne vois que le fromage de gruyère qui remplit les conditions nécessaires, selon toi, pour avoir une conscience 1

LES CONSCIENCES 191

Èb bien, ils sont comme cela deux cents gêneurs aux* quels on ne demandait pas leur avis qui ont rempli des volumes pour nous raconter des machines de cette force là. . . Si ça ne fait pas pitié ! Moi, qui ai du bon sens, je dis ceci : c On parle toujours de la conscience, il serait plus raisonnable de parler des consciences, car il y en a de plusieurs sortes, de plusieurs qualités... » En somme, toutes les variétés de consciences peuvent se résumer à quatre : 1o La conscience droite, 2o La conscience limpide, 3o La conscience solide, Et 4o La conscience élastique. Je me propose ici (c'est le but de cette conférence) par des exemples... palpables, de vous donner une idée exacte de ces quatre variétés. Battements sur la caisse. Platon, Aristote, Descartes, Bacon, Malebranche, Gondillac> inventeur de l'eau de conscience qui porte son nom, Leibnitz et tutti quanti ne se sont occupés du sujet intéressant que je traite aujourd'hui, qu'au point de vue de la théorie (si j'ose m'exprimer ainsi); moi, mesdames et messieurs, je n'ai consenti à l'aborder qu'au point de vue de la pratique. Battements sur la caisse. Attention ! Primo. La conscience droite. La conscience droite, la voici : Il prend la règle de plomb et la montre au public. Remarquez comme elle est droite... (Battements sur la caisse.) Remarquez, messieurs... c'est plus droit que le Droit

192 LES GONSGIBNGES romam lui-même... et cependant rien n'est plos variable que cette conscience... La femme elle-même est moins variable! (Battements sar u euMe.) En effet, si, à l'extrémité d€ cette conscience droite, je pose cette bourse remplie d'une somme, que vous m'obligerez de supposer considérable, (Hooiement.) VOUS verrcz cetto conscionce droite se plier et de venir d'autant plus courbe que le poids des écus sera plus Krand. . . Voyez plutôt : A reztrémité de la règle en plomb il pose mie lourde bonne qu'il a prise dan» sa poche ; la règle plme. Donc, la conscience droite peut varier, notamment sous l'influence de l'intérêt... Elle est variable!... Roulement. Il n'en faut pas! Passons au numéro 2. Secundo. La conscience limpide. Une des plus délicates ! 11 prend le Haeon sur la table. La voici : Voyez comme elle est claire, pure, transparente, paisible, calme, tranquille... Eh bien! elle n'a pas besoin d'être longtemps sollicitée pour se troubler. (U pose un lonls sur le fond da flacon

LES CONSCIENCES 193 La GONSciENGB ÉLASTIQUE., la
seulo vFaie^ la seule usitée dans le monde des affaires et de la politique... la
seule invariable... En effet, si elle s'allonge et se raccourcit à volonté, ce
n'est pas, pour elle, un changement... une variation dans son état... c'est son
devoir... c'est sa propriété propre. Elle est éUzstique! S'animant. Oui,
messieurs, je le déclare, la conscience élastique, numéro 4, est in-va-ri-a-ble
et supérieure, ipso facto, aux numéros 1, 3, et 3. Aussi la plus répandue dans
toutes les sphères de la société, c'est cette conscience élastique qui s'allonge
comme on veut et qui est seule capable, par conséquent, d'embrasser des
projets et des faits... immenses. Battements sur la caisse. Je ne puis,
d'ailleurs, vous donner une meilleure idée de la conscience élastique qu'en
vous mettant sous les yeux ceci: Il tire d'une de sei pochet une jarretière

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

494 LES CONSCIENCES II son de h poohe de nombreuses
cartes qu'il lit à haate Toix en les etaot aii publie. — Elles sont ainsi
conçues. TISSUS ÉLASTIQUES RADOTSKY, F-A^brigant BBYBTlft S.
G. D. a. ■ae Tireehappe, 1X3. — PABUI.) ^ Se méfier de la contrefaçon.
Les tissns soi-disant élastiques de mes conenrrenta ne sont que des tissus de
mensonge. Cette conclusion à ma conférence ne doit pas vous étonner,
puisqu'on la commençant, j'ai eu le soin de vous dire que, laissant de côté la
théorie, je voulais spécialement m'occupeil de la pratique. Roulement*
Donc, Messieurs n'oubliez pas mon adresse quand vous voudrez offrira vos
dames des consciences élastiques.-, (se reprenant J je veux dire: a des
jarretières élastiques » avec cette de vise : (c Je maintiendraii.. > Et vous,
mesdames, quand vous voudrez faire porter à vos maris quelque chose de
bien... penseï à moi pour les bretelles...

The text on this page is estimated to be only 16.03% accurate

LBS CONSCIENCES i95 Radotsky, fabricant rue Tirechappe,
123... Qu'on se le dise!! Il bat la caisM aree acharnement. Et voilà pourquoi
je me suis fait conférencier 1 Roulement. RidMiu Vm DIS
GOIfSCIEIICMÉ

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

CE QUE YEUT MA FEMME! COMÉDIE BN Ulf ACTE PAR
H. LAFONTAINE

The text on this page is estimated to be only 5.88% accurate

PERSONNAGES ■IKftI »l SBLTBS. CiCILly M femme.
àffkl^dtMliM^

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

CE QUE VEUT MA FEMME! Un Mbn in prtmitr éttge mv !•
bonlerard. — Forte à droite, eoodoiaaDt à la «hflmbre dite : La chambre
Terto. — ▲ gaaehi la ehemioéo, poodnle, oordon da ■omette, etc. —
Balcon, feoètre de plein pied donnant sor le bonleTord. — > Porta 01 fuid*
•— Petit meuble à gavehe. — Canapé. — Paateniit, etc.« etc. SCÈNE I
HENRIy ienly rar le doTant de la fenêtre et regardant aor le boolerard. C'est
étonnant ! A Nice elle ne ponyait faire un pas sans moi, si je m'absentais,
elle était comme une âme en peine !... Quelle différence à présenti Depuis
deux heures que je suis rentré, je suis là tout seul à me tourmenter, à
chercher la cause de ce changement! Si je retournais à Nice» ma femme
viendrait m'y rejoindre. Damel A l'étranger nous étions plus chez nous qu'ici
I (u tonne.) Voyez donc!..» la maison est déserte I... personne!... Cela arrive
tous les Jours, maintenant! Je devrais y être fait... (se levant.) Décidément,
non, je ne m'y ferai pas! Madame est chez sa mère... naturellement I... Voilà
huit jours qu'elle me boude.

200 GB QUE VEUT MA FEMME ma belle-mère.. . et pourquoi?..
.. Je devrais être Thomme le plus heureux... et il n*y en a pas de plus
tourmenté que moi en ce moment!... Je me suis marié le 23 janvier de cette
année, à midi, par un soleil qui aurait rajeuni des époux de la cinquantaine...
puis, pour nous soustraire aux félicitations d'usage, nous parlions le soir
même pour Nice où nous avons passé deux mois de délices. En revenant à
Paris, j'avais tout lieu d'espérer que mon bonheur durerait encore, ou du
moins qu'il ne cesserait pas si tôt; mais depuis notre retour, depuis un
mois... il m'est impossible de m'expliquer le changement qui s'est opéré
dans le caractère de ma femme... A toutes mes questions, elle a toujours
répondu : « Je n'ai rien, mon ami. » Mais ce t je n'ai rien > étant
accompagné d'un grand soupir et quelquefois même d'une petite larme, ce <
je n'ai rien » disait tout le contraire. En insistant je n'ai pu obtenir que cet
aveu : « Henri, j'ai la migraine! » Cette réponse machiavélique me ferme la
bouche... Que peut-elle donc désirer, ma Cécile?... car il est certain qu'elle
désire quelque chose... Cœur qui soupire, dit le proverbe... si c'était... Oh!
non!... ce ne serait pas raisonnable, elle n'aurait pas le droit de se plaindre
encore... Car enfin... après trois mois de mariage, il n'y a pas de temps de
perdu; non ce n'est pas cela... mes petites discussions avec sa mère, ne
l'empêchent pas de la voir; alors, (juoi? Des diamants... de la toilette, elle en
a... à toutes les premières représentations, elle a l'occasion de le prouver...
nous n'en manquons pas une... Nous recevons tous les vendredis... Notre
position de fortune n'a pas lieu de nous inquiéter... je m'y perds!... Alors si
elle ne veut pas me dire ce qui lui manque pour être heureuse, je vais être
obligé d'enterrer la lune de miel, qui éclairait si bien ma vie.

CB QUB VEUX MA FEMME 1 SOI SCÈNE II HENRI;
CECILE y entrAnt, 4Unt iob diapCSd» GÉCILB. Ta es déjà rentré?... Tu
n'as pas été longtemps. HENRI. Permits que je ne te fasse pas le même
reproche. CÉCILE. Je snis allée chez maman. J'avais besoin delà voir
aQjourd'hui. HENRI. Je comprends cela. CÉCILE* Ta ne l'as pas vae
depais dimanche, toi. HENRI. Eh morblen!... C'est sa faute I pourquoi ne
vient-elle pas? CÉCILE. Tu t'es impatienté, je le voiS; j'en sais la cause, je
t'en demande pardon. HENRI. Je me suis creusé la tête à chercher ce qui
pouvait avoir amené chez toi ce changement auquel je ne comprends rien,
cet air soucieux que tu ne quittes plus depuis quelque temps, c'est
contagieux, je t'en préviens; bientôt nous ne saurons plus rire. Marlet, le
bijoutier, chez qui je suis passé tout à l'heure, m'a demandé si j'avais perdu
quelqu'un, je lui ai répondu que : oui 1

202 GS QUB YBUT MA FEMME 1 GÉGILI. Gomment?...

HENRI. Je suis en deuil de ta gaité, tout le monde le Y(nl, CÉCILE. Je sais bien ce qui la ressusciterait. HBNBI. Si cela dépend de moi, parle, dis ce qu'il faut que je fasse... M*as«tu découvert quelque nouveau défaut dont tu veuilles que je me corrige? Eh bien! nomme-le, ce vilain défaut que je lui déclare la guerre. Tu es fâchée d'avoir quitté Nice? Yeux-tu que nous y retournions...? Dis oui... et nous partons ce soir, à l'instant même si tu le veux. CÉCILE. Et ton ami que tu attends de jour en jour? HSNBI. Quel ami? CÉCILE. Ce M. Richard à qui tu as offert rhospitalité. HENRI. L'hospitalité!... D'abord, je ne lui ai rien offert du tout. Au moment de notre mariage, il était à Paris, il m'accompagnait dans toutes mes courses, et en voyant terminer cette chambre que tu appelles la chambre verte, c'est au moins une chambre d'amis, disait-il, en la désignant, quand je viendrai à Paris, ce sera la mienne, n'est-ce pas?... Et moi de répondre : Certainement, mon cher, certainement. Il y a huit jours, il m'écrit qu'il arrive et qu'il se fait une joie d'habiter la chambre verte... Je l'aime beaucoup, Richard; c'est un véritable ami; mais de même qu'il est sans gêne, je ne me générai pas avec lui, s'il trouve la

CE QUB YBUT MA FSMMEH îoa maison fermée, il s'arrangera; voyons, partons-noos? Est* ce décidé?... Fant-ii faire les malles? Mais dis donc quelque chose, je suis prêt à tout, moi, pour te voir sourire, pour entendre certaine phrase que ta disais à chaque instant làbasl... Ta n'es plus la même, Gécilel... et si tu savais comme ça me tourmente! comme ça me rend malheureux I..* GÉGILB. Mon Henri 1 HENRI. Dis-moi ce qui te rend triste? GÉGILB. Je ne peux pas le dire. HENBI. Ta as pleuré, il n'y a pas longtemps. GÉOLB. Je te jure... HBNBI. Fil que c'est vilain de si bien dissimuler à ton flge. GÉGILB. Eh bieni oui, c'est possible, je suis contrariée d'abord..» Je cherche partout quelque chose que j'avais égaré depuis plusieurs jours, un souvenir auquel je tiens beaucoup. J'espérais le retrouver chez maman aujourd'hui, mais elle était sortie, et cela m'a fait de la peine, j'en conviens... ta vois... HBNRI. C'est là ce ce qui t'a fait pleurer? OÉGILB. Ouï. HBNBL Parce que ta mère était sortie?

204 CE QUE VEUT MA FEMME! CÉCILE. Oui. HENRI. Gela aurait dû te faire plaisir, au contraire. Ne in*as-tu pas dit qu'elle était souffrante? Si elle est sortie, e*6St qu'elle va mieux. CÉCILE. Tu as raison. HENRI. Dis-moi donc la vérité, Cécile? CÉCILE. Henri 1... j'ai an peu le mal de tête.»» HENRI. La migraine. CÉCILE. Que faisons-nous ce soir? Est-ce jour d'Opéra? HENRI. Non, C'est jeadì. CÉCILE. Veux-tu que nous allions voir un drame? HENRI. Pour nous égayer, n'est-ce pas? CÉCILE. Maman les adore, les drames. HENRI. Elle ne s'amuse que quand elle pleure, ta mère, CÉCILE. Au théâtre, mon ami. * j

CE QUE VEUT MA FEMME! 205 HENRI. Ohl an peu partoat. Qaand je pense qu'elle a trouvé le moyen de pleurer, dimanche dernier, en me soutenant que je t'aimais trop... CÉCILE. Si tu lui avais répondu avec douceur... HENRI. Avec douceur, avec douceur! Tu ne comprends donc pas que ces choses-là vous font bondir? CÉCILE. On bondit tout doucement 1... et personne ne pleure, au moins. HENRI. Elle est étonnante, ta mère. Elle s'opposait à notre ma*riage parce que, disait-elle, je ne t'aimais pas assez, et maintenant que nous voilà mariés, elle trouve que je t'aime trop ; où est la logique? D'abord, quand elle est montée, elle ne sait à qui s'en prendre. CÉCILE, à part. C'est à son cœur de mère qu'elle devrait s'en prendre, la pauvre chérie. HENRI. Enfin tu conviendras... CÉCILE^ haot. Nul n'est parfait en ce monde, mon ami. HENRI. Parbleu! À qui le dis-tu? CÉCILE. Et si elle a tort, parfois, il faut lui pardonner. HENRI. ie ne lui en veux pas.

IV. i2

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

206 GB QUE VEUT MA FEMMBI GBGILB. Tu 68 si bon, aime-la on peu, parce qu'elle m*ainie beau coup. HENBI* Mais je l'aime de tout mon cœur. GÉGILB. Vrai? HBNBI. Est-ce que tu en doutes? GÉGILB* Non, mon cher Henri. HSNBI. Je serais le plus heureux des hommes, moi, si tu voulais me dire... gAcilb. Amil... HENRI. Mais dans un bon ménage, la femme n'a pas de secret... (Cécile deTttnt rertoM.) Tu Aîmes mioux mo faire de la peine^ alors?... GÂGILB. Devine-le! Je l'aurais deviné à ta place! HENRI. Ck)mment t'y prendrais-tu? GÉGILB. Mieux que toi. HENRI. Tu avoues donc que tu as quelque chose? GÉGILB. Mais il faut le deviner.

CE QUE VEUT MA FEMMI 207 HENRI. n faut que je le devine?... Je ne pouvais pas prévoir. Eh bien je vais chercher, j'aime mieux cela, la situation est franche, au moins. Combien me donnes-tu de temps pour trouver? CÉCILE. Tu n'as plus que jusqu'à ce soir! Demain il serait trop tard. HENRI. C'est comme dans les drames, ça me fait peur. Tu ne me refuseras pas quelques renseignements, si j'en ai besoin. Ce n'est rien de grave, au moins? CÉCILE. Moucher Henri! HENRI. Est-ce quelque chose que tu n'as pas et que tu désires? GÉGILK. Oui. HENRI. Que tu désires ardemment? CÉCILE* Oh! oui! HENRI. Depuis longtemps? CÉCILE. Depuis que nous sommes mariés. HENRI. C'est-à-dire depuis que nous sommes revenus à Paris, car à Nice... tu étais gaiel...

208 CE QUE VEUT MA FEMME! CÉCILE. Ouï, c'est vrai, là-bas, j'étais un peu éblouie par tout ce que tu me faisais admirer. Je n'avais jamais quitté maman. — C'était mon premier voyage. — J'étais enivrée, ce beau pays réalisait si bien tous mes rêves de jeune fille, il me semblait que nous n'étions que deux sur la terre et que nous pourrions toujours vivre ainsi. Mais maintenant, je ne sais pas, j'ai comme des envies de pleurer, lorsque je rencontre certains amis à nous, lorsque je les vois en famille. HENRI^ à part. En famille! Ab mon Dieu! c'est celui... (H«at.) Mais, ma chère adorée, il y a plus de trois mois qu'ils sont mariés, ceux-là. CÉCILE. Qu'est-ce que cela fait. HENRI. Comment! ce que cela fait? Mais ça fait tout. CÉCILE. Cela prouve en leur faveur. HENBI. Assurément. CÉCILE. Eu faveur de leur caractère. HENRI, à part. C'est toute une éducation à faire. (Hant.) Ta mère te dira elle-même que tu es trop impatiente; il faut attendre. Lui en as-tu parlé? CÉCILE. Certainement. HENRI. Que t'a-t-elle répondu?

CE QUE VEUT MA FEMME I 2(9 GÉGILB« Qae cela dépendait de toi... HBriRI. Elle t'a dit... CÉGILB. Que tu devais bien savoir!... HENRI. Mais je ne sais rien du tout. À propos, il y a longtemps que je ne Tai vue, elle me boude depuis dimanche. GÉGILE. Je ne pense pas. HBNai. Si au lieu d'entendre un drame ce soir, nous allions tous trois au bal de madame d'Ëstang pour nous égayer un peu? qu'en dis-tu? GÉGILB. Je n'ai personne pour m'arranger, Ànnette m'a demandé sa soirée; je la lui ai accordée. HENRI. Tu as eu tort. GécILE. Sa mère est malade. HENRI. Alors, tu as bien fait... Attends-donc, que je cherche?... GÉGILB. Encore? HENRI. C'est cela. GÉGILE. Je croyais que tu avais trouvé* IY. 12.

The text on this page is estimated to be only 23.75% accurate

210 CE QUE YBUT MA FBMMBI HBMBI. Quoi?.. cidUi. Ce que je désire. UKNHI. Non, je dis : Je cherche le moyen d'aller à«e bal puisque Annette... GÉGILS. Ah I pardon, }e croyais... HBNRI. Quant à ton désir, ma chère aimée, c'est une question de ()atience, ça viendra. GlbOILI. Alors, tu as deviné? HENBI. Mais certainement. CÉGILB. Nous verrons cela demain. HENRI. Comment, demain? cÉcnjs. Ce soir même en revenant du bail HBNRI. Hum! CÉCILE, regardant da oAté de la chambre rerte. Si tu le veux, puisque tu es le maitre ! HENRI, foiant mine de eomprendre. Al) l oui, oui I (a part.) Je n'y suis plus du tout.

The text on this page is estimated to be only 20.41% accurate

C'EST ELLE VEUT MA FEMME: 211 cécile. n B'a pas compris...
JULETTE i U toâbfe dt balooo «t poMM «d grsDd toupir. HENRI, à pirt. En
avant le pic verbe 1 (a cécile qm saint àk fenêtn.) A qui distu bonjour?
CÉCILE. A madame d'Arville, qui passe avec son mari et sa mère. HENRI
y M rapprochant. Tiens! oiiiL«. jolie toilette l... Gomme elle porte bien le
cachemire. CÉCILE. M. d'Arville ne lui refuse rien. HENRI. Il a raison.
Elle est charmante, madame d'Arville, elle est gaie. CÉCILE. Elle doit être
si heureuse! HENRI. Pourquoi?.- Es-tu que par hasard, tu voudrais?...
CÉCILE, iitardito. Hais si tu ne veux pas!... HENRI. Ab ! mon Dieu!... Tu
désires!... CÉCILE. HENRI. Mais parle donc!... Tu n'as qu'à demander...

212 CE QUE VEUT MA FEMME I CECILE. Oui... ouH je sais bien... mais... il faut être grande» n'est-ce pas, pour porter un cachemire long? HENRI, à part. C'est un cachemire. (Prenant «ou chapMO «t 86 ditpoMunt à fortir.) Ah! les femmes! les enfants de femmes I... CÉCILE. Ttsorsl... HENRI. Je reviens... (à part.) Je mettrai moins de temps à le lui offrir, qu'eilô n'en a mis à me le demander. Il «lirt. SCÈNE m CECILE, seule. Pauvre Henri 1... Je le rends très-malheureux, en ne lui disant pas franchement... Mais c'est impossible, il faut que cela vienne de lui, il le faut absolument pour qu'elle y consente, elle d'abord; et puis pour que cela dure!... Je pensais qu'il comprenait, puisqu'il me disait : « En as-tu parlé à ta mère?... » Mais pas du tout, il s'était embarqué dans je ne sais quelle idée... bientôt j'ai vu que nous ne nous comprenions ni l'un ni l'autre, et en voulant tout à l'heure le remettre sur la trace, j'ai failli le lui dire tout net!... Heureusement le cachemire de madame d'Arville m'est venu en aide. — C'est vrai, par moments, il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais la réflexion me dit aussitôt, que si c'est moi qui le lui demande.. • il ne me refuserait pas, non. Oh! je connais son cœur et je sais comme il m'aime... Si je lui disais : • C'est ma gaité

CE QUE VEUT MA FEMME 213 » que ti pleures, mon Henri ;
c'est ce sourire qui f'accueille » là-bas, à chaque instant du jour, et qui
t'ouvrira mon » cœur; tu veux retrouver ce visage qui reflétait son âme •
épanouie; qui te criait avec transports : je suis heureuse » d'être au monde!...
Tu veux retrouver tout cela... Eh » bien! ce passé il est là... (contraint la
chambre verte.) daUS CettO > petite chambre verte, que je destinais à ma
mère, et que » tu vas offrir à un indifférent. Le jour où tu y installeras »
celle qui ne m'a jamais quittée... qui m'a appris à t'aimer... celle à qui je
dois tout enfin! Le jour où je lui » dirai : • Cette chambre est la tienne,
reste-la, mère, tous » jours près de nous, ne refuse pas... c'est Henri qui te le »
demande, c'est lui-même qui t'en prie, — c'est lui qui le » veut, chut!...
chut!... il est le maître ici, il faut lui obéir, » madame. Ah! voilà que vous
pleurez!... et moi aussi... » Tenez... mais c'est de joie, n'est-ce pas?... Oui,
oui, c'est » de joie!... » Oh! ce jour-là, mon Henri!... ta Cécile ressuscitera
plus souriante, plus gaie et plus heureuse que jamais!... Je sais bien que si je
lui disais cela ainsi, il le ferait, oui... Mais il le ferait pour moi... pour moi
seule; et à la première contrariété, au premier nuage : • Tu l'as » voulu, me
dirait-il ; je le savais bien que c'était impos» sible. » Et alors, ce bonheur de
se voir tous les jours, à tout instant, de vivre tous les trois et de s'aimer
comme quatre en attendant... ce rêve serait perdu, à jamais perdu? Oh! je le
sens bien, il faut que cela vienne de lui, afin que cette première concession
oblige à passer sur bien des petites choses... Oui; mais il n'a que jusqu'à ce
soir pour deviner, puisqu'elle veut partir demain... Oh! j'espère bien que
non!... Si encore elle était venue aujourd'hui, cette méchante mère, au lieu
de m'écrire, ils se seraient embrassés 1

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

214 CE QUE VEUT Ma FEMME I SCÈNE IV CÉCILE, HENRI.
Henri entra portant m eirton font son br« ; il le dépoeer la table et garde
Géeile» CÉCILK. Qae porl6s*ta donc là? HEIfRI. Devine à ton tour, car,
pour ma part, J'espère que c*egt fini. CÉCILE. Qu'est-ce que c'est? HENRI.
Quelque chose que tu désires et qae ta n'oses pas me demander. CÊCILS.
Quoi donc? HSNRL Tu as déjà oublié... tout à l'heure... en [Toyant passer
madame d'Arville?... CÉCILE. Ah! mon Dieu!... c'est un cachemire!...
Mais... j*en ai un, mon ami... HENRI. Un carré... celui-ci est long. Tu en
avais envie, et tu ne le disais pas, enfant!! Pour vous punir, madame, je l'ai
pris magnifique, ça vous apprendra... (Déployant le cachemire.) Voyez 1...

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

GB QUE VBUT 1A FEMMBI 2f5 GÉGIUI. Quelle folle l
HBNRI. Est-il aussi beau que celui de madame d'Arville? GÉGILB. n est
plus beaa. HBNBI. Tu le trouves plus beau? Quel bonheur! CÉCILE, à part.
Au point de vue de l'économie, je ferais peut-être mieu' le lui dire tout de
suite... HEMRI| revenoat à elle et Uauat toi^oiin le eeckemire* M as-tu
assez tourmenté...! GÂGILB. Pauvre ami! HENBI. C'est ta mère qui est
cause de tout GÉGILB. Comment? HBNBI. Eh oui, avec ses rages
d'économie... c'est insupportable, à la fin : • Tu as envie d'un cachemire
long, ma fille, oh l prends bien garde, c'est fort cher, et puis vous avez
dépensé beaucoup... etc., etc!... GÉGILB. Je te répète... HENBI. Qu'as-tu
besoin d'aller lui demander conseil quand tu désires quelque chose? Est-ce
qu'elle me croit pauvre, par

216 CE QUE VEUT MA FEMME! hasard? J'en achèterai un autre demain! tu le lui porteras de ma part. CÉCILE. Elle en a deux. HENRI. Eh bien, elle en aura trois, et elle comprendra peut-être que tu peux désirer en avoir deux, toi. CÉCILE. Mais, mon ami... HENRI. Non, vraiment, ce n'est pas raisonnable, cela vaut-il la peine de te chagriner une seconde? CÉCILE. Mon Henri! HENRI, faisant tomber le cachemire. Et si tu ne le trouves pas assez beau, tu pourras le changer, c'est convenu. CÉCILE. Il est magnifique, mon Henri, mais... ce n'est pas cela! HENRI. Ce n'est pas?... Elle fait signe que non. CÉCILE. Je ne sais comment te remercier; si tu le rendais bien vite, puisque ce n'est pas cela?... HENRI. Singulière façon de remercier, je l'ai porté moi-même pour qu'il arrive plus vite; sacrifie-toi, au moins, et accepte-le comme fiche de consolation, ça ne compte pas, je vais recommencer.

LE QUE VEUT MA FEMME 1 217 GEGILB. Et notre budget?...
HENRI. Tant pis pour lui 1... Il faut que je devine maintenant. CÉCILE.
Écoute : ce que je désire ne s'achète pas... rien ne saurait le payer que ma
tendresse et ma reconnaissance! HENRI. Voilà pourtant un renseignement
qui devrait m*éclairerl,.. CÉCILE. Je serais si heureuse si tu pouvais
trouver! HENRI. Vrai?.r. Ne me dis plus rien, je trouverai. (céeUe cherche
dans la petit meuble.) Quo cherches-tu donc dans ce meuble?... CÉCILE.
Mon cher Henri, je vais être obligée de te le dire.c. car je n'ai plus d'espoir,
c'est fini! HENRI, à puU Si c'était cette broche que j'ai donnée à Marié pour
l'entourer de diamants. CÉCILE, à part. Je n'y comprends rien. HENRI. Le
portrait de sa mère... Eh ouîl... elle croit Pavoir perdu!... C'est celui... (Aree
effawm.) Cécile, embrasse-moi, je sais ce que tu désires. CÉCILE. Tu as
trouvé? IV. 13

218 CE QUE YEUT MA FSMMBi Je ne t'en parlais pas parce que je iroolais t'en faire la surprise poar ta fôte... Je voulais l'orner davantage. Mais comment n'ai-je pas deviné plus tôt. Mon Dieul que les hommes sont botes; mais c'est évident, c'est vers le sentiment qu'il fallait diriger mes recherches. Un cachemire? Quelle absurdité I je te demande pardon, ma Cécile. Je vais réparer cela, elle sera ici dès ce soir. GiCILE. Quel bonheur! Mais je t'en prie, mon Henri, ne fais pas de folies; elle était très-bien ainsi Je t'assure; tu sais que maman n'aime pas le luxe, elle aime sa fille, voilà tout... Ce n'est pas un crime... tu ne lui en veux pas... et ta l'aimes bien. HINBI. Je le promve. CÉCILB. Certes... Ah) je suis bien tranquille, va! Quand tu la connaîtras mieux, tu verras comme tu l'aimeras. Ah! mon Henri, que je suis contente; c'est toi qui me la rends... elle ne me quittera plus jamais, n'est-ce pas? Dieul que je sais heureuse, et que je t'aime I HENRI. Au fait, si j'allais la chercher tout de siUte. GÉCILE. Tout de suite, pourvu qu'elle soit prête. HENHI. J'attendrai un peu, si elle n'est pas prête. (AUant prandn m éhapeaa, «t à fut.) Hier, 11 n'y avait que le chiffre à mettre sur l'écrin. (Haut.) Je ne reviens pas sans ^e. GÉcniS. Ah! que tu es bon!

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

CE ŪUS V£UT MA fSM MIL 219 HENRI, àpmt. C'est bien cela, la vorlà redevenue gaie, (n t» ^oo tortir.) A tout à l'beure. CÉCILE, l^arrétant. Âh! n'oublie pas que je n'ai rien demandé.*. C'est toi qui le veux... en femme soumise, je t'obéis. HENRI. Je prends tout sur moi. CÉCILE, an eomble de la joie C'est cela. Henri I je suis fâcbée d'avoir été triste. HENRI. Et moi, je suis heureux d'avoir deviné! Il sort. SCÈNE V CECILE, seule. Enfin l Mère chérie, tu l'emportes... (iHaDtA la chambre verte.) et comme ce sera commode pour nous vdr. (Prappaot à u porte.) Maman, es-tu chez loi?... (Ouvrant u porte.) Ohl chère petite chambre, comme je vais t'aimera présent... Là-bas, rue d'Enghien, cela doit être si triste, toute seule depuis trois mois... Avant mon mariage, nous ne nous quitions jamais, toujours ensemble comme deux sœurs, nous étions bien heureuses!... Moi, je le suis encore davantage maintenant, mais elle, la pauvre amie, elle doit ôtre plus triste, car elle est plus souvent seule. Mais maintenant c'est fini... (EUe tire nne lettre de sa poche.) Âh ! tU HO Sals paS tOUt IC Chagdn que m'a fait celte lettre... J'avais bien compris toutes tes délicatesses, aussi je n^ai rien demandé, il a ^viné, et je suis

220 CE QUE VEUT MA FEMME I bien sûre qn*en rentrant da
bal ce soir, tu dormiras là, dans ta chambre... Oh! dans sa chambre l... Moi,
d'abord, qnand je marierai ma fille, j'exigerai qu'elle habite ma maison...
(Regardant la lettre.) Ah! cette lettre, il ne faut pas qu'Henri la voie...
(Al'unt mettre la lettre dans m poche, pub s'azrét&nt et 88 dirigeant rers la
petit meoble.) NOU... SerrOUS-la Icl, C'eSt pluS prudent. SCÈNE VI
CÉCILE, HENRI, rentrant. HENRI. Me YOilà CECILE. Seul?... Elle n'était
pas rentrée ? HENRI. Comme j'arrivais, Touvrier la rapportait. CÉCILE.
L'ouvrier t.. . (Henri met l'écrin sous les yenx de CécUe.) MOU
médaillon?... Âh! je comprends, il parlait du portrait, et moi... HENRI. Eh
bien) voilà tout! CÉCILE, embrassant le portrait. Oh! mon ami, que c'est
beau! et que je te remercie! HENRI. Enfin cette fois, c'est bien fini, j'espère!
Adieu, tristesse! CÉCILE. Donne-moi mon beau cachemire long. (Henri m
met le eache

CE QUE VEUT MA FEMMEI 22f mîM sar lei épaules.) Veux-ta maintenant qae j'aïlle chercher maman, elle dînera avec nous, et ce soir nous irons au bal demadamed'Estang, puis, si nous rentrons trop tard, dame... nous lui offrirons l'hospitalité... la chambre verte! Veuxluî... dis? HENRI. Parfaitement. CÉCILE. Oh! qu'elle va ôtre heureuse) HENRI, aa moment où Cécile ra lortir. Cécile? CÉCILE, sar la porta. Mon ami? HENRI. Tu ne me dis pas que j'ai deviné? CÉCILE, après un petit effort. Pas tout à fait. HENRI. Comment!...^ CÉCILE, loi enrojant an baiser. Mais courage, tu brûles. Bile sort. SCÈNE VII HENRI, seal. Alors, ce n'est pas cela, mais non, puisque je brûle. Âht c'est désespérant, je ne cherche plus. J'ai remarqué que

222 CI QUE VEUT MA FEMME I toades les fois (lu'ii était question de sa mère, Cécile me r[^] gardait avec dos yeux qoi semblaient dire : efaerelie par là, mon ami, cberhe, c'est la source. Il y ai de- la beUe-mère, là-dessous; Je dois être en pleine joaissasice de qaelque affreux défaut qui crève les yeux à tout le monde, un défaut que je ne vois pas et que ma belle-mère a signalé à ma femme! Ohl les belles-mères 1 mais qu'est-ce qui lui manque à la mienne? Sa fille pour jouer à la poupée?... D'abord, pourquoi n'est-elle pas venue depuis dimanche? Pourquoi joue- t-elle ce rôle de victime vis-à-vis de moi? C'est dans ces dispositions- là qu'on se plait à calomnier son gendre. On souligne ses défauts I On le rend malheureux, on l'énervé... On le rendrait méchant! (Frappant sur la cheminée et se regardant dans la glace.) Colèrol Si C'était défaut? C'OST lui» je le vois dans la glace. « On bondit tout doucement. » C'est cela... « Ton mari me fait peur, je n'ose plus aller chez toi! » Ahl c'est ainsi... Eh bien! à partir d'aujourd'hui, je veux être doux comme un mouton. {Uwm l» eordm de toaiuitke. — Se voyant dans u glace.) J'ai l'air d'uu tigre 1 Voyous... voyons... du calme... (IUant au petit meuble.) Je vais M éclrlo, à ma belle-mère, je vais lui dire qu'elle peut bien rester chez elle! et que mes défauts... (Il eherehe da papier pour écrire. — Voyant la lettre.) SOU éofiturel... (Retournant la lettre.) Une lettre adressée à Cécile. Elle ne s'est pas contentée de le lui dire, elle le lui a écrit... Je parie qu'il est là tout au long, ce défaut. Voilà pourquoi Cécile ne m'a pas montré cette lettre, c'est clair! Ahl ma foi, je lis, c'est mon droit : (usant:) « Ma chère fille, » Je te le répète, ne demande rien, je t'ai donné pour » époux l'homme que j'ai cru trouver le plus parfait, et » lorsqu'il comprendra que mon cœur de mère compte » maintenant deux enfants au lieu d'un, il m'appellera près » de toi, alors seulement ton rêve de me voir habiter cette » petite chambre veirte..« » (Stt levan» et mettant 1» lettre dans- sa poefa».) Ji'ar COMprîS L—

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

GB QUB YBUT MA FBHMEI 223 SCÈNE VIII . HENRI,
CÉCILE. ^ ciCILEy «ntrant eomnie nue flèche. Ton ami, M. Richard est au
salon, il vient d'arriver, je Tai rencontré à notre porte. HENRI. Richard? On
monte ses bagages, je crois. Si ta yenx bien le recevoir. HENRI.
Certainement! Ahl ce cher Richftrd. ¥o«8 tous 6tes rencontrés? CâCILB.
Oui... val HENRI. Oui, oui... je Yais...rinstaner. GÂCILR* L'hislaller...
HENRI. Dlnera-t-il avec ik>us? CÉCILE. Comme ta vendras. HENRI. Il
me semble. ••

m CE QUE VEUT MA FfıMMBI GÉCniB. Assurément. HENRI.
Biais, ta mère ne le connaît pasf GÉGILB. Ils feront connaissance à tablai
HENRI} Mmiantt Ouil Enfin, je vais voir Qa. il sorr. SCÈNE IX CÉCILE)
seule. Les hommes ne sentent rien, ne devinent rien) Un monsieur que je
n'ai vu qu'une fois, le jour de mon mariage, et à la sacristie, encore^ il va
s'installer chez moil Et me. voilà forcée de lui faire bon accueil, si je ne
veux pas déplaire à mon mari ; ob! les maris! Et encore, il paraît que le
mien est des meilleurs, à ce que dit maman ! Mais ils ne comprennent donc
que ce qui flatte leur vanité, nos toilettes, les cachemires, les diamants l
Mais s'il s'agit d'un sentiment, d'une chose de cœur, qui nous rendrait la vie
tout à fait heureuse, un sentiment, qu'un enfant devinerait... oui, un enfant.
Mais ces messieurs, ils sont trop grands, ils ne devinent plus. Quant à cette
chambre que je réservais pour ma mère, il peut y installer tous les amis qu'il
voudra, ça m'est bien égal maintenant, mais pas avant que je n'aie enlevé
tous mes travaux de jeune fille, mes broderies... ces peUts coussins que
j'avais faits pour elle, toutes mes tapisseries! Ee monsieur fouleraii tout cela
aux pieds! Oh! non! par exemple) nonl Quand je devrais tout déménager
moi

GB QUE VEUT MA FEMME I 225 même, Je vais le faire; sois
tranquille, obère mère, tu seras vengée 1 Je laisserai deux chaises dans cette
chambre» ce sera bien assez bon pour lui. Elle Ta pour sortir. — HeDii
antre en se frotaot les mains. / é / SCÈNE X CÉCILE, HENRI. HENRI. ■
Voilà qui est fait! CiCILE, k part. Trop tard 1 ■ M' HENRI. Il est installé.
CÉCILE. Dans la chambre verte? HENRI. Non, à rbôtel en face 1 CÉCILE.
Gomment? HENRI. Oui, j'ai réfléchi, j'ai d'autres vues sur cette chambr^^
verte, je viens d'en faire part à mon ami, qui da reste a compris cela tout de
suite. Il viendra an de ces jours dîner avec nous, ta verras quel charmant
garçon. CÉCILE. Mais, mon ami, je croyais qu'il dînait aujoard'hui.
HENRI. Aujourdliui il dîne à table d'hôte. IV. 13.

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

226 GB QUE VEUT MA FEMME I eÂGILB. A table (Thâte?
HBNRI. On y dîne très-mal, mais ça ne fait rien; j'y ai diné autrefois étant
garçon. CàCILB. Cependant, mon Henri, si cela devait te contrarier, nous
pourrions... HENRI. Mous dînons aujourd'hui en famille, ta mère, toi et
moi. Après dîner nous allons au bal. Et après le bal, dans notre appartement,
nous installons belle-maman I CÉCILE. Que veux-tu dire? HENRI. Qu'à
partir d'aujourd'hui la chambre verte est occupée. CÉCILE. Par qui?
HENRI. Gomment! tu ne devines pas?... CÉCILE. Non, dis-le toi-même 1
HENRI. Par ta mère 1 et c'est moi qui te la demandav*. (vAnimt à
ff0iwuE.) je te le demande à genoux 1 CÉCILE. Ah! mon Henri, je t'adore;
tu as deviné cette fois. HBNRt, tirant la lettre de sa podie. Pas même cette
petite satisfaction!... Regarde! It lui montre la iattre.

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

CE QUE VEUT MA FEMME I ni GiCILB. &a lettre!... HENRI.
A l'avenir, ma Cécile, si tu vois poindre la pins petite qaerelle entre ta mère
et moi, tu me montreras cette lettre, et j'aurai toujours tort... CÉCILE, se
jetant dans ses bras. Henri 1 je suis heureuse d'ôtre au monde 1 HENRI,
Tembrassant. Bien vrai, mon cher hOnheur ! (On ente&d on oonp de
sonnette) Chutl... on a sonné. CÉCILE. C'est elle 1 HENRI. Courons lui
ouvrirl... pur DB CI QUB viur MA nm

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

TROP PRESSÉ MONOLOGUE PAR M. CHARLES DE SIYRY

The text on this page is estimated to be only 10.43% accurate

PERSONNAGE L'HOKMK PRESSÉ M. COQUBLIf CALÎT.

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

TROP PRESSÉ ▲ no «Bl imagiiMiNk. Moa cher ami, je vous quitte , mille pardons , mais je suis esceesttYemani pressé. — (paoaM aocda.) ~ Aa fait, je do vous ai pas dit*, la faute en est au général , il me racon« tait ses campagnes; moi, j'écoutais sans entendre,, distraite* manL. « Voyez-¥Qus, ditril«. je ramasse ma colonne par un mouvement tournant, je fais déployer en tirailleurs les hom* mes du 28^, tout allait pour le mieux. » ... Alors ma fiancée pas8e,jeprépareuo motgracieux, je m'incline tout en ayant Tair de suivre le général, ma tasse dé càocolat m!échappe et se répand sur la robe bleue pâle de ma cousine. Confus, troublé, affolé,jjelâche le général, et jem'enfuisen bousculant tout le monde,, couvert de ridicule et de cbocolat. — Voilà mon. mariage oomprofflis, c'est désolant..* et un excellent marine. Vous savez, ma cousine bloode avec qui j'ai valsé Tacttre mercredi cbez madame de Trois Etoiles? Enfin, aujonrd'bui je vais tâcher d'arranger les choses, le suis sûr de rencontrer cae dames chez le grand pâtissier du boulevard; vous saivez? où elles viennent tous les jours grignotter des gâteaux de deux à trois> (n tin m montre.) il est 3 heures moins tû. Diable! je n'ai que le temps. Voyez comme on s'attarde à causer, je vous^ quitte, mille pardons, mus vous comprenez... (fuim» lortie.) ^ Au (ait, je ne vous ai pas dit, le général m'est très-utile, et si j'obtiens ma nomination, mon ambassade^ ce sera grâce à lui; sans ça, vous compcenez

232 TROP PRESSÉ que je n'aurais pas perdu mon temps à écouter ce récit de bataille.— Le temps est une chose si précieuse. — D'autant plus que (Riant.) VOUS savez, son fameux mouvement tournant, il a été enveloppé et coupé comme la galette... Ah! c'est vrai, ces petits gâteaux, je vais manquer ces dames. (Il tire sa montre.) 3 heures 5.— Sapristi! Bonsoir, mille pardons, à bientôt. (Fausse sortie.) — Ah! à propos, vous ne savez pas l'affreux malheur? Gaétan, le beau Gaétan, mon meilleur ami, le vôtre aussi, je crois. Désespéré, le pauvre garçon! Une brouille, la paille rompue avec la petite comtesse qui a les cheveux roses et pour une vétille, pour un rien. Ces amoureux, tous les mêmes! C'est une vraie passion, voilà près de trois mois que ça dure et c'est très sérieux; il est véritablement épris, mais là; il est au lit avec la fièvre et des idées noires, 450 pulsations à la minute, tic, toc, tic, toc, (il tire sa montre sans le regarder.) — (Regardant le cadran.) Grand Dieu! 3 heures un quart, le pâtissier que j'oubliais, j'ai manqué mon mariage! (Il remonte.) Voilà tout, j'irai ce soir aux Italiens, (il redescend.) Ces dames ne manquent pas une représentation. Hein, comme le temps passe sans qu'on s'en doute? (Il remonte.) Je cours au ministère pour ma nomination, (il redescend.) là au moins j'arriverai à temps... Eh! eh! tout juste, le général part régulièrement à 3 heures et demie. Je vous demande pardon, mon cher ami, mais je me sauve, vous comprenez, une affaire d'avenir, c'est très sérieux. (Hé! on fiacre imaginaire.) GO! Chère! CO! Cher!... BOU, il est pris! Bah! j'irai pédestrement en pressant le pas... bonsoir, à tantôt... (Fausse sortie.) Ah! mou Dieu! et ce pauvre Gaétan qui a la fièvre : il faut absolument que je passe chez la petite comtesse aux cheveux roses, je le lui ai promis. Je lui dirai dans quel état elle Ta mis, son désespoir, ses regrets, elle m'écouterà, il faudra bien qu'elle m'écoute! (S'adressant à une comtesse imaginaire.) Madame, Si VOUS l'avez vu comme moi, ce matin, vous auriez eu pitié ; c'est sa vie que je vous demande, sa vie, madame. Il m'a dit : • Si à 4 heures précises, tu n'es pas venu m'apporter une bonne parole, je saurai ce que ça veut dire, je me fais sauter la cervelle! •

TROP PRESSÉ 233 (a Vam imagiaûre.) Et VOUS savez, mail chor, qu'il le fera comme il le dit. Je le connais, c'est une tête montée; si ce n'était pas un garçon sérieux ; il se serait fait poêle lyrique. Aussi je lui apporterai son pardon dans du papier, dans du papier parfumé (Héiant nn antre fiacre.) Goctier! cocher!... Ah ça, tous les cochers de Paris sont donc pris auj/^urd'hui? (Regardant sa montre.) 3 hourcs et demie, lo général est parti! — Où le trouver? Vous avouerez que c'est jouer de malheur; il m'aura attendu, puis furieux de ne pas me voir, il sera parti! Où le trouver, bon Dieu! Aussi, c'est votre faute; vous me retenez là à causer sur le trottoir depuis une heure, quand j'ai tant de courses importantes à faire!... Oh! je ne vous en veux pas; je sais bien, on s'attarde à causer et puis le temps passé « fv^t trreparable tempos rt — Je vou3 quitte, je me sauve, mille pardons. Je cours chez la petite comtesse aux cheveux roses, il s'agit de sauver la vie d'un ami, car il n'y a pas à dire, s'il ne m'a pas vu à 4 heures, à 4 heures 5 il se tue — il le fera comme il le dit! Oh ! les femmes! bonsoir. (Fausse sorue.) — Je n'ai pas besoin de vous recommander le plus absolu silence sur toute cette affaire, car je ne vous ai pas dit... Oh! je peux vous confier ça, vous êtes un caveau de famille pour la discrétion... Eh bien, la petite comtesse aux cheveux roses est la femme du général! Tous les mêmes, les maris! (sabitement.) Tiens, mais au fait, c'est juste, je vais chez lui. Je présente mes hommages à la comtesse, à qui je glisse en deux mots ce que vous savez Oh! il est sourd comme un pot, l'abus du canon, il n'entendra rien; et à lui je crie dans l'oreille gauche, la bonne, mes excuses, ma nomination, etc., etc. Je fais aussi d'une pierre deux coups. Après, je cours chez ce pauvre Gaétan. La bonne nouvelle, — car je ne peux que lui en apporter une excellente, coînme diplomate on peut compter sur moi!, — la bonne nouvelle, dis-je, le remet sur pied, nous sortons retenir nos fauteuils aux Italiens et nous allons dîner au Cercle... Et dire qu'on croit généralement

The text on this page is estimated to be only 11.37% accurate

234 TROP PRESSÉ les hommes du mo&de inocenpés» oa nous
suppose oisifis, iO^QsCiee de la foule! ERfin, maiotenairt tout s'arrange au
miettXt et ee soir aux Italiens» j'aurai raccommodié mon mariage, séduit le
général, et sasTé b ne à mon meilleur ami. (n ngard» M iBODtr*.) Grand
Dieu! Quatre heures... il est mort! mS ra TBOP PUDEN»&

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

LE COIN MONOLOGUE PAR M. ARMAND SILVESTRE

LE COIN O^ Coquelin Cadet Je sois célibataire... célibataire et bien élevé. — > Si j'ajoate cela, c'est pour ne pas vous laisser croire que ce soient mes mauvaises façons qui m'aient interdit rentrée du temple de PHymen... non! Mon respect m'a suffi; je me connais et je me suis trouvé indigne : voilà tout! Je me console de la solitude inhérente à mon état (ça se dit toujours) en voyageant. Un homme seul qui ne laisse rien sur ses talons, qui porte tout avec soi comme le sage, n'a rien de mieux à faire qu'à courir le monde. C'est même un devoir pour lui et s'il y manquait, il serait bien vite montré au doigt par tous les directeurs des grandes compagnies de chemins de fer et de paquebots. Je passe donc la moitié de ma vie à me mettre en route et l'autre à revenir. Ce sera ainsi jusqu'à mon dernier voyage pour lequel je prendrais bien inutilement un billet d'aller et retour. Seulement, jusque-là, comme j'aime fort mes aises, je m'arrange pour pérégriner toujours aussi confortablement que possible. Ainsi il me faut toujours une casquette de soie, — vous savez : la soie détourne la foudre que le mouvement du chemin de fer pourrait solliciter, — ma gourde de cordial, mon petit pâté de gibier dans ma sacoche» un bon roman comme on en fait maintenant avec des des

1238 LE COIN criptions de Paris, pour m'endormir, mais surtout, oh mais avant tout, quand je dois passer la>nttit, il me faut mon coin. Ce n'est pas uniquement, croyez-le bien, parce qu'on y est mieux assis qu'aux autres places qui coûtent le même prix, et qu'il est toujours doux de profiter d'un injustice, ni parce qu'on y est mieux calé que contre les oreiUes de crin du milieu de la voiture. Non 1 Je ne suis pas une âme sans poésie et c'est pour moi un grand plaisir de voir le paysage courir comme s'il voulait toujours aller se mettre à la queue du train. Je ne suis pas insensible aux beautés de la nature, et quand un rayon de lune mêle quelque fantastique à ces réalités, je me sens tout comme un autre poussé à une mélancolie pleine de charme. Je vous en préviens donc : si jamais vous me rencontrez dans une salle d'attente, — et je vous engage même à me bien regarder pour me reonnaître, ~ je suis toujours prêt à vous bousculer impitoyablement pour arriver bon premier dans mon compartiment. J'ai même un truc pour cela : —j'approche traîtreusement mne chaise de la porta vitrée et, quand cdl^ci s'ouvre bruyamment, je pousse la chaise derrière moi dans les jambes de mes contemporains. Je vous recommande oe procédé qui est souverain; seulement il n'y a pas à l'employer si vous me voyez là. Je prendrais pluitôt un fauteuil on même un canapé pour avoir les devants. Je venais de réussir pour la centième fois mon petit tour, en partant hier pour Grenoble. Brrrr... la chaise avadt roulé derrière moi au milieu de malédictions épouvantahles et, sans m'inquiéter de ces vaines clameurs, je m'étais précipité à ma place préférée, le coin à droite, dans le sens du mouvement. J'avais immédiatement roulé une cigarelle pour effrayer les dames, obstrué tous les coussins de ma valise» de ma cpuverture, démon chapeau, de mon parapluie et, heureux effet de ma ruse 1 chaque voyageur qui s'était glissé jusqu'à la portière avait reculé devant ces barricades. L'homme d'équipe avait bruyamment abaissé le loquet inférieur, la cloche sonnait aux retardataires, j'étais sauvé! 0 nuit in

LE COIN 239 comparable de contemplation et de rêverie 1 Une lune su[^] perbe ! Un train express 1 Gomme les arbres affolés allaient fuir sons les étoiles ! Tout à coup, j'entends un miséraèle employé dire juslo sous ma fenêtre : — Par ici , monsieur et madame, par ici , il y a de la place. Mon loquet fut violé et an couple essoufflé se rua dans ma thébaïde. La femme me parut charmante, Tbomme affreux ; c'est dans l'ordre des càoses et, sans m'appesantir sur oette antithèse, je les laissai avec indifférence s'installer à l'autre bout du compartiment, liadame s'étendit à gauche, monsieur s'étala à droite et mit ses pantoufles sans m'en demander la permission, ce qui me parut léger. Mais je ne me vengeai pas en tirant les miennes de ma couverture, parce que, je vous l'ai dit plus haut, je suis bien élevé, le me contentai d'avoir pitié de la pauvre créature condamnée à vivre avec un tel rustre. Ces gens étaient d'ailleurs silencieux et je me décidai à ne plus regarder de leur côté pour me faire au moins l'illusion de la solitude. 0 nuit charmante encore de méditation et d'extase J II me sembla cependant qu'un petit nuage avait passé sur la lune et que le froid allait donner des rhumatismes aux arbres. — Par ici, monsieur et madame, par ici, 11 y a encore de la place, mais dépêchez-vous ! . Encore sous ma fenâtre et toujours ce misérable employé ! Cric, crac, la portière s'ouvre encore et un second couple, plus essotifflé encore que le premier, jaillit jusque sous mon nez. La femme était jolie, l'homme épouvantable 1 C'est la règle et puis qu'est-ce que ça me faisait! Une lutte effroyable, titanesque s'engageait dans mon cerveau entre mes sentiments bien connus de délicatesse et l'amour de mes aises. Une tempête sous une casquette de soie! Car, avec cette netteté de vision que donnent les circonstances critiques, j'a

240 LE COIN vais parcoani d'un seul tour, le cercle des hypothèses qui me condamnaient au sacrifice. Car suivez avec moi, je vous prie : si je gardais mon coin, ma nouvelle voisine, pour avoir le sien, était orcée de me faire vis-à-vis, et son mari, pour la défendre allait s'asseoir à côté d'elle, ce qui la privait absolument du plaisir de s'étendre; ou elle abandonnait cette place privilégiée à son affreux conjoint pour subir, de l'autre côté, une oppression égale; ou elle s'asseyait près de moi et je voyais ce drôle s'abandonner aux délices d'un sybaritisme insolent, mollement couché comme Tityre, pendant qu'elle et moil... Oh! non! infliger de tels supplices à un sexe que j'ai tant respecté, jamais ! L'amour de mes aises roulait dans la poussière. Mes sentiments de délicatesse bien connus avaient vaincu. En moins de temps qu'il ne m'en a falla pour vous raconter cette bataille, j'avais cédé mon coin et l'homme épouvantable était assis à ma gauche, sans même m'avoirdit merci. Aussi sans gêne que le premier! Il fit une façon de toilette de nuit devant moi sans m'adresser la moindre excuse. La jolie femme ne m'en fit pas non plus, mais, hélas ! elle ne s'était pas déshabillée, elle ! Je ne me faisais pas d'illusions, ma nuit était perdue. La lune avait disparu dans un nuage et les arbres avaient la goutte. Une seule fois je tentai de regarder par la portière, en tournant la tête comme ça; — mais le profil de mon odieux voisin se mêla si ridiculement aux lignes du paysage que je reculai épouvanté. Imaginezvous que de hautes futaies semblaient s'élancer de son crâne (pure hypothèse, vous savez) ; que ses sourcils balayaientl'azur du ciel devant eux et qu'à un moment où la lune subitement dégagée était découpée par son nez, je crus voir le corbeau de la fable tenant dans son bec un fromage de lumière. J'aurais regardé un peu plus longtemps que je serais devena fou. De désespoir, je me retournai vers mes premiers bourreaux à l'autre extrémité du wagon. Ceux-là ne gênaient

LE COIN 24f pas ma vue, allongés qu'ils étaient dans des poses inégalement gracieuses, madame comme une fleur fauchée, monsieur comme un potiron. Mais ils avaient eu l'attention délicate de baisser les rideaux de leur côté pour m'agrandir les horizons. C'était complet. Il me restait pour toute ressource la série des torticolis qu'on contracte en tentant de dprmir le long des oreilles de crin qui ne simulent des coinsque pour les gens naïfs. Je l'abordai franchement et m'enveloppai d'une bonne courbature pour le lendemain. — Mais an moins, pensais-je, si ces deux rustauds ont feint de ne pas apercevoir la galanterie exquise de mon procédé, s'ils se sont bien gardés, le? jaloux! de le faire remarquer à leurs femmes, celles-ci me rendent intérieurement justice et le parallèle qui s'établit, dans leur cerveau, entre ma personne et celles de leurs malotrus d'époux ne saurait êtreque flatteur pour moi. J'ai le dos brisé, mais ma conscience* n'a pas fléchi. Aïe, c'est en voulant me retourner... Mais il est doux de souffrir pour une moitié du genre humam siincomparablement plus belle que l'autre... Ouf!... c'est dans les reins., mais quel délicieux martyre ! Faisons semblant de dormir tout en souffrant pour mieux respecter leur sommeil. 0 voluptés du sacriûcel Tiens, la jolie femme qui me fait vis-à-vis est réveillée : elle s'approche de son mari,, mon abominable voisin... elle lui parle tout bas, elle me désigne du regard. C'est canaille, mais j'écoute. «— Pauvre chéri! demande donc à cet imbécile-là, s'il; descendra bientôt que tu puisses t'étendre! » Et maintenant, célibataires mes frères, cédez votre coin,. si ça vous amuse. Moi je me marie, uniquement pour vou& le prendre et vous faire traiter d'imbéciles par ma femme après. FIK DU COIK IV. 14

The text on this page is estimated to be only 15.14% accurate

LE BRACELET SAYNÈTB PAK, M. ERNEST HAMM

The text on this page is estimated to be only 5.18% accurate

PERSONNAGES CAM ILLB, veare. (20 aai.) BLA.NCBE.
(iSaos.) JE A. M.

LE BRACELET Oq laloa chez Camille. — CaDapé, ehaïies;
Ubl* à tâté da canapé, etc. SCÈNE I CAMILLE, seale, «idsefiir la canapé*
Déjà deux heures! Et Maurice qui n'est pas là! Lui qui depuis trois mois ne
manque pas de venir me faire sa cour en attendant notre mariage I Notre
mariage! Qui m'eût dit que je me remarierais jamais quand, il y a deux ans,
je devins veuve de cet excellent M. de Lussay, un homme si bon, un peu
vieux, un peu absorbé dans ses livres de jurisprudence, mais si bon! ... Ah I
Maurice, il faut que je vous aime bien ! Voyons! que pourrais-je bien faire
en l'attendant? (BUe prend nn joaraai.) Go journal ! La politiquo! toujours
la politique!... Faits divers. « Avis aux personnes qui quittent leur
appartement. » Tiens, ça m'intéresse, moi qui ai donné congé pour le 15
prochain. La femme doit suivre son mari et j'irai demeurer (Àdemuoix.)
avec lui! (usant.) « qui quittent leur appartement. Une habile voleuse, sous
prétexte de visiter les logements à louer, s'introduit dans les maisons et ne
craint pas d'y opérer des razzias qui IV. 14.

246 LE BRACELET font amèrement regretter aux trop confiants locataires de ravoir reçue. - Cette fsmme dangereuse, sur laquelle la police n'a pas encore pu mettre la main, est grande, blonde élancée. Elle a les yeux bleus et un air assez distingué qui prévient tout d'abord en sa faveur et Taide à faire ses nombreuses dupes. » Ah! mon Dieu! Et moi qui ai justement mis réciteau, à louer ce matin. Je n'oserai plus laisser voir l'appartement à personne maintenant. Pourvu que cette femme n'arrive pas ici! Quelle folie! Il y a des milliers d'appartements à louer à Paris en ce moment. C'est ce Maurice avec sa lenteur qui me met en tête ces idées absurdes! Que fait-il? Je voudrais le voir, ne fût-ce que pour le remercier du joli bracelet de turquoises qu'il m'a envoyé ce matin et de la lettre charmante qui l'accompagnait. (BQetira nne lettre de m poche et lit.) t Ma Chère Camille, permettez-moi de vous envoyer ce présent modeste en témoignage d'affection. J'envoie le semblable à ma sœur qui sera bien heureuse de vous connaître et de vous aimer dès qu'^eUeiSeca arrivée deBoedeaux. En attendant, pareilles toutes les deux par la grâce et les qualités dxi oœur, vous le serez également par ce bijou dont les deux exemplaires feront de vous deux sœurs par amicipation. • Sa sœur! Je Jbr&le à la voir. Si elle UÛjsessamble surtout, je sans que je. L'aimerai iia folie, (jl j^a .qui .latre.) Qu!ûst-.ce que c'est? SCÈNE II jOàHIIIXE, JEAN. JEAN. Madame, c'est une 4amd qui vient pour visiter l!ajH[MJrt0ment. i

L£ BRAGEUËT 147 GAMIUJi. Une dame? poar l'appartement?
Et coonneiit est-efl^ cette dame? WkSiBcotbl ni graade, iiii .petite, m
jgnmeitJd ma^ce Je crois que vous ne voulez pas vous compromettre, Jean.
(a. part.) Je sois foile avec mes idées. C'est égal. (Amt.) Faites entrer cette
dame et, yoos m'entendez bien, ne la quittez pas un instant. Je reviens. Je
vais me mettre en état de la pecevoitr. JBAN. Bien, madame 1 Camille
s(Hrt. SCÈNJS III JEAN, BLANCHE. JBAN| à la caatoDade. Entrez,
madame. (Entrée de BUnche.) Si madame vent attendre ici un instant, ma
maltresse va venir de suite. BLANCHE. C'est bien, laissez-moi. (Jean ne
bongepas.) C'est gentil ici, ça dispose en faveur de celle qui l'habite. C'est
égal, c'est peutêtre un peu risqué, ce que je fais là. A mon arrivée de
Bordeaux, venir sous prétexte de louerun appartement libre voir et étudier
incognito la fiancée de mon frère. Si Maurice savait cela. Mais bah 1 il ne le
saura pas. Quand elle «t moi nous serons amies intimes^ elle me gardera le
secret, (a jean.) Vous pouvez me laisser, mon ami.

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

^8 LE BRACELET JEAN. Bien, madame. Il o6 boage pis.
BLANCHE. Il paraît qa'il est sourd ou qu'il veut me tenir compagnie.
Cnflnl (a jeaa.) Votre maîtresse habite seule ici? JEAN. Oai, madame l
BLANCHE, à part. Tiens l il n'est pas sourd. (Haat.) Et elle y reçoit
beaucoup de monde? JEAN, à part. Qu'est-ce que ça peut lui faire? (Haut.)
Mais ni peu, ni beaucoup. Du reste, voici madame. SCÈNE ly BLANCHE,
CAMILLE, JEAN, CAMILLE, bas à Jean. Dh bieni vous ne l'avez pas
quittée un instant? JEAN, de même. Non, madame! Elle me demandait
même des renseignements sur vous, si vous sortez seule souvent, s'il vient
beaucoup de monde ici. CAMILLE. Tiens! quelle idée! Laissez-nous, (jean
sort. — a part.) Yoilà qui es^ singulier.

LE BRACELET 2i9 SCÈNE V CAMILLE, BLANCHE.

BLANCHE. Excusez-moi, madame, de vous déranger ainsi. CAMILLE.
Mais da tout, madame, vous ne me dérangez pas. Et pais, quand on quitte
un appartement, il est assez naturel... (a part.) Elle est blonde I BLANCHE,
à part. Gomme elle me regarde ! elle n'est pas mal, d'ailleurs ! CAMILLE.
Il est assez naturel!... {l part.) Blonde et élancée 1 Elle prend an cachette le
journal et compare le signalement à celui de Blanche. BLANCHE. Tiensl
elle lit le journal, maintenant, (Eant.) Mais, madame» ne vous dérangez
pas» et si vous voulez me donner quelques indications, je saurai bien visiter
cet appartement toute seule. CAMILLE, & part. Toute seule, c'est cela ; elle
veut être libre ! C'est elle, plus de doute I Ahl mais j'ai peur, moi ! (Haut.)
Mon Dieul madame, à vous dire vrai, je crois qu'il vaudrait mieu^ pour
vous ne rien visiter ici. BLANCHE, surprise. Pourquoi cela? CAMILLE.
Parce que je suis sûre que cet appartement ne vous cou

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

250 IriB BftAGfiLBT viendrait pas, mais pas du toutl (k pun.)
Gomme elle regarde aatour d'elle! BLANGHB, à pirt. Elle a des idées
singulières (Haat.) Mais... GAHILLB. fouillez m'excuser, madame. J'ai
quelque chose à faire et je ne saurais rester. BLÂNGHB. Voilà qui est,
particulier! (nant.) Mais enfin, cet appartement, je voudrais... GAHILLBf
on peo irritée. Encore une fois, je vous afiteoae/iu'il ne vous conviendra pas
du toat. BLANCHE, à part. Quel caractère ! C'est là, cette femme
quetfaurice me dépeigttôit si charmante et si douce 1 GAMILLB, à part.
Elle ne s'en ira donc pas I BMNGHB. Mais j'ai, je pense, le droit de visiter.
GAHILLB. Eh! madame, si on ouvrait ses portes toutes grandes à tantes les
personnes qui se présentent sous prétexte 4e visiter les appartements...
BLANGmS. Que voulez-vous dire? GAKILLE. Hien. Mais je sais combien
on est exposé à Paris à rcce* voir des /visites dangereufiasjde^a&de
tattteiSfiffte.

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

LE BRAGBLSI l'^l BLANGBE^ «Tat eolère* Madame I
GAlfICLB. Madame! BLANCHE, à part. Mais elle est folle l EtMaarice
qai Youlait... Oh I mais nonl je saura^î hi^B ^^b empêcher. (Haat.)
Madame, je me retire l puisséez-vmis ne jamais* voqs repentir de la faço
dont YOQS TOUS ôtes pwmis de m^receroirl... CAMILLE, à part. Oui, oui
l BhkKQEK, f'apfrMiHat. Adieu, madame, vous entendez bien, adieu !
GAlIILLEY regardant M mite*Âh! mon Dieu! BLAMCBS. Quoi doue?
CAMILLE, & part. Ce bracelet de turquoises, à son bras, c'est le mien, celui
que Maurice m'a envoyé. Elle aurait eu l'adresse de le... voler l... oh!...
BLANGfiBJ Est-ce qu'elle se trouve mai? CAMILLE, oavrant aon écrin.
Ce serait trop forll... Mais non I ie mien qui est ià. 'est un bracelet tout
semblable! Quelle idée! (Regardant Blanche.) Celle taille, ces yeux, ce son
de voix, toute cette ressemblance que je ne m'expliquais pas. BLANCHE,
faaiM MVtw. Adieu l

252 LE BRACELET CAMILLE. C'est sa sœur !... Qu'est-ce que j'ai fait là avec mes sottises? conjectures! Me voilà bien maintenant! (u rappelant.) Madame, encore un mot? BLANCHE. Eh I que pouvez-vous me dire de plus? CAMILLE, à part. Mais quelle raison de venir ici incognito ? Ah ! je devine! Une épreuve probablement. Oh i mais il faut que je me range I (k Blanche.) Madame, vous m'avez trouvée tout à l'heure bien peu courtoise. Veuillez m'excuser. Une mauvaise disposition, de faux renseignements qui m'avaient abusée... je vous exprime ici tous mes regrets. BLANCHE. C'est bien heureux 1 CAMILLE. Et puis, faut-il le dire? (a part.) A nous deux maintenant! (Haut.) Je venais de me déterminer à garder cet appartement, ce qui fait que votre visite... BLANCHE. Ah! vous gardez... CAMILLE. Oui. u y a quelques heures encore, je devais me remarier, mais... BLANCHE. Mais?... CAMILLE, soariant. Mais tout cela ne vous intéresse guère, madame. BLANCHE) s'asseyant. Mais si I je vous assure. Continuez donc, je vous prie; Vous deviez, disiez- vous, vous remarier?

LE BRACELET 253 CAMILLE. Quand j'ai reçu des renseignements confidentiels qui m'ont donné beaucoup à réfléchir 1 BLANGHB. Vraiment I CAMILLE. Mon futur m'avait habilement caché ses défauts! BLANCHE, à part. Maurice I des défauts 1 CAMILLE. 11 m'avait caché qu'il était joueur, mais joueur à passer la nuit à une table de baccarat, dissipé, ne sachant pas rester chez lui un instant! BLANCHE, à part. Maurice. Lui le plus rangé des hommes! CAMILLE, à part. Elle est attentive, je crois ! (naat.) Et sa famille ? Car il a une famille; d'abord une sœur! BLANCHE. Qu'avez-vous à reprocher à sa sœur? CAMILLE. Une sœur mariée à un magistrat de... de Marseille ou de Bordeaux. BLANCHE, étoardimeDt. De Bordeaux. CAMILLE, jonaot la sarprise. Tiens! vous la connaissez? BLANCHE, troublée. Non I du tout, je dis de Bordeaux... au hasard...

254 ht BBACBLBT CAMILLE. Cette sœur est, paraît-il, coquette, légère, futile, aimant avant tout le plaisir ! BLANCHE, M lérant. Madame! CAMILLE. Mais vous la connaissez donc? BLANCHE, se eoutonnant. Non! du tout! Continuez, je vous prieU. CAMILLE. Oh ! ma foi ! je vous ai tout dit ! BLANCHE. C'est bien heureux ! CAMILLE. Et voilà pourquoi je garderai mon appartement! BLANCHE, hors d'elle même. Vraiment, madame! Et pourrez- vous me donner un dernier renseignement ? CAMILLE. Lequel, madame? BLANCHE. Le nom de la personne qui vous a fait ces jolis rapports sur mon frère et sur moi ! CAMILLE. Votre frère ! vous! Que voulez-vous dire? BLANCHE. Je veux dire que je suis la sœur de Maurice et que je suis bien contente d'avoir pu connaître et apprécier la femme dont il voulait faire la sienne, que c'est vraiment heureux

LE BRACELET 255 pour vous, que vous ne vouliez plus de lui, car moi je ne veux plus de vous et, moi vivante, ce mariage ne se fera pas. CAMILLE, éelataot de rire. Ah! madame, vous êtes donc tombée dans le piège !.. BLAMGSB. Gomment? Que signifie? CAMILLE. Gela signifie qu'il y a une heure que je vous ai reconnue, qu'il y a une heure que je me venge de votre visite incognito et que je m'amuse, enfin! BLANCHE. Vous m'avez reconnue, dites- vous? Gomment cela? CAMILLE, onrrant soa écria. Ge bracelet semblable au vôtre ! — Maurice ne vous avait donc pas dit... BLANCHE. Si, mais jel'avais oublié. Oh l madame, commentréparer... Mais votre accueil au premier abord n'était guère encourageant. CAMILLE, embarrassée. Gela, je l'avoue, c'est Peffet des sottos terreurs que m'avait données ce journal. Tenez! Elle loi donne le journal. BLANCHE, lisant. Je comprends ! Et maintenant, vous me pardonnez ma supercherie? CAMILLE. Comme vous ma réception... cavalière? BLANCHE, l'embrassant. Chère amie... et dire que sans ce bracelet...

The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate

256 LE BRACELET SCÈNE VI Les MâMES, JEAN.

CAMILLE. Qu'est-ce que c'est, Jean ? JEAN, 1mm à Camille, Madame, c'est monsieur Maurice. CAMILLE. Vous pouvez parler haut, (à BUDche.) C'est Maurice.. Que va-t-il dire en vous voyant ici? BLANCHE. Bahl il dira ce quil voudra. Nous sommes fortes à nous ux maintenant, (a jmo.) Faites entrer! riN DU B1IACBI.VT

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

LA CHASTE SUZANNE MONOLOGUE PAR M. JULES DE
MARTHOLD

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

PERSONNAGE • LLI Mlle LODi;

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

LA CHASTE SUZANNE ef Mademoiselle calice Lody, Une
chambra. — k ganehey one table areo des Ufrei et de qaoi lerirt* SCÈNE
UNIQUE. ELLE était assise I les coades sur la table, la tête dans les muns
et se bouchant les oreilles, ré|.ète, tont bas et très-yite, âvee la frénâsie de
qael^'an qxà ne pent arriyer à retenir qaelqoe chose par cœur. « Jiors les
deux vieillards conçurent 'pour elle une paS" » sîon criminelle, — Alors les
deux vieillards conçurent > pour elle une passion criminelle, — Alors les
deux vieille lards conçurent pour elle une passion criminelle, — Alors » les
deux vieillards conçurent pour elle.,. • (EUe s'arr6te court. — Un temps oO
elle réfléchit, pals, naturelle.] Une paSSiOIl CriniiBell6*..

260 L'À CHASTE SUZANNE. Une passion criminelle?... Qu'est-ce que c'est que ça...? Qu'est-ce que c'est (AppnTut mr le mot.) encore que ça., car je n'y comprends rien, A cette leçon... Et moi, quand je ne comprends pas quelque chose... d'abord, il m'est impossible de le retenir .. et puis., et puis, ça me met en colère {...(Avec dépit.) Voyons donc, voyons donc... ? (EUe IU toat Ui deslèyret, très-attentlrement pendant amez longtempi, pais s'arrèUnt.) Eh biCUI UOU ; UOD, J'ai beau lire et relire le tout à la filée., plus je lis... moins je comprends... (Se levant, emportent fon Urre.) Ah! COTte IOÇOn...! Ce qu'elle m'agace l (Aprte nn tempe où elle a la dee yeax, pois fariease) Non, mais., qu'est-ce que ça veut dire, je vous le demande? (Elle lit haut, très-lentement, aree one nnanee oolère et pAdagog^e.) * Il y » avait à Bâbylone un Juif fort riche i» — Fort riche, bien entendu... un Juifl — « appelé Joachim. » — Joachim, c'est un nom polonais... (N'osant se faire à elle-même la plaisanterie et en soariant.) Alors.,. alors... C'était lo Juif polonais... — « Suzanne, son épouse, qui avait été parfaitement élevée.,, » — Au couvent, sans doute — < parfaitement élevée comme » le prouve la vertu qu'elle fit paraître dans la mite, était » d'une grande beauté., » — Eh bien l voilà où je commence à ne plus comprendre... D'abord, je l'ai lue, la suite, et je n'ai pas vu quelle vertu elle avait fait paraître; du tout, du tout... Et puis, belle et vertueuse., qu'est-ce qui a bien pu lui arriver... de désagréable? — Enfin l continuons...! — c Or^ deux vieillards, juges du peuple et amis de son mari, » l'ayant vue, s'en éprirent., » — S'en éprirent... Qu'estce que ça veut dire?... Eprendre., verbe... Verbe quoi? Actif ou passif...? Moi, j'ai idée que ce doit être un verbe actif, s'éprendre. —Ah! non! S'éprendre..., c'est un verbe pronominal, un verbe... réfléchi... S'éprendre... je n'en vois pas bien le sens... — Au fait, est-ce que je n'ai pas mon dictionnaire...? (eUo va à la taUe et eommenee à èhereher.) Ah! IcS dictionnaires! On ne saura jamais combien ça sert! —

LA CHASTE SUZANNE 261 Voyons, (cherchant.) S'éprendre...
 Eprendre... E-P-R — E-P-R — c Epouvanter. » — c Epoux, » — E-P-R-E
 — E-N... — Eprendre, voilà. (Lisant.) c 8*éprendre, verbe pronominal »
 Se passionner, » — Ah! voilà ce que ça veut dire? Eh bien! qu'est-ce que ça
 signifie, se passionner...? — Oh! ces dictionnaires! On ne saura jamais... à
 quoi ça ne sert pas! — (Ayant quitté le dictionnaire et repris l'Andea
 Testament.) « OTj Suzanne avait coutume de se promener dans son jardin,
 » et un jour que la chaleur était grande, elle voulut se baigner. » —
 Prendre son bain dans un jardin, quelle drôle d'idée... Enfin, dans ce temps-
 là... 1 Ça devait être des drôles de gens, ces anciens. — c Alors^ les deux
 vieillards » conçurent pour elle une passion criminelle,,. » — Ah! ma
 phrase... c'est là que j'en suis... — « Une passion criminelle » — et je
 comprends de moins en moins, c'est désespérant! — S'éprendre, c'est se
 passionner.; voyons ce que c'est que ça, se passionner... Encore un verbe...
 C'est toujours des verbes... (Elle cherche. — Lisant après avoir cherché.) «r
 Passionner, verbe actif pronominal, s'intéresser fortement. » — - En ce
 cas, ce sont des amis... Pourquoi passion criminelle », alors? (Lisant.) «
 Passion, substantif féminin, Mouvement de l'âme; affection violente;
 amour, maladie. » — Gomment ça, maladie? — « Souffrance de 1 » Jésus-
 Christ » — Eh bien! oui, la passion; au fait, c'est vrai... (Réditant par cœur.)
 « Eu ce temps-là Jésus dit à ses disciples, c'est dans deux jours que se
 fera la Pâque. » — Eh bien! oui, eh bien! oui... — Eh bien, non; je ne suis
 pas plus avancée qu'avant. (Rageant.) Aâh...I — J'ai bien demandé à
 maman, ce matin, ce que tout ça voulait dire... Elle m'a répondu... Elle m'a
 répondu : « Petite sotte, c'est cependant bien facile à comprendre. » —
 Facile, non ce n'est pas facile..., du tout, même. Ça l'est peut-être pour
 maman, mais pour moi, dame..., j'avoue... que c'est comme

262 LÀ CHASTE SUZANNE. gi on me parlait... hébreu! — C'est la première fois qu'il m'arrive de comprendre aussi peu que ça... Aussi, ce que je l'ai en mippé, cette chasteté de Suzanne... — Chasteté...? chasteté...? Eh bien! voilà, voilà...! Voilà encore un mot... Mais pourtant, je l'ai déjà vu quelque part, il me semble... Chasteté, je connais ça, oui... Je me rappelle même que..., comme je ne savais pas ce que ça signifiait, je l'ai cherché[^] dans le dictionnaire... Seulement, depuis, j'ai oublié... Chasteté?... Quand donc, où donc...? Au fait, c'est encore dans l'Ancien Testament, je ne me trompe pas, non.... (EUe feniiettaieUTre.) Chasteté... chasteté...* Chastoté de Joseph.» — Eh bien! Joseph, c'est un homme... et... Suzanne, c'est une femme... Alors, la chasteté, c'est donc... des deux genres...? (Cherchant dans le actionnaire.) c Chosteté, SUBstanttf féminin, 1» — Ah! c'est féminin. — « état chaste. J[^] (eUc hausse les épaules, impatientée.) « Chaste y adjectif; — pur[^] mcdeste. iy — Modeste, modeste, ça, je sais... c'est de ne pas interrompre les grandes personnes au milieu de la conversation... Maman me recommande toujours d'être modeste, jamais elle ne m'a dit d'être chaste... ou alors..., c'est que je n'y ai pas fait attention. — Voyons donc si l'histoire de Joseph pourrait m'aider à comprendre celle de Suzanne. — Joseph... a été condamné pour avoir laissé son manteau chez la femme du ministre... — à une soirée, probablement. — Comme ils vous condamnaient pour pende chose, ces Hébreux...! ~ Une fois, j'ai perdu un mantelet, maman m'a grondée, un pea, c'est vrai, mais c'a été tout... On m'en a racheté un autre — Et Suzanne, elle, onTaccuse... parce que... Ma foi, pourquoi..., de quoi Taccuse-t-on? — On ne le dit pas... Il n'est pas question de manteau puis... puisqu'elle est au bain. — Et, quand cette histoire-là est arrivée... et que Daniel a défendu Suzanne... et prouvé son innocence... — C'était un avocat, comme papa — il n'avait que douze ans., dit le

LA CHASTE SUZANNE. 263 livre... — Et moi j'en ai quatorze, bientôt... C'est que Daniel était plus avancé que moi... ou alors, que c'est mal raconté là-dedans... car enfin, je ne suis pas plus bête qu'une autre... — Enfin I allons toujours! (Repreoatia leo* tnre.) « Ils Saisirent le moment oU Suzanne allait se mettre > au bain et la menacèrent de la calomnier si elle ne • consentait pas à leurs désirs,, » — Leurs désirs... — au pluriel. Ces gens^là voulaient plusieurs choses... — Mais qu'est-ce qu'ils voulaient? — Si c'était de l'argent, ils choisissaient mal leur moment... Quand on est dans l'eau, on n'a pas son porte-monnaie sur soi. — (Lisant.) « Elle leur 1 répondit qu'elle préférait souffrir tout le mal qu'ils vour » laient lui faire,, » — Le mal qu'ils voulaient lui faire...? Ça se contredit tout le temps I... Tout à l'heure, ils s'intéressaient fortement à elle... — Damel d'après le sens du dictionnaire — et maintenant... Ils ne voulaient cependant pas la couper par morceaux... — (Reprenant la lecture.) c quHls » voulaient lui faire que commettre un pareil crime,, » — Allons I bon!! C'est elle, à présent, qui parle de commettre un crime? Et il n'y a pas : « un crime, » il y a : « un pareil crime. » — Pareil...? Pareil à quoi, puisqu'on n'a encore parlé de rien...? — Dieu! que c'est donc ennuyeux quand on ne comprend pas! Je me fais l'effet de quelqu'un qui serait condamné à enfiler une aiguille sans lumière... (Faisant dans le lide le geste d'onfiler tine aiguille.) ImpOSSibLO dO trOUYOr... (Reprenant la lecture.) — « 2/z honte et le dépit de se voir méprisés » succédèrent à la passion de ces vieillards... > — Encore la passion! — ^ Ils poussèrent degrands cris...ift — Alors je me suis trompée, ce n'étaient pas des voleurs... ni des assassins... Qu'est-ce que c'était? — < Les domestiques accoururent et » quand ils entendirent l'accusation des deux vieillardSf ils » rougirent... » — Qui ça, rougir? Les domestiques... Ça rougit donc des domestiques...? — « Car jamais rien de

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

264 LA CHASTE SUZANNE. » semblable n'avait été dit de Suzanne, » — Rien de semblable... à quoi? On met des notes en bas des pages^ dans ces cas-là..., pour expliquer... si on veut qu'on comprenne... Ou si on Teut qu'on ne comprenne pas..., eh bien! on le dit ! — « Cependant les vieillards commandèrent que le len » demain on fit paraître Suzanne devant le peuple pour » être jugée, tu — Mais puisqu'elle n'a rien fait, à la fin on n'a pas à la juger... (Fermant le livre.) — Et c'est tout... Tout pour aujourd'hui. — Ah! ma foi, tant mieux! — Le jugement, comme dit papa, est remis à huitaine. (Fermant le livre et l'installant pour écrire.) Maintenant, je vais faire mon analyse logique... Ah! j'aime mieux ça, au moins... au moins, je comprendrai! tiy DE LA CHASTE SUZANNE!!!.

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

TABLE LE RHUMATISME MM. CHARLES MOITSELET 2
LE CODICILLE PAUL FEBETER 9 AUTREFOIS CHARLES GROS 39
LA CONVERSION DE LA VÈUTE POETSEYREZ 45 UNE AFFAIRE
D'HONNEUR CHARLES DE SITRT 67 DE FIL EN AIGUILLE
EUGÈEE ADENIS 73 PAR LA POSTE CHARLES MOESELET 91 LB
MANUSCRIT PIERRE 6IFFARD 97 LE JEUNE HOMME BLÂME
PIROUETTE 115 LE CHAPEAU BLEU LÊOE DUVAUCHEL 121
l'homme RAISONNABLE CHARLES CRÛS 143 L'ACCORDEUR M^e
NINA DE YILLARD 151 l'innocente M. CHÉRT-MONTIGKT 151 IY. 16

The text on this page is estimated to be only 11.63% accurate

266 TABLS p«e«s LBS C0NSCIENCB8 MM. GHIUYnr 183 CE
QUE YEUT MA FEMME H. LAFOITTAICB 197 TROP PRESSÉ
CHARLES DE SIYHT 229 LE COIN AEHAICI) SILYESTSB 235
LE BRACELET ERinsST HAMM.... 243 LÀ CHASTE SUZANNE JULB8
DB KAITHOLD., 257 FIN m LA TABLE. F. Aureaa. — Imprimerie de
Lagny.